THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PA 4232

Book F83

1824

805
1155

L'ANE

DE

LUCIUS DE PATRAS;

SUIVI

DE L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LUCIEN;

DES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA,

ET

D'UNE NOTICE SUR LA VIE DE P.-L. COURIER.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE.

LA LUCIADE, OU L'ANE,

DE

LUCIUS DE PATRAS,

TRADUCTION DE PAUL-LOUIS COURIER,

VIGNERON, MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR, CI-DEVANT CANONNIER A CHEVAL.

SUIVI DE L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LUCIEN;

DES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA,

AVEC DES NOTES;

ET D'UNE NOTICE SUR LA VIE DE P.-L. COURIER.

Library of Congress
1867
City of Washington.

A PARIS,
CHEZ RAPILLY, LIBRAIRE,
BOULEVARD MONTMARTRE, N° 23, PRÈS LE PASSAGE DES PANORAMAS.
1824.

PA4232
.F85
1824

PRÉFACE.

« Nous avons lu, dit Photius, les Mé-
« tamorphoses de Lucius de Patras, en
« plusieurs livres. Sa phrase est claire et
« pure ; il y a de la douceur dans son
« style ; il ne cherche point à briller
« par un bizarre emploi des mots, mais
« dans ses récits il se plaît trop au mer-
« veilleux ; tellement qu'on le pourroit
« appeler un second Lucien : et même
« ses deux premiers livres sont quasi
« copiés de celui de Lucien, qui a pour
« titre, *la Luciade ou l'Ane ;* ou peut-
« être Lucien a copié Lucius ; car nous
« n'avons pu découvrir qui des deux est
« le plus ancien. Il semble bien, à dire
« vrai, que de l'ouvrage de Lucius,

« l'autre a tiré le sien comme d'un bloc, « duquel abattant et retranchant tout « ce qui ne convenoit pas à son but, « mais dans le reste conservant et les « mêmes tournures et les mêmes expres- « sions, il a réduit le tout à un livre in- « titulé par lui *la Luciade ou l'Ane*. « L'un et l'autre ouvrage est rempli de « fictions et de saletés; mais avec cette « différence que Lucien plaisante et se « rit des superstitions païennes, comme « il a toujours fait, au lieu que Lucius « parle sérieusement et en homme per- « suadé de tout ce qui se raconte de « prestiges, d'enchantements, de méta- « morphoses d'hommes en bêtes, et « autres pareilles sottises des fables an- « ciennes. »

Voilà ce que dit Photius, ou du moins ce qu'il a voulu dire; car ses expressions dans le grec sont assez embarrassées. Son jugement d'ailleurs, et le grand sens que quelques-uns lui ont

attribué, brillent peu dans cette notice. Qu'est-ce, en effet, que ce parallèle de Lucien et de Lucius, et cet amour du merveilleux qu'il leur reproche, comme s'il parloit de Ctesias ou d'Onesicrite ? Lucien s'est moqué des histoires pleines de merveilles et des fables extravagantes dont la lecture, à ce qu'il paroît, étoit de son temps fort goûtée. C'est dans ce dessein qu'il a écrit son histoire véritable, parodie très-ingénieuse, et depuis souvent imitée, des contes à dormir debout, d'Iamblique et de Diogène. L'auteur de cette plaisanterie aime les récits merveilleux, comme Molière le langage précieux. Sans mentir, il falloit que Photius ne connût guère les deux écrivains qu'il compare si mal à propos.

Ce qu'il ajoute, et cette différence qu'il prétend établir entre Lucien et Lucius, dont l'un, dit-il, parle tout de bon, l'autre se moque en écrivant les

mêmes choses, dans les mêmes termes, c'est bien là encore une rêverie toute manifeste, moins étrange cependant que celle de saint Augustin sur le même sujet. *On ne sait*, dit ce père, *s'il est vrai que Lucius ait été quelque temps transformé en âne.* Je ne vois pas pourquoi il en doute, ayant accoutumé de dire : *Credo quia absurdum.* Mais à moins d'une pareille raison, qui jamais se persuadera que Lucius ait pu conter sérieusement sa métamorphose en âne, sa vie, ses misères sous cette forme, ses amours avec de grandes dames, et donner tout cela pour des faits? Quelle apparence qu'un récit dont l'âne que nous avons est l'abrégé fidèle, fût débité comme historique? Si cet abrégé représente, ainsi que le dit Photius, les propres phrases et les mots du livre des Métamorphoses; si ce sont en tout les mêmes traits qu'on a seulement raccourcis, le même narré, les mêmes

paroles, comment donc concevoir que de ces deux ouvrages où tout étoit pareil, l'un fût sérieux, l'autre bouffon? et comment l'exacte copie d'un conte ennuyeux étoit-elle une satire si gaie? Voilà ce que Photius ne nous explique point. Je ne veux pas dire qu'il n'eût lu ou vu à tout le moins les deux livres; mais ou sa notice ne fut faite que longtemps après cette lecture, ou en écrivant il pensoit à toute autre chose. Il ne sait et n'a pu, dit-il, encore découvrir quel est le plus ancien de Lucien ou de Lucius, ni qui des deux a copié l'autre, et il demeure dans ce doute, sagement; car il se pourroit que Lucien, bien avant Lucius, eût fait cette histoire de Lucius, lequel, venant après cela, auroit copié son historien, et redit de soi les mêmes choses que l'autre en avoit déjà dites. Tout cet amas d'absurdités montre avec quelle distraction écrivoit le bon Patriarche.

Pour moi, je ne puis croire que Lucien ait jamais rien abrégé; ce n'étoit pas son caractère; il amplifie tout, au contraire, et donne souvent à ce qu'il dit beaucoup trop de développement, ayant peut-être retenu ce défaut de son premier métier de sophiste et de déclamateur, esprit d'ailleurs plein d'invention qui n'avoit nul besoin d'emprunt, et certes n'eût su se contraindre à retracer ainsi froidement une composition étrangère sans y jamais mettre du sien, chose dont les traducteurs même et les plus serviles copistes ont peine à se défendre. Voltaire peut dans ses contes parfois imiter d'autres écrivains, prendre une pensée, un sujet; mais ira-t-il transcrire des morceaux de Rabelais, des pages de Cyrano? Ces vives imaginations ne suivent personne à la trace, ne copient point trait pour trait. Dans l'abrégé que Théopompe fit de l'histoire d'Hérodote, il ne mit pas un mot d'Hérodote;

cela se voit par les fragments qui nous en restent. Denys d'Halicarnasse au contraire, en abrégeant lui-même ses Antiquités Romaines, ne fit apparemment, comme dit ici Photius, que resserrer, élaguer, réduire en moindre dimension ce qui se trouvoit plus étendu dans son premier ouvrage, dont il put très-bien conserver les phrases et les expressions, s'il n'espéroit pas trouver mieux. Ainsi de notre auteur; car je ne fais nul doute que cet abrégé, si c'en est un, ne soit de Lucius lui-même, qui se déclare et se fait connoître avec assez de détail à la fin de son ouvrage, pour qu'on n'eût jamais dû l'attribuer à un autre. Cela ne fût pas arrivé non plus, selon toute apparence, si à l'exemple des anciens, il eût pris soin de se nommer en tête, non à la fin du livre, et eût dit dès l'abord : Lucius a écrit ce qui suit. Mais ce n'étoit plus la coutume, et Longin se moque en un endroit de ceux qui alors préten-

doient imiter en cela Hérodote et les auteurs du vieux temps. Il y falloit plus de façon. On se nommoit quelque part en passant, dans le corps de l'ouvrage, comme fait ici Lucius, et comme Lucien l'a pratiqué dans son histoire véritable, ou on ne se nommoit point du tout. L'ancien usage toutefois, s'il eût subsisté, valoit mieux et eût épargné aux libraires une infinité de méprises; car il n'y a guère d'auteur célèbre de l'antiquité auquel ils n'aient attribué faussement différents ouvrages.

Mais je vais plus loin, et je dis que ceci n'est point un abrégé; ce n'est point la copie réduite, mais l'original, au contraire, du livre des Métamorphoses, qui n'étoit qu'un développement ou plutôt une pitoyable amplification de celui-ci, écrite depuis par quelqu'autre, je crois, que Lucius, ou si l'on veut, par Lucius vieilli, mal inspiré, brouillé avec les Muses, ayant perdu toute sa

verve ; et voici sur quoi je me fonde. D'abord les anciens n'abrégeoient que des ouvrages historiques. Ce fut bien tard, sous les empereurs de Constantinople, qu'on étendit à d'autres livres cette espèce de mutilation. Alors quelques compilations, de longs traités de grammaire et de philosophie, furent réduits en petit volume ; mais toujours on s'abstint de toucher aux ouvrages d'imagination, qui sont chose subtile et légère, dont la substance ne se peut saisir ni presser. Théopompe abrégea l'histoire d'Hérodote, Philiste celle de Thucydide, Brutus les livres de Polybe, quelques-uns leurs propres ouvrages, comme Denys d'Halicarnasse, Timosthène, Philochorus, tous historiens ; mais nul ne s'avisa jamais de raccourcir les Mimes de Sophron, ni les Satires Ménippées : et que seroit-ce qu'un abrégé de Gulliver ou de Gargantua ?

Puis, ce livre aujourd'hui perdu des

Métamorphoses, nous l'avons en latin traduit par Apulée. Je dis traduit au sens des anciens; car à présent on nommeroit cela imitation ou paraphrase. Dans cet Ane latin qui représente pour nous l'ouvrage de Lucius, se retrouve en effet le prétendu abrégé, l'Ane grec, tellement qu'ayant lu celui-ci, on le reconnoît dans l'autre, mais démesurément étendu par de froides amplifications et des épisodes sans fin. Les plus beaux traits de l'auteur grec sont là mêlés parmi un tas d'extravagantes fictions, de contes de sorciers, de fables à faire peur aux petits enfants, toutes inventions si absurdes et si dépourvues d'agrément, qu'on n'en peut soutenir la lecture. De pareilles sottises ont à bon droit choqué Photius dans le livre des Métamorphoses, d'où Apulée les a prises, et sont cause qu'il taxe l'auteur de ridicule crédulité. L'abréviateur, selon lui, ayant seulement supprimé ces im-

pertinences, le reste s'est trouvé faire un ouvrage achevé dans toutes ses parties, un véritable poëme *dont le début, la fin, répondent au milieu...* Voilà ce que je ne crois point. D'un amas de confuses rêveries, cet abréviateur auroit fait un chef-d'œuvre de narration en coupant seulement des feuillets ! cela me paroît impossible ; on trouve de l'or dans le sable, mais des vases ciselés, non ; et je demanderois volontiers à Photius, comment, de ce monstrueux chaos, de cette rapsodie informe des Métamorphoses, certaines pièces auroient pu faire un tout régulier, si elles n'eussent été forgées à part exprès et façonnées pour s'unir. Je trouve donc fort vraisemblable que Lucius, ayant d'abord composé ce joli ouvrage tel à peu près que nous l'avons, y aura voulu joindre depuis différents morceaux, et par ces additions de pièces battues à froid et hors de proportion, aura gâté

son premier jet. Qu'on prenne la peine de comparer au grec que nous avons, le latin d'Apulée; tout ce qu'il a de plus est hors d'œuvre; comme dès le commencement cette longue et puérile histoire de ce Socrate ensorcelé et égorgé par ces deux vieilles, ces outres changées en voleurs, et l'homme qui, en en gardant un mort, a le nez coupé par une sorcière; tout cela est ajouté au grec et cousu à la narration, dieu sait comment! Otez cela et vous retrouvez l'introduction de Lucius telle qu'elle est ici; toute naïve, toute dramatique, où pour la clarté rien ne manque, pour l'agrément, rien n'est de trop, où enfin ne se peut méconnoître la conception originale. Et quelle apparence qu'un esprit assez foible ou assez malade pour enfanter tant d'inepties traduites par Apulée, ait pu en même temps imaginer la fable et le charmant récit où ces sottises sont insérées? Je n'y

vois, quant à moi, nulle possibilité.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qu'on ne peut appuyer de preuves, car la pièce principale nous manque, et les témoignages anciens se réduisent à celui de Photius, qui, comme on voit, est peu de chose, en somme c'est ici l'œuvre de Lucius, puisque le plan et les détails, les pensées, les phrases et les mots lui appartiennent, de l'aveu de ceux qui donnent l'ouvrage à un autre. Le style n'en est pas aussi pur que le prétend Photius, ni en tout exempt des défauts du siècle où l'auteur a vécu. Il y avoit alors grand nombre d'écrivains dont l'étude principale étoit de créer des expressions, de tourmenter la langue, de tenailler les mots, si l'on peut ainsi dire, pour en étendre le sens à des acceptions dont personne ne se fût avisé. Cette secte a été de tout temps; elle fleurissoit alors, et notre auteur n'en étoit pas autant ennemi qu'on le pour-

roit croire d'après ce qu'en dit Photius. Il a parfois d'étranges manières de s'exprimer, qui, dans le fait, sont à lui, et dont on auroit peine à trouver des exemples. Mais son plus grand tort, ce me semble, c'est d'aimer trop le vieux langage et les expressions surannées. En effet, il n'est point plus aise que lorsqu'il trouve à placer quelque vieille phrase d'Hérodote appropriée à son sujet. Il ose même faire usage de ces singulières façons de dire, que Platon aura employées une fois peut-être en passant. Il ne s'abstient pas davantage des tournures et des locutions réservées à la poésie, et emprunte aussi bien d'Homère que de Thucydide, se souciant assez peu du précepte des maîtres, qui recommandent d'user avec sobriété de ces phrases antiques et poétiques. Il est vrai qu'on ne peut lui reprocher de ne pas s'en servir habilement, soit pour donner à son style de la grace dans les

petits détails et les discours familiers, soit pour le relever à propos ; car c'est chose reconnue de tous les anciens rhéteurs, que les archaïsmes, pourvu qu'on n'en abuse point, ennoblissent le langage ; mais la mesure en cela est difficile à garder. Salluste ne sut pas l'observer. Il se fit une étude de parler à l'antique, et encourut le blâme de ses contemporains, ayant pillé le vieux Caton sans discrétion, disoit Auguste. La Fontaine lui-même, chez nous, tout divin qu'il est, et le premier de nos écrivains pour la connoissance de la langue, souvent ne distingue pas assez le français du gaulois. Virgile seul, plein d'archaïsmes, se pare et s'embellit des dépouilles d'Ennius, et chez lui *le vieux style a des graces nouvelles*.

Mais que dire d'Apulée, qui, sous les Césars, veut parler la langue de Numa? Je doute fort que de son temps on le pût lire sans commentaire. Il a senti l'agré-

ment que donnoit à l'auteur grec ce vernis d'antiquité répandu sur sa diction, et il pense l'imiter. Firenzuola, en traduisant le latin d'Apulée, a su éviter cet excès. Sans reproduire les phrases obscures, les termes oubliés de Fra Jacopone ou du Cavalcanti, il emprunte du vieux toscan une foule d'expressions naïves et charmantes; et sa version, où l'on peut dire que sont amassées toutes les fleurs de cet admirable langage, est, au sentiment de bien des gens, ce qu'il y a de plus achevé en prose italienne.

On ne trouvera point ces beautés dans ma traduction. Aussi n'étoit-ce pas mon but, quand même il m'eût été possible, de dire mieux que mon auteur, mais de dire les mêmes choses et d'un ton approchant du sien, de représenter enfin, si j'ose ainsi parler, l'âne de Lucius avec son pas et son allure. Qui ne verroit dans cet ouvrage qu'une narration enjouée, une lecture propre à distraire

aux heures de loisir, en jugeroit comme ont pu faire les contemporains. Mais pour nous l'éloignement des temps y ajoute un autre intérêt. Comme monument des mœurs antiques, nous avons vraiment peu de livres aussi curieux que celui-ci; on y trouve des notions sur la vie privée des anciens, que chercheroient vainement ailleurs ceux qui se plaisent à cette étude. Voilà par où de tels écrits se recommandent aux savants. Ce sont des tableaux de pure imagination, où néanmoins chaque trait est d'après nature, des fables vraies dans les détails, qui non-seulement divertissent par la grace de l'invention et la naïveté du langage, mais instruisent en même temps par les remarques qu'on y fait et les réflexions qui en naissent. C'est là qu'on connaît en effet comment vivoient les hommes il y a quinze siècles, et ce que le temps a pu changer à leur condition. Là se voit une vive

image du monde tel qu'il étoit alors; l'audace des brigands, la fourberie des prêtres, l'insolence des soldats sous un gouvernement violent et despotique, la cruauté des maîtres, la misère des esclaves toujours menacés du supplice pour les moindres fautes; tout est vrai dans des fictions si frivoles en apparence, et ces récits de faits, non-seulement faux, mais impossibles, nous représentent les temps et les hommes mieux que nulle chronique, à mon sens. Thucidyde fait l'histoire d'Athènes; Ménandre celle des Athéniens, aussi intéréressante, moins suspecte que l'autre. Il y a plus de vérités dans Rabelais que dans Mézerai.

LA LUCIADE

OU

L'ANE.

Un jour j'allois en Thessalie pour certaines affaires de famille. Un cheval me portoit, moi et mon bagage; un valet me suivoit. Or, chemin faisant, je me trouvai avec quelques-uns de la ville d'Hypate, qui s'en retournoient au pays; et marchant de compagnie, causant, mettant vivres en commun, nous nous entr'aidions à tromper l'ennui du voyage; et comme nous fûmes près de la ville, je m'enquis d'eux s'ils connoissoient point Hipparque, un habitant de-là, pour qui j'avois des lettres de recommandation, comptant même loger chez lui; ils me dirent qu'oui, qu'ils le connoissoient, que c'étoit un des riches du lieu, bien qu'il n'eût qu'une servante seule pour

tout domestique, et sa femme ; car il est avare, me dirent-ils, et vit chichement. A l'entrée de la ville un jardin clos de murs, une maison petite, mais jolie, c'étoit la demeure d'Hipparque, où me laissèrent mes compagnons. Nous nous embrassâmes. Eux partis, je frappe à la porte. Une femme à grand' peine me répondit du dedans, puis me vint ouvrir; et sur ma demande, si le maître étoit au logis; oui, fit-elle; mais qui es-tu? que lui veux-tu? Je lui veux, dis-je, rendre une lettre du sophiste Decrianus de Patras. Attends, me dit-elle; et fermant la porte, elle nous laisse dehors, et s'en va. Elle revint enfin. Introduit près d'Hipparque, je lui présente ma lettre en le saluant. Ils alloient souper à l'heure même, lui et sa femme, couchés sur un petit lit, seuls; devant eux une table, non encore servie. Ayant lu la lettre : Oh! le brave homme, s'écria-t-il, que Decrianus! Oui, certes, il fait bien de m'adresser ses amis. Tu vois, Lucius, ajouta-t-il, ce que c'est que mon logis, une maisonnette peu digne de te recevoir, mais que j'estime

un palais, si tu t'en veux contenter. Cela dit, il appelle la servante : Va, Palestre, donne à notre hôte une chambre et ce qu'il lui faut, et puis tu l'enverras au bain; car ce n'est pas peu de fatigue qu'un pareil voyage.

La fille aussitôt nous conduit dans une petite chambre fort propre. Toi, me dit-elle, voici ton lit; et, en ce coin, j'arrangerai un matelas pour ton valet, avec un coussin. Lui ayant donné de quoi acheter de l'orge à mon cheval, nous sortîmes et allâmes au bain, pendant qu'elle serroit mon peu de bagages et d'équipages. De retour, nous entrons dans la salle, où me prenant par la main, Hipparque me fit mettre à table près de lui. La chère fut assez honnête, le vin bon. Quand on eut mangé, on se mit à boire, et nous passâmes ainsi la soirée, devisant, causant, pots sur table, jusqu'à ce qu'il fût heure de dormir. Le lendemain matin Hipparque me demande où j'avois dessein d'aller; si je ne ferois point quelque séjour en leur ville? Je vais, dis-je, à Larisse, et compte partir d'ici dans quatre ou cinq jours. Mais c'étoit

feinte que cela; j'y voulois trop bien demeurer, m'étant mis en tête de trouver quelque magicienne qui me pût faire voir de ces prodiges, comme un homme volant, ou bien changé en pierre. L'esprit plein de cette pensée, j'allois par la ville sans sçavoir trop comment m'y prendre, mais j'allois, quand je me vois venir au-devant une femme jeune encore, et riche, comme il paroissoit à son train et toute sa personne; beaux habits, joyaux, riches atours, grande suite de gens et de valets. Plus proche, comme je la regardois, la voilà qui me salue par mon nom; moi de le lui rendre, au mieux que je sçus; et elle me dit : Je suis Abrœa, si tu ne connois l'amie de ta mère, qui tous vous aime ses enfans, comme ceux même que j'ai mis au monde. Que ne viens-tu, mon fils, de ce pas chez moi demeurer? Grand merci, lui dis-je, c'est trop de grace. Un ami qui me reçut et me traite en sa maison, le quitter ainsi seroit injure. Mais de cœur et de volonté je demeure chez toi, noble dame, et ne t'en suis pas moins tenu. Qui donc te loge? reprit-elle. Hipparque,

dis-je. Cet avare ? Ah, mère, ne parle pas ainsi d'un homme envers moi magnifique, et de qui chose ne me fâche, sinon le trop de chère qu'il me fait. Lors, avec un sourire me tirant à l'écart : Prends garde, me dit-elle, prends bien garde à sa femme ; c'est la plus grande sorcière qui soit en tout le pays. Libertine ! elle en veut à tous les jeunes gens ; et, qui ne fait à sa guise, elle te les change en bêtes, ou de male mort les fait périr. Tu es jeune, mon enfant, bien fait de ta personne, et ne peux que tu ne lui plaises, étranger d'ailleurs de qui nul n'aura de souci.

A ces paroles, connaissant que j'avois chez moi ce que je cherchois dehors, je ne l'écoute plus; mais sitôt que je la pus quitter, je m'en revins tout courant, et me disois à part moi : Or ça, voici l'occasion venue que tu as tant désirée, de voir des choses extraordinaires. Sus donc, alerte, Lucius ! tâche par quelqu'invention..... La femme de ton hôte, tu la dois respecter; mais fais tant que d'avoir la servante pour amie. En te jouant, folâtrant avec elle, mais que tu lui viennes à gré, elle

te dira tout. Chose ne se fait au logis que ne sçachent les valets.

Ainsi fantasiant, j'arrive à la maison, où ne se trouvoit de fortune, les maîtres étant sortis, que Palestre seule occupée à préparer le souper. D'entrée, je l'aborde et lui dis : Oh, que doucement tu remues, gentille Palestre, tes fesses ensemble et ta poële! Que telle cuisine est friande, et heureux qui peut tremper un doigt en ta sauce. Elle (car c'étoit la plus frisque et gente petite femelle!) me repart de bonne grace : Fuis, jeune homme, si tu es sage, et si tu veux vivre; ma poële est ardente et mon brouet bouillant; que si tu y touches tant seulement, jamais ne guériras de la brûlure. Et n'est physicien tant expert, qui te sçût alléger ce mal, fors moi seule, ce qui est de plus admirable, moi cause de ta douleur. Mais alors me criant merci, tu seras tout le jour après moi. Plus je te ferai souffrir, moins tu me voudras quitter; non, tu ne t'en iras pas, quand je te jetterois des pierres, ayant éprouvé que c'est de la douceur de mon baume. Tu nourriras ta blessure;

toujours requérant médecine, jamais ne voudras guérison. Qu'as-tu à rire? Sçais-tu bien que je fais cuisine d'hommes? qu'autant que j'en prends, je les écorche comme beaux petits lapins, les désosse, les fricasse, n'épargnant foie, ni courée? Je te crois, lui répondis-je; car de t'avoir vue seulement, je suis déjà sur la braise. Ton feu, sans que je t'approche, m'entrant par les yeux, me cuit et brûle jusqu'à la moelle; pourtant si tu ne me veux laisser mourir de mon mal, baille-moi, ma mie, tout à l'heure cette tant douce médecine; ou bien, puisque tu me tiens et m'as pris, comme tu dis, fais de moi ce que tu voudras, et m'écorche à ton plaisir.

Adonc, s'éclatant de rire, la bonne gouge me regarde, et de ce moment fut à moi; nous complotâmes ensemble qu'aussitôt ses maîtres couchés, elle me viendroit trouver, et passeroit avec moi la nuit. Hipparque et sa femme de retour, on soupe après le bain; bon vin, joyeux devis, allongeoient le repas. Moi, feignant me sentir aggravé de sommeil, je me retire dans ma chambre. Là, je trouvai

tout en bel ordre; le lit de mon valet dehors, près du mien une table, un gobelet, du vin, eau froide, eau chaude; Palestre avoit songé à tout; davantage, mon lit partout jonché de roses, ou entières, ou effeuillées, ou en beaux chapelets arrangées. Voyant toutes choses ainsi prêtes pour le festin, j'attendois mon convive en bonne dévotion.

Elle, sitôt qu'elle eut mis dormir sa maîtresse, s'en vint devers moi sans tarder; et lors ce fut à nous de boire et de faire carousse de vin ensemble et de baisers; par où nous étant confortés et préparés au déduit, Palestre se lève et me dit : Songe, jeune homme, comme je m'appelle, et te souvienne que tu as affaire à Palestre. Or sus, on va voir en cette joute ce que tu sçais faire, et si tu es appris aux armes comme gentil compagnon. J'accepte ton défi, lui dis-je, et me dure mille ans que nous ne soyons aux prises. Déshabille-toi; fais tôt. Lors elle : C'est moi qui suis le maître d'exercices et qui vais éprouver ton adresse et ta force en divers tours de lutte; toi, fais devoir d'obéir et d'exécuter à point

ce que je commanderai. Commande, lui dis-je. Cependant elle se déshabilloit, et quand elle fut toute nue : Dépouille-toi, jouvenceau, et te frotte de cette huile. Allons, ferme, bon pied, bon œil. Accolle ton adversaire, et d'un croc en jambe le renverse. Bon, bras à bras, corps à corps, flanc contre flanc; appuye et toujours tiens le dessus. Çà, sous les reins cette main, l'autre sous la cuisse; lève haut, donne la saccade, redouble, serre, sacque, choque, boute, coup sur coup; point de relâche; dès que tu sens mollir, étreins; là, là, bellement; te voilà déjà tout mouillé.

Ainsi faisois-je, obéissant comme novice à sa parole, et quand j'eus d'elle congé de reposer sur les armes, je lui dis : Maître, tu vois de quel air je m'y prends, que je n'ai faute d'adresse ni de bonne volonté; mais, toi, qu'il ne te déplaise, tu commandes trop en hâte, et n'a pas besogne faite qui veut suivre ta leçon. Elle, du revers de sa main, me baille gentiment sur la joue : Tu fais le raisonneur, indocile écolier; tu seras châtié, si tu faux au commandement; attention. Ce disant, elle se

lève en pieds; et après s'être un peu soignée : Voyons, dit-elle, si tu es champion à l'épreuve en toutes joutes et combats jusques à outrance. Puis tombant à genoux sur le lit : Ce n'étoit que jeu tout à l'heure ce que nous faisions, et pour rompre quelque lance, il ne vaudroit pas la peine d'entrer en champ clos. Maintenant nous allons combattre à fer émoulu [1]. . . . . .

En tels ébats se passa cette nuit, tant doux et plaisants à tous deux, où nous emportâmes le prix des combats nocturnes. Grand plaisir y avois-je de vrai. A peu que je n'en oubliai du tout mon voyage à Larisse, et le désir qui m'avoit mû de telles armes entreprendre contre cette gente Palestre. Mais à la fin il m'en souvint, et je lui dis : ma mie, ma chère, fais que je voye ta maîtresse en ses besognes de sorcellerie, ou prenant quelqu'étrange forme; car je meurs d'envie, long-temps a, de voir semblable prodige; ou toi-même, si tu t'en mêles, montre-moi quelqu'œuvre magi-

[1] Il y a ici dans le grec une suite d'équivoques qui ne se peuvent traduire. (*Voyez* note [1] à la fin du volume.)

que et te transforme à mes yeux. Il m'est bien avis que tu dois être du métier, m'ayant changé comme tu as fait et transmué de telle sorte, que moi insensible, farouche (ainsi m'appeloient femmes et filles), moi que nulle amour n'avoit encore sçu apprivoiser, me voilà mouton devenu; tu me mènes à ta fantaisie serf et captif, chose impossible, sinon par enchantement; et pourtant il faut bien, ma belle, que tu t'en aides quelque peu. Cesse, me dit-elle, badin, cesse de te moquer. Et quel charme jamais sçauroit captiver amour, qui lui-même est maître en cet art? Quand est de moi, je n'y sçais rien. Je te jure, et crois-moi, mon unique souci, par cette chère tête, par ce lit bienheureux témoin de nos plaisirs, oncques je n'appris à lire seulement. Aussi ma maîtresse est par trop jalouse de sa science. Toutefois s'il avient que je te la puisse montrer en quelqu'une de ses métamorphoses, tu la verras, mon doux ami; et à tant nous nous couchâmes.

Quelques jours écoulés, Palestre vient à moi, et me dit que sa maîtresse, le soir même,

se devoit changer en oiseau pour aller devers un sien amant. Et moi : C'est à ce coup, lui dis-je, ah, ma chère ! c'est maintenant que tu peux combler mes souhaits. Ne t'inquiète, me fit-elle. Et le soir venu, elle me mène à la porte de la chambre où couchoient Hipparque et sa femme ; et là me montre entre les ais une petite ouverture, où mettant l'œil, je vis cette femme qui se déshabilloit. Déshabillée nue qu'elle fut, s'approchant de la lampe, elle y brûla deux grains d'encens en murmurant quelques paroles, et puis ouvrit un gros coffret où étoient force petites fioles ; elle en prit une. Ce qu'il y avait en cette fiole contenu, au vrai, je ne le sçaurois dire. A voir, il me parut comme une sorte d'huile, dont elle se frotta toute des pieds jusqu'à la tête, commençant par le bout des ongles ; et lors voilà de tout son corps plumes qui naissent à foison, puis un bec, au lieu de son nez, fort et crochu. Que vous dirai-je ? En moins de rien, elle se fit oiseau de tout point, le plus beau chat-huant qui fut oncques : puis se voyant bien emplumée, bien empennée, bat-

tit des ailes, et puis, avec un cri lugubre, par la fenêtre s'envola.

Pour moi d'abord je crus rêver, et que c'étoit songe que tout cela, et je me frottois les yeux, ne pouvant me persuader que je ne fusse endormi. A toute force enfin, voyant qu'il étoit vrai que je ne sommeillois, ni n'en avois envie, je me mis à prier Palestre qu'elle me voulût par cette drogue faire avoir forme d'oiseau et des ailes, et me laissât voler, pour voir si j'aurois en cette guise sens et entendement humain; elle, me voulant satisfaire, entre dans la chambre, m'apporte une de ces fioles; et moi de me frotter aussitôt comme j'avois vu faire à cette femme, pour devenir oiseau; mais hélas! je devins toute autre chose; car j'eus, au lieu de plumes, à l'heure même, poil bourru par tout le corps, queue au derrière, oreilles en tête, longues sans mesure, corne dure aux pieds et aux mains. En me regardant, je vis que j'étais un âne. Et si n'avois-je plus ni voix ni paroles pour me plaindre, mais baissant la tête semblois d'un regard piteux lamenter ma déconvenue, et

accuser Palestre. Elle de ses deux mains se frappant le visage : Ah! malheureuse, qu'ai-je fait? J'ai pris une fiole pour l'autre, trompée par la ressemblance. Mais ne te chaille, mon amour; le remède en est aisé. Tu n'as seulement qu'à manger des feuilles de rose, pour dépouiller cette laide forme, et me rendre l'amant que j'aime. Aye patience cette nuit, et dès qu'il sera jour demain, je t'en apporterai des roses, dont tu n'auras pas sitôt goûté, que tu seras remis en ta beauté première. Ce disant, elle me caressoit, me polissoit les oreilles, et me passoit la main sur le dos et partout.

Or avois-je corps de baudet, mais le sens et la pensée tout de même qu'auparavant, fors de ne pouvoir parler. Adonc maudissant en moi-même et l'erreur de Palestre et ma propre sottise, je m'en allai l'oreille basse à l'étable, où étoit mon cheval avec le vrai âne de la maison, lesquels aussitôt qu'ils me virent, comme ils crurent que je m'allois mettre à la mangeoire et partager leur pitance, me vouloient festoyer de ruades pour ma bienvenue;

mais je connus leur malice et me retirai en un coin, là où je me déconfortois, et pensant pleurer, c'étoit braire ce que je faisois; et me disois à part moi : O fatale curiosité! que seroit-ce, si à cette heure survenoit d'emblée quelque loup ou autre bête sauvage? Las, sans avoir méfait, tu vas mourir peut-être de la mort des méchants! Ainsi raisonnant en moi-même, j'étois loin de prévoir le sort qui m'attendoit.

Sur le tard, que tout étoit muet et coi partout, à l'heure du meilleur somme, un bruit s'entend comme de gens qui, par dehors, eussent voulu percer la muraille; et de fait on la perçoit; et tantôt est l'ouverture large assez pour passer un homme; et un homme entre, et puis un autre, et puis plusieurs autres après, tant que l'étable en étoit pleine; et avoient tous des épées. De-là ils s'en vont dans les chambres, où d'abord ayant lié Hipparque, mon valet et Palestre, ils se mirent à piller et vuider la maison de tout ce qui s'y trouva d'argent, vaisselle et autres biens qu'ils amassèrent dans la cour; et n'y ayant

plus rien à prendre, ils nous bâtèrent et nous sanglèrent, mon cheval et l'autre âne et moi; et de cet amas de butin, tant que nous en pûmes porter, nous le chargèrent sur le dos puis à grands coups de bâton, nous chassent dans la montagne par des sentiers détournés. De ce que souffrirent dans cette marche mes deux compagnons, je n'en puis que dire; mais moi accablé sous le faix, et n'ayant de coutume d'aller ainsi déchaux sur ces cailloux pointus, je mourois, je bronchois à chaque pas; et s'il m'arrivoit de cheoir, l'un me tiroit par le licol, l'autre me doloit de son bâton la croupe et les cuisses. En cette extrémité, je voulus plus d'une fois m'écrier, ô César; mais je ne faisais que braire l'ô, et César ne pouvoit venir; ce qui m'attiroit chaque fois nouvelle tempête de coups, parce qu'ils craignoient que mon braire ne les découvrît. Voyant donc que rien n'y servoit et que même ma plainte empiroit mon marché, je pris le parti de me taire et d'aller ainsi qu'on voudroit.

Il étoit jour, et cheminant par monts et

par vaux, nous avions déjà fait longue traite; on eut soin de nous emmuseler d'un nœud du licol, pour nous garder de perdre temps à brouter de-çà et de-là, au moyen de quoi nous jeûnions tous trois également pour cette heure. Mais sur le midi que nous vînmes en une métairie de gens affidés à ces ribauds, comme il paroissoit à l'accueil et bonne chère qu'ils leur firent, les embrassant, les priant de se reposer et leur servant à manger, lors on nous mit, nous autres bêtes, dans la paille jusqu'au ventre avec plein ratelier de foin et mesure comble d'avoine, dont mes compagnons se régalèrent, et moi pour lors je demeurai tout seul à jeûner; car je ne me pouvois résoudre encore à goûter de tels mets. Regardant de tous côtés si je ne trouverois point quelque chose à ma guise, j'aperçois au fond de la cour une manière de potager où étoient de beaux et bons légumes et des rosiers en fleurs, à ce qu'il me parut. Adonc sans être vu de personne, ainsi que chacun entendoit à préparer le souper, je me dérobe et entre là où je pensois, man-

geant de ces roses, redevenir Lucius. Or, ce n'étoient pas de vraies roses, mais bien des roses de laurier qu'on appelle Rhododaphné, triste pâture aux ânes et chevaux; car ce leur est venin, ce dit-on, qui les fait mourir en peu d'heures. Je sçavois cela et je m'abstins de ces dangereuses fleurs, mais non des raves, laitues, fenouils et autres légumes dont je mangeois à grand appétit, et m'étois déjà fait bon ventre, quand le maître du jardin survint, lequel, soit qu'il m'eût aperçu, ou fût autrement averti, tenoit en main un fort bâton; ce qu'il en fit n'est pas à demander; car de l'air d'un prévôt qui prend quelque maraudeur sur le fait, il commença à m'en donner sans regarder où il frappoit, la croupe, l'échine, la tête, battant comme sur seigle verd; dont, à la fin, je perdis patience, et lui détachai une ruade si à propos, que je le jetai demi-mort sur ses choux, et m'enfuyois grand erre du côté de la montagne. Mais le traître, quand il me vit ainsi détaler, s'écria qu'on lâchât les chiens. C'étoient dogues de forte race, et y en avoit bon nombre pour faire la chasse

aux ours. Cela me donna à penser; je retournai crainte de pis, et m'en revins tout courant à l'écurie, dont bien me prit; car ces mâtins qu'on avait déjà déchaînés, m'alloient étrangler sans remède. Rentrant au logis, je fus reçu à grand renfort de bastonnades et en devois être assommé, n'eût été l'explosion soudaine du mélange, comme je crois, de tous ces herbages dans mon ventre, qui leur éclatant au nez avec grand bruit et infection de méphytique vapeur, mit en fuite tous mes ennemis.

Quand il fut heure de partir, on nous rechargea, et alors m'échûrent à porter les choses les plus pesantes. Je pris patience toutefois, et ainsi allions par pays; mais n'en pouvant plus à la fin de fatigue, moulu de coups (aussi que ma corne s'usant, j'en ressentois à chaque pas douleur non pareille), je résolus de me laisser choir et ne bouger, me dût-on tuer. Car voici comme je raisonnois : Ils se lasseront de me battre, et partageant ma charge aux autres, me laisseront là pour les loups. Mais il en avint autrement,

quelque démon prenant plaisir à me tourmenter. Car ainsi que je méditois ce projet à part moi, l'autre âne, mon camarade, ayant même dessein possible, s'abat au milieu du chemin, et eux de le battre et de crier pour le faire relever; mais rien n'y sert; l'animal reste gîsant comme un bloc; quoi voyant, l'un le prend par la queue, l'autre par les oreilles, et tâchoient à le remettre en pieds. Mais en fine fin, connoissant qu'ils n'y faisoient œuvre, et qu'ils perdent le temps après un malheureux âne, en grand danger d'être surpris, ils lui ôtent sa charge et nous la font porter à moi et mon cheval, puis lui coupent les jarrets avec leurs coutelas, et le poussent dans un précipice, où roulant à bonds du haut en bas des rochers, notre pauvre compagnon de voyage et d'infortune fit le saut de male mort. Quant à moi, sage à ses dépens, je me résolus de porter vaillamment ma mauvaise fortune et de marcher sans me faire prier, ayant espérance de trouver quelque part des roses qui me rendroient mon premier être, avec ce que j'entendois dire

qu'il n'y avoit plus que peu de chemin jusqu'au manoir de ces larrons; comme de fait, allant d'un bon pas, nous y arrivâmes avant le soir, et entrâmes au logis. Là était une vieille assise et un grand feu allumé. Eux premièrement nous déchargèrent, puis serrèrent le butin que nous avions apporté, et disoient à cette vieille : Que fais-tu, que tu ne prépares tantôt à souper? Voire, fit-elle, tout est prêt; pain frais, vin vieux, et sauvagine que je vous viens d'habiller. Ils louèrent sa diligence, et devant le feu se dépouillant, se frottèrent, s'oignirent; et d'un chaudron qui pendoit à la crémaillère, puisant de l'eau, se la jetoient sur les épaules et sur le corps en guise de bain.

Or arriva une autre troupe de jeunes gens qui apportoient foison de tous biens, riches bagues, comme on pourroit dire, vases d'or et d'argent, étoffes et brocards de grands prix, joyaux, affiquets, vêtements, tant de femme que d'homme; et ceux-là se joignant aux autres, et ayant serré leur butin, se lavèrent pareillement, puis se mirent à table

tous, et entr'eux commencèrent tant et si divers propos, que c'étoit merveille de les ouïr. Moi et mon cheval cependant, fûmes par la vieille servis de bel orge à la mangeoire, dont mon camarade, pensant avoir meilleur part, s'emplissoit le ventre à grand'hâte; mais je ne lui fis nul tort; car pendant que la vieille étoit ailleurs empêchée, je mangeois à bon escient du pain de la provision.

Le lendemain, ils s'en allèrent tous à leurs besognes, nous laissant pour garde un jeune homme dont la présence me fâchoit fort; car la vieille seule ne m'eût sçu empêcher de me sauver. Mais lui d'un regard farouche, fort et roide jeune gars, l'épée à la main, faisoit le guet, et tenoit la porte close. Trois jours après, sur la minuit, voici revenir nos larrons, sans or ni argent cette fois, ni autre butin qu'une fille en fleur d'âge et belle à merveille, qui jetoit des cris lamentables. L'ayant fait seoir sur une natte, ils la confortoient de leur mieux, la recommandoient à la vieille, avec ordre d'en prendre soin et ne la jamais quitter. Elle cependant ne vouloit ni manger,

ni boire, mais ne faisoit rien que gémir et se désespérer. Ce que voyant, moi de bonne nature, j'en pleurois à mon ratelier, et ne me pouvois quasi tenir de sangloter avec cette belle.

Or s'étoient mis les voleurs à boire et banqueter toute la nuit; mais au point du jour, un de ceux qu'ils avoient accoutumé de laisser en aguet sur les routes, leur vint dire qu'un étranger alloit passer ce matin, homme de grosse dépense, menant grand train avec soi, et qui montroit être fort riche. Ce qu'entendant, tous se lèvent, s'arment en hâte, nous équipent moi et mon cheval, et nous chassent devant eux. Moi qui sçavois où l'on alloit, et que nous marchions au combat, je ne voulois pour rien avancer, et fusse demeuré derrière, si le bâton ne m'eût contraint d'aller. Venus à l'endroit où devoit passer ce voyageur, on l'attend; il vient, on l'attaque, on le tue lui et ses gens; et de ce qui se trouva de meilleur dans son bagage, on nous charge moi et mon cheval: le reste demeura caché dans la forêt.

Au retour, ils avoient hâte de s'éloigner,

et nous touchoient à grands coups. Ainsi pressé, harcelé, je heurte du pied contre une pierre; pierre, non, mais rasoir tranchant, qui m'ouvrit le sabot jusqu'au vif, dont je souffrois et boitai bas le reste du chemin : et eux; Que faisons-nous, disoient-ils, de ce malencontreux animal qui bronche à chaque pas, chet à tout bout de champ, et ne sert pas pour ce qu'il mange? Que ne le jetons-nous à la malheure dans quelque frondrière? Oui, jetons-le, disoit un autre, et nous débarrassons de cette maudite bête. Pendant qu'ils me faisoient de la sorte mon procès, moi qui entendois leurs discours, oubliant mon malaussitôt, je me mis à trotter, et sembloit que jamais je n'eusse été si sain. En peu d'heures nous fûmes au logis; on serra ce que nous apportions, puis nos maîtres soupèrent, et après repartirent à nuit close pour aller quérir dans le bois le demeurant du butin. Ce malheureux âne, dit un d'eux, est-ce la peine de l'emmener estropié comme le voilà? ce que nous ne pourrons sur le cheval charger de ce reste de bagage, portons-le nous-

mêmes; c'est le mieux. Ainsi dit, ainsi fait. Ils vont avec le cheval éclairés par la lune, qui lors étoit en son plein. Moi demeuré seul, je me disois : Qu'attends-tu, malheureux? qu'on régale de ta chair les loups et les corbeaux? tu vois le sort qu'on te prépare. Veux-tu pourrir au pied de ces roches, et n'as-tu pas tantôt ouï....? La nuit te convie, la lune brille; fuis avant que reviennent tes bourreaux.

Ainsi discourant à part moi, je m'avise que je n'étois point lié : le licol avec quoi ils me menoient lorsque nous marchions étoit là pendu à un clou. L'occasion me parut trop belle; je sors et je m'en allois partir, quand la vieille, qui me vit prêt à prendre l'essor, accourt, me saisit par la queue, et tirant à deux mains de toute sa puissance, me pensoit retenir; mais moi, je fusse mort plutôt que de me laisser prendre et ramener par cette orde vieille, croyant qu'il y alloit de mon honneur; tirois de ma part et l'entraînois; et elle de crier et d'appeler à l'aide la jeune prisonnière, laquelle venue en toute hâte, n'eut pas sitôt vu cette Dircé à la queue d'un âne, que prenant

son parti en fille de généreux courage, elle me saute sur le dos à califourchon, et commence à me talonner. Moi qui n'avois que faire d'éperon, mû de peur pour ma peau et d'envie de m'évader, je cours et gagne au haut, laissant là la vieille par terre étendue de son long, qui ne cessoit de crier; et la pucelle cependant s'adressoit aux Dieux, faisant mille vœux pour son salut. Si tu me sauves, disoit-elle, et me ramènes à mes parents, ô gentil roussin, tu vivras chez nous sans rien faire, et auras d'avoine par jour un boisseau comble, disoit-elle. Pour faire servir à cette belle, autant que pour me dérober au supplice qui m'attendoit, je détalois, n'ayant souvenance de mon mal; mais arrivés là où le chemin se partageoit en deux, voici fâcheuse rencontre. Les voleurs qui s'en revenoient, nous ayant vus de loin et reconnus au clair de la lune, tout-à-coup nous barrent le chemin : Holà! où vas-tu, jouvencelle, qu'il ne te déplaise, à cette heure? N'as-tu point de peur des esprits? viens-çà, belle, viens par ici; on va te remener tantôt à tes parents : ce disant d'un

sourire amer, ils me chassent arrière et nous font rebrousser chemin; mais lors, j'allois boitant, me soutenant à peine et semblois m'être à ce moment ressouvenu de ma blessure. Tu cloches, disoient-ils, à présent qu'il te faut retourner au logis; et pour fuir tu avois des ailes, malicieuse bête! propos qu'accompagnoient toujours force coups, dont j'eus en peu d'heures une large plaie à la cuisse.

De retour, nous trouvâmes que la vieille s'étoit pendue au roc, pour la crainte qu'elle eut, ainsi qu'il est à croire, du courroux de ses maîtres, ayant laissé s'enfuir la pucelle avec moi. Ils louèrent son courage et sa fidélité, la détachèrent et la jetèrent la corde au col, comme elle étoit, à val des rochers, puis entendirent à manger, ayant lié la fille en un coin; et tout en buvant parloient d'elle : Qu'en allons-nous faire, disoit l'un? et comment la punirons-nous de cette jolie escapade? Comment? dit un autre; en la jetant après cette vieille. Mais non, ajouta-t-il, elle a mérité pis pour nous avoir trahis autant qu'en elle étoit; car afin que vous le sça-

chiez, si cette belle eût sçu tant faire que d'arriver chez ses parents, pas un de nous n'en échappoit; notre retraite découverte, on eût pris des mesures sûres pour nous exterminer tous. Traitons-la donc en ennemie, qui nous a voulu faire du pis qu'elle pouvoit, et lui rendons la pareille; que sa mort ne soit pas si prompte; inventons un supplice qui la fasse long-temps languir dans les tourments et lentement expirer. Puis ils cherchoient quel genre de mort serait le plus douloureux; et un se prit à dire : Écoutez une rare et nouvelle invention, qui vous plaira, ou je me trompe fort; l'âne doit mourir, c'est la justice, étant couard et paresseux, et de plus ayant fait le malade pour avoir occasion de s'enfuir avec la donzelle, dont il est fauteur et complice; égorgeons-le demain sitôt qu'il sera jour, et lui ouvrant le ventre, tirons-en les entrailles; puis au creux de la bête étrippée, logeons cette demoiselle vivante, bien et duement cousue dans la peau du baudet, la tête seulement dehors, afin qu'elle puisse respirer; ainsi l'un dans l'autre

empaquetés, portons-les là-haut sur quelque roche, friande pâture aux vautours. Et considérez, je vous prie, ce que ce sera pour cette tendre et délicate personne, d'habiter au corps d'un âne mort, endurer sur ce roc brûlant toute l'ardeur du soleil, la furie des insectes, la faim toujours croissante, et n'avoir moyen d'abréger de pareils tourments. Je laisse à part ce qu'elle souffrira de l'infection de cette charogne et d'une fourmillière de vers, qui, à travers les chairs de l'âne, pénétrant jusques à elle, la déchireront toute vive.

Chacun là-dessus s'écria; chose ne leur parut à tous mieux imaginée. Cependant je me lamentois et déplorois mon triste sort, pensant que j'allois mourir d'une mort si cruelle à la fleur de mes ans, et privé de sépulture, devenir le tombeau de cette malheureuse fille.

Or étoit-il à peine jour; tout-à-coup entre avec fracas une troupe de gens armés, qui se saisissent des voleurs et les emmènent garottés au gouverneur de la province. Avec eux de fortune étoit le jeune homme amoureux de cette belle fille et son fiancé, qui lui-même

les avoit conduits jusqu'au repaire de ces larrons, et lors ayant recouvré sa belle, la fit monter sur moi et l'emmena chez lui. Partout où nous passions, les villages entiers accouraient au devant de nous; et bonnes gens de nous faire fête, et de nous caresser et s'éjouir avec nous de l'heureux événement que j'annonçois de loin par un braire éclatant, faisant office de trompette dans cette espèce de triomphe.

Au logis je fus traité en âne favori de ma jeune maîtresse, qui n'avoit garde d'oublier le compagnon de sa fuite et de sa captivité, avec elle jà destiné à ce barbare supplice. Par son ordre exprès on me donna foin, paille, avoine, orge de quoi saouler un chameau. Mais lors plus que jamais je maudissois Palestre de m'avoir fait âne et non chien; car je voyois mâtins à toute heure entrer à la cuisine, en emporter force reliefs de belles et bonnes viandes, et s'en remplir très-bien le ventre, comme chiens sçavent faire étant de noces.

A quelque temps de-là, sur le récit que fit

ma maîtresse à son père des obligations qu'elle m'avait, et du zèle que j'avois montré pour son service, le père me voulant récompenser, commanda qu'on me lâchât dans les prés où paissoient ses juments poulinières. Ainsi, selon lui, j'allois vivre en toute liesse, n'ayant souci que de paître l'herbe et saillir ces belles cavales; et pour tout autre âne, à vrai dire, c'eût été contentement. Arrivés que nous fûmes au haras, on me mit avec les juments qui le matin alloient en pâture. Mais il eût été mal, je crois, que la chose passât ainsi sans quelque disgrace pour moi. Au lieu de me lâcher dehors emmi les prés, selon l'ordre du maître, pour paître en liberté, le chef du haras me laissoit à sa femme Mégapole, qui m'attachoit au moulin, et là me faisoit tourner tant que duroit le jour, à moudre son orge et son grain. Encore si j'eusse travaillé pour la maison seulement! Mais elle prenoit à moudre le bled des voisins, dont elle se payoit en farine, et le tout à mes dépens, trafiquant ainsi des fatigues de mon pauvre col; et ce qui étoit de pis, c'est que

l'orge qu'on lui donnait pour ma nourriture, elle me le faisoit bien moudre, mais non pas pour moi; car, de la farine se faisoient beaux gâteaux au four, belles fouaces; et ne m'en restoit à moi que le son pour mes repas. Que si par hasard on me menoit avec les cavales au pâtis, je me voyois de tous côtés assailli par ces étalons, qui, me croyant là venu pour m'ébattre avec leurs femelles, me poursuivoient à coups de pieds, me déchiroient à belles dents, dont je pensai périr mainte fois victime de la jalousie de messieurs les chevaux.

Telle vie n'étoit pas pour me refaire; aussi devins-je en peu de temps maigre et décharné, n'ayant ni pâture aux champs, ni repos à la maison; de plus, on me menoit souvent à la montagne, et j'en revenois chargé de bois : c'étoit-là le comble de mes maux. D'abord il me falloit gravir au haut et au loin des pentes escarpées, des sentiers raboteux, où l'on me donnoit pour conducteur un petit scélérat d'enfant qui me faisoit enrager; car il ne cessoit de me battre, encore que j'allasse mon grand trot, et me frappoit, non

d'un bâton, mais d'une massue pleine de nœuds, et toujours au même endroit, où bientôt, par l'effet des continuels horions, s'ouvrit une plaie vive, sur laquelle le traître alloit frappant toujours. Puis, des charges qu'il me mettoit par fois sur le dos, il n'est éléphant qui n'en eût été assommé. Où la descente étoit la plus roide et pénible, c'étoit là qu'il redoubloit de coups. Si ma charge mal agencée venoit à pencher d'un côté, en ôter de ce côté pour l'ajouter de l'autre, et rétablir l'équilibre, c'est ce qu'eût fait tout bon ânier; mais lui, d'une grosse pierre qu'il ramassoit en chemin, faisant le contrepoids à la partie pesante, augmentoit d'autant mon fardeau; sans compter qu'au pied du côteau, nous traversions à gué une petite rivière; là où mon brave conducteur, soigneux de ménager sa chaussure, me sautoit en croupe et passait ainsi sans se mouiller. Que si d'aventure je tombois accablé sous le faix, alors vraiment, alors mon sort étoit à plaindre; car de descendre pour m'aider à me relever, soit en me soutenant de la main,

ou en m'allégeant au besoin d'une part de mon fardeau, le petit maraud n'avoit garde ; mais sans s'émouvoir, commençoit à me donner de son bâton sur la tête et sur les oreilles, tant que pour faire cesser cette rage, force m'étoit de me remettre de moi-même en pieds. Mais un beau jour il s'avisa d'une invention pour achever de me désespérer. Ayant fait un bouchon d'épines fort piquantes, bien arrangées en rond, les pointes en dehors, il me le pend sous la queue. Lors à chaque pas que je faisois, ainsi qu'on peut croire, les épines me meurtrissoient de mille piqûres, sans que je les pusse éviter, portant avec moi cette pelotte hérissée d'aiguilles qui me battoit au derrière. Si je pensois m'y soustraire en rallentissant mon pas, le bâton m'atteignoit aussitôt; voulant échapper aux coups, je me déchirois moi-même. Bref, il avoit pris à tâche de me faire mourir.

Endurant ainsi chaque jour des maux infinis, une fois je perdis patience, et lui détachai un coup de pied dont il se souvint, et m'en voulait toujours depuis, ayant ce coup

de pied sur le cœur. Or, avint qu'un jour on lui dit d'apporter de quelque hameau, non tant voisin de chez nous, certaines étoupes, à quoi faire il se devoit servir de moi. M'ayant donc mené sur le lieu et chargé d'un tas de ces étoupes liées sur mon dos et affermies d'une double corde étreinte avec un bâton, il me préparoit ce nouveau tour de son métier. Un tison brûlant qu'il avoit au partir dérobé de l'âtre, quand nous fûmes en voie assez loin, il le fourre dans ces étoupes, lesquelles d'abord prenant feu (et se pouvoit-il autrement ?), me voilà enveloppé de flamme et de fumée, prêt à brûler, si une mare, par bonheur, ne se fût trouvée proche, où je me jetai à corps perdu, et me roulant dans la vase, éteignis cet incendie; après quoi je repris mon chemin, sûr de n'être pas ars, au moins pour cette fois, n'y ayant moyen de rallumer ces étoupes mouillées comme il eût bien voulu, le bourreau. Mais force lui fut d'y renoncer et de me laisser en vie. Toutefois arrivant au logis, encore trouva-t-il manière de faire entendre que j'étais cause de tout le mal, m'é-

tant, ce disoit-il, en passant frotté tout exprès contre un four. Ainsi échappai-je par miracle au feu des étoupes.

Mais ce petit scélérat, acharné à me persécuter, me joua bientôt d'un autre tour pire encore que celui-là. Me ramenant de la montagne avec du bois sur le dos tant que j'en pouvois porter, il vend ma charge à un quidam habitant de ces quartiers; et revenu à la maison sans un seul fagot, pour s'exempter des étrivières qui ne lui pouvoient faillir, il forge contre moi d'insignes calomnies: Maître, ce dit-il, à quoi bon nourrir cet âne fainéant qui ne nous rend nul service? Puis, sçais-tu quelle habitude il a prise depuis peu? De si loin qu'il voit femme ou fille en fleur d'âge, belle et jolie, rien ne le sçauroit tenir qu'il ne rompe son lien pour courir après, comme feroit quelqu'amant à la vue de sa maîtresse; et mon drôle se prend à braire et à la mordre et baiser amoureusement, et pis si l'on n'y donnoit ordre. Vrai, j'ai peur qu'un de ces jours il ne nous fasse quelqu'affaire; car tout le monde s'en plaint Quand telle

chaleur lui monte, il rompt et renverse tout. A cette heure encore qu'a-t-il fait? Je le ramenois du bois chargé de bourrées; il voit une femme passer au long de ces champs, et maître âne de ruer et de jeter là sa charge à travers le chemin; et si gens de-là entour ne fussent tôt accourus au secours de la pauvrette, Dieu sçait ce qu'il en allait faire, la tenant déjà sous soi en devoir de besogner d'étrange façon.

Ce que le maître entendant : Vraiment dit-il, s'il est ainsi que ce méchant âne ne veuille porter charge ni marcher, et qu'encore il courre sus à femmes et filles, tuez-le; j'en suis content; donnez-en les tripes aux chiens, et la chair aux ouvriers; et si quelqu'un demande ce qu'il est devenu, nous dirons que les loups l'ont mangé. Qui fut aise alors? Ce fut mon coquin de conducteur. Il me vouloit tuer sur-le-champ; mais de fortune se trouvoit là un bonhomme de nos voisins, qui par un conseil mille fois pire, me sauva la vie néanmoins. Vous seriez de grands sots, dit-il, de perdre ainsi un animal qui vous

peut encore être utile, et cela pour une bagatelle; car enfin quel est son défaut? Trop de vigueur le fait courir à toute femelle; eh bien, châtrez-le, croyez-moi; dès qu'il aura perdu cette galante humeur, vous le verrez docile et doux, porter le bât, tourner la meule, et travailler à plaisir. Que si nul de vous ne s'entend à faire cette opération; j'ai affaire pour l'heure et ne puis; mais dans deux jours je reviens ici, et en un tour de main, je vous le rends doux comme un agneau.

Cet avis fut approuvé; chacun demeura d'accord qu'il n'étoit rien plus à propos. Moi je gémissois et me lamentois, pensant que j'allois d'âne encore devenir eunuque, et je ne voulais plus vivre, délibéré de mettre fin à ma triste destinée, ou par m'abstenir de manger, ou en me jetant en bas de quelque rocher, pour conserver l'homme dans l'âne, et mourir du moins tout entier. Mais le même soir à nuit close, nouvelles vinrent du village à la métairie, que le jeune seigneur et sa femme sauvée avec moi des brigands, étoient morts par étrange cas. Se promenant au long

du rivage de la mer une après-dînée, comme ils s'ébattoient sur la grève, le flot soulevé tout-à-coup les engloutit; et ainsi étoient disparus; commune fin à tous les deux et d'infortunes et d'amours. Ce qu'entendant, nos gens qui voyent la maison sans maîtres, autres que bien anciens et cassés de vieillesse, prennent leur parti de ne plus demeurer en servitude; et faisant main basse sur tout, s'en vont, qui de-çà, qui de-là, chacun avec ce qu'il avoit pu attraper; là où le maître du haras, mieux que nul autre, fit sa main, aidé de sa femme et de nous, de moi s'entend et des autres bêtes, sur lesquels il mit son butin. Nous partîmes ainsi emportant bagues et biens à foison, et toute nuit marchâmes par chemins de traverse âpres et malaisés; que s'il me fâchoit de la fatigue, j'étois aise aussi d'échapper à cette maudite opération; et fîmes tant par nos journées, que nous vînmes en une ville de Macédoine, grande et peuplée, qui s'appeloit Beroë. Là nos conducteurs s'arrêtèrent en résolution d'y demeurer et de nous vendre, comme ils firent un jour de foire en

plein marché. Le crieur nous fit mettre en rang et nous crioit au plus offrant. Gens s'approchèrent pour nous voir et nous marchander, examinant puis l'un, puis l'autre, et de temps en temps nous levoient le pied, nous regardoient aux dents, et nous tâtoient les jambes; tant qu'à la fin tous furent vendus, hors moi dont personne ne voulut; et déjà le crieur me renvoyoit, disant: celui-là n'a pu trouver marchand; quand fortune qui se jouoit à me faire éprouver tant d'accidents divers, m'amena un nouveau maître, non tel que j'eusse pu souhaiter; car c'étoit un de ces vagabonds, de ces quêteurs qui vont portant par les campagnes la déesse de Syrie, et la font mendier de maison en maison, homme déjà sur l'âge et le plus sale bardache de toute sa confrairie, lequel ayant offert de moi un demi écu, fut pris au mot, et tout sur-le-champ m'emmena, bien malgré moi qui gémissois d'avoir à servir telles gens.

Arrivés que nous fûmes où demeurait Philèbe (car ainsi avait-il nom), de loin il s'écria tant qu'il put : Holà, ho! fillettes, accourez

voir votre nouveau galant; je vous ai acheté, mesdemoiselles, un vigoureux Cappadocien qui vous va servir à souhait. Ces demoiselles c'étaient les infâmes débauchés de la séquelle de Philèbe, qui tous sortirent à sa voix, pensant bien trouver quelque fort et roide jeune drôle avec lui. Mais quand ils ne virent qu'un âne conduit à la longe par Philèbe, ils se prirent à le brocarder : Non, non, ce n'est pas là un serviteur pour nous. Bien est-ce ton époux, mignonne, que tu nous amènes; et où as-tu pris ce beau mari? N'en serois-tu point déjà grosse? Bon prou te fasse; puissiez-vous avoir lignée qui vous ressemble.

Le lendemain, ils se mirent à l'ouvrage, comme ils disoient. Premièrement ils habillèrent la déesse et me la chargèrent sur le dos; puis nous sortîmes de la ville, et allant par pays, arrivâmes en un bourg. Là, on m'établit porte-Dieu; je ne bougeois, tandis que la sainte pénaille faisoit rage de danser et de souffler dans ses flûtes avec mille contorsions et grimaces épouvantables, roulant les yeux, tordant le col, la tête renversée,

leurs mitres en arrière, ils se tailladoient les bras avec des épées, se coupoient la langue avec les dents, et remplissoient de sang toute la place à l'entour; ce que voyant, j'entrai dans des peurs non pareilles, doutant qu'il ne fallût aussi du sang de baudet à la Déesse. Après s'être ainsi déchiquetés, ils commencèrent leur quête, et recueillirent des assistants d'abord force menue monnoie, puis des provisions de toute espèce que ces bonnes gens leur apportoient, qui un baril de vin, qui un sac de farine, du pain, du fromage, des figues, et jusqu'à de l'orge pour l'âne. C'étoit de ces dons qu'ils vivoient et entretenoient la Déesse dont j'étois porteur.

Or, un jour s'étant accointés, dans quelque village, d'un jeune rustre grand et fort, ils l'amènent au logis et se font par lui besogner en la manière accoutumée de tels abominables bardaches. Moi, témoin de ces infamies, je n'y pus tenir davantage, et d'indignation oubliant ce que j'étois : O Jupiter ! m'écriai-je. Cela du moins voulois-je dire; mais mon gosier me trahit et ne produisit

qu'un braire qui fut entendu de dehors ; car d'aventure passoient par-là quelques paysans, lesquels, ne sçais comment, ayant perdu leur âne, l'alloient cherchant de tous côtés, et n'eurent pas sitôt ouï la tempête de ma voix, que croyant avoir découvert ce dont ils étoient en quête, sans hucher, ni parler à ame, ils entrent, et trouvent nos gens empêchés avec ce coquin et virent très-bien ce qu'ils faisoient, non sans rire, ainsi qu'on peut croire : et sortant, s'en vont dire à qui voulut l'entendre, ce qui se passoit là-dedans. Si bien qu'en peu de temps le conte en courut partout. Eux, de honte qu'ils eurent de se voir reconnus pour ce qu'ils étoient, dès la nuit suivante délogent et partent sans bruit. Chemin faisant ils murmuroient, blasphémoient, pestoient contre moi qu'ils appelloient leur dénonciateur, m'accusant d'avoir à dessein et malicieusement révélé le mystère. Je prenois patience, et me serois peu soucié de leur malédictions : mais venus en un endroit qui sembloit fort solitaire, ils s'arrêtent, et m'ayant ôté la Déesse et ma housse et tout, ainsi nud,

m'attachent à un arbre, puis de leur fouets garnis d'osselets, me donnent à tour de bras sur le dos et partout, m'avertissant à chaque coup d'être à l'avenir plus discret, et de tout voir sans rien dire. Davantage, ils me vouloient tuer, comme celui qui seul avoit causé le scandale, outre la perte non petite que ce leur étoit de quitter sitôt le pays ; et l'eussent fait, sans la Déesse qui fort les embarrassoit, étant là gisante à terre : et si n'y avoit nul moyen de la voiturer autrement. Par quoi force leur fut de me laisser en vie.

De-là, relevant leur Madonne, ils se remettent en voie, et le soir nous vînmes coucher en une maison des champs appartenante à un homme riche qui pour lors s'y trouvoit, et tenant à grand honneur d'avoir chez soi la Déesse, nous recueillit, nous logea et nous fit grand'chère. Là, il m'en souvient, je courus un péril extrême, et ce fut que le maître du logis ayant reçu naguère en présent de quelque sien ami un quartier d'âne sauvage, le cuisinier l'avoit pris et le devoit accommoder. Mais il le perdit faute de soin, l'ayant

possible laissé dérober à quelque chien; dont ce pauvre homme craignant les coups qui ne lui pouvoient faillir, et peut-être pis, résolut de se pendre haut et court, comme il alloit faire, si sa femme, à mon dam, ne l'en eût gardé. Ne veuilles pour cela mourir, ce lui dit-elle, mon ami; il y a rémède à tout, si tu m'en veux croire. Prends l'âne de ces mendiants, et le menant à l'écart, tu le tueras, l'écorcheras; puis coupant habilement le quartier gauche de derrière, apporte-le sous ton manteau et le prépare pour le maître en guise de ce gibier. Ce qui restera du baudet, nous le jetterons quelque part dans ces fondrières; on croira qu'il s'est perdu et l'on n'y pensera plus. Vois-tu comme il est gras et refait et meilleur de tout point que l'autre? Mon homme goûte ce conseil. Oui vraiment, femme, tu dis bien : c'est le seul moyen de me soustraire aux fouets et à la torture.

Pendant que ce bourreau et sa femme tenoient ainsi conseil entr'eux, moi qui entendois leur devis, je compris d'abord où cela alloit aboutir, et vis bien qu'il ne me

restoit pour échapper aux couteaux qu'un moyen, c'étoit de m'enfuir, comme je fis, rompant mon lien et détalant, après quelques ruades en l'air, du côté de la maison, où j'entrai tout courant jusqu'en la salle à manger. Là le maître du logis étoit à table avec ses hôtes, les prêtres de la Déesse. Entrant de vîtesse lancé, je donne au travers des convives et renverse du choc tables et guéridons. Je croyois avoir bien imaginé cela pour me tirer d'affaire, pensant qu'on m'alloit arrêter et mettre quelque part en lieu sûr pour me garder à l'avenir de semblables vivacités; mais autrement en alla; car me croyant enragé, ces gens s'arment contre moi de coutelas et d'épieux, et étoient en point pour me faire un mauvais parti, si je ne me fusse sauvé dans une chambre voisine où devoient coucher mes maîtres, et où je ne fus pas plutôt, qu'on m'y enferma sous clef.

Le lendemain, au plus matin, nous partîmes les mendiants et moi qui toujours portois la Déesse, et vînmes en un autre gros bourg non moins habité que le premier, où

ils s'avisèrent d'une toute nouvelle invention, qui fut de dire que la Déesse ne se pouvoit bonnement loger en maison bourgeoise ; mais qu'il la falloit mettre avec la divinité du lieu. Ces gens bien volontiers, ouvrant le sanctuaire qu'habitoit leur Déesse grandement honorée d'eux, y placèrent la nôtre fort révérencieusement. Pour nous, on nous donna logis en une assez pauvre maison. Étant demeurés là quelqu'espace de temps, et voulant ensuite se rendre à la ville voisine, mes maîtres redemandèrent leur Déesse aux gens de l'endroit, qui les laissèrent entrer dans le temple et eux-mêmes la reprendre. Après quoi nous nous mîmes en chemin. Or est à sçavoir que ces bons prêtres à l'heure du départ, entrés seuls dans le temple, en avoient dérobé une coupe de fin or qui étoit là pour offrande, et l'emportoient cachée sous l'image de la Déesse, de quoi ceux du bourg s'aperçurent quand nous fûmes partis, et envoyèrent gens après nous, qui étant à cheval bien montés, ne mirent guère à nous atteindre, arrêtèrent ces coquins de mendiants, les ap-

pelant scélérats, impies, et redemandoient le vase sacré, lequel ayant fouillé partout, ils trouvent au giron de la Déesse ; si prennent au corps mes larrons convaincus de ce sacrilége, les emmènent liés au bourg, et les retiennent en prison, pour le procès leur être fait ; et la Déesse cependant, que j'avois jusque-là portée, fut placée en un autre temple, et la coupe remise en son lieu.

Le jour suivant il fut résolu par publique délibération, qu'on me vendroit et tout ce qui avoit appartenu à ces quêteurs, et je fus vendu de fait à un homme, non du pays, mais d'un village voisin, boulanger de son métier, qui ayant acheté le même jour au marché dix boisseaux de bled, me les met très-bien sur le dos, et me touche ainsi chargé vers le lieu de sa demeure. Quand nous y fûmes arrivés, d'abord on me mène au moulin, où entrant je vis nombre de bêtes, dont j'allois être camarade, et y avoit là plusieurs meules que ces bêtes faisoient tourner; partout ce n'étoit que farine. Quant à moi, comme nouveau venu qui avois porté tout le jour charge

si pesante et cheminé par la traverse, on me laissa reposer pour l'heure; mais le lendemain, dès qu'il fut jour, on me couvrit la tête d'un sac, puis on m'attache au bras de la meule. Je sçavois, dieu merci, ce que c'étoit de moudre, l'ayant trop bien appris ailleurs; mais je n'en fis pas semblant, dont mal me prit; car ces gens-là, me voyant faire le rétif, armés chacun d'un fort bâton, m'entourent que je n'en voyois rien, ayant la tête dans ce sac, et tous à la fois me chargent d'un merveilleux accord, ce qui me fit aussitôt partir et tourner comme un sabot; par où je connus qu'il est vrai ce que l'on dit communément, que sot est le serf qui attend pour obéir la main du maître.

Cependant je maigrissois à vue d'œil, et devins bientôt si chétif que le boulanger résolut de se défaire de moi. Si me vend à un jardinier tenant un jardin, non guère grand, qu'il avoit pris à affier. C'étoit-là toute notre besogne. Me voilà donc chaque matin portant des herbes au marché, lesquelles mon maître laissoit aux revendeurs de telles denrées,

puis me ramenoit au logis, et là faisoit devoir de fouir, semer, sarcler et arroser planches et carreaux. Je demeurois tout ce temps oisif; mais je n'en étois de rien plus aise; au contraire, ma condition me sembloit pire que jamais; car il étoit hyver alors, et le pauvre homme qui ne gagnoit pas de quoi se vêtir lui-même, n'avoit garde de me couvrir contre le froid; avec ce que j'étois toujours les pieds dans la boue, fors seulement quand il geloit, qu'à peine me pouvois-je soutenir sur le verglas et la terre dure. Pour vivre, nous n'avions tous deux que quelques méchantes feuilles de chicorée dont les plus amères me demeuroient.

Or, une fois entre les autres, nous nous en allions au jardin; passe un homme de haute taille, soldat ainsi qu'on pouvoit voir à sa soubreveste, lequel commence à nous parler dans le langage des Italiens, et demanda au jardinier où il alloit avec cet âne. A quoi lui bonnement, comme je pense, ne comprenant mot, le regardoit sans rien répondre, ce que l'autre tint à mépris, se

fâche et lui donne de son fouet. Le villageois saisit mon homme, d'un croc en jambe le renverse, l'étend au beau milieu du chemin, et le tenant sous soi terrassé, des pieds et des poings le meurtrissoit, et d'une grosse pierre qu'il trouva. Le soldat, du commencement, se défendoit quoiqu'abattu et le menaçoit de son épée, par où l'autre averti de ce qu'il devoit craindre, lui tire l'épée du fourreau et la jette au loin, puis recommençoit à le battre. Le soldat se voyant en ce point, use de finesse, fait le mort. L'autre prit peur, quand il le vit ainsi sans mouvemeut, et tout effrayé, le laisse-là, monte sur moi, pique à la ville, emportant avec soi l'épée. A la ville venu, il avoit un compère, lequel se chargea du jardin; et lui, de crainte des poursuites, se retire avec moi chez un autre sien compagnon et ami. Le lendemain ayant délibéré entr'eux, ce qu'ils trouvèrent de plus expédient pour mon maître, ce fut de le cacher dans un bahut. Quant à moi, on me lie les pieds, et à l'aide d'un bâton passé entre mes jambes, ils me portent à deux en une

chambre haute, où l'on me tint enfermé.

Le soldat cependant, sur la route, ainsi que j'entendis depuis, s'étant relevé à toute peine et acheminé vers la ville, moulu de coups et mal en point, fut rencontré de ses camarades, auxquels il raconte tout au long ce qui lui étoit avenu, et l'action désespérée de ce maraud de jardinier. Eux aussitôt prennent son parti, et ayant, je ne sçais comment, découvert où nous étions, y viennent accompagnés des magistrats du lieu et de leurs familiers, un desquels entré, fait sortir tout le monde de la maison; tout le monde dehors, le jardinier ne paroissoit point. Soldats de crier qu'il est dedans, et gens de répondre que non et d'affirmer avec serment n'y avoir séans homme ni bête, âne ni mulet que ce fût. Grand débat là-dessus, grands cris de part et d'autres, grande rumeur dans tout le quartier. Moi qui de mon grenier entendois ce vacarme, toujours sot, et toujours curieux mal à propos, j'avance la tête un bien petit hors de la fenêtre pour regarder en bas, et voir ce que c'étoit. Mais

je ne sçus si bien faire, qu'ils n'aperçussent mes oreilles, et me voyant, tous s'écrièrent, et par ainsi ceux du logis furent convaincus de mensonge. On entre alors, on fouille partout; mon maître fut trouvé par les gens de justice, tapi dans son bahut. Ils le prennent, l'emmènent, le mettent en prison, pour son procès lui être fait; et moi, me dévalant tout ainsi qu'on m'avoit guindé, ils me donnent au soldat pour dédommagement. S'il en fut ri et brocardé, de mon apparition là-haut et de la manière dont j'avois aidé à découvrir mon maître, il n'est jà besoin de le dire; on en fit le dicton qui court: guigne baudet à la fenêtre.

Ce que devint après cela le pauvre jardinier, je ne sçais. Mais le soldat qu'il avoit battu, me vendit dès le lendemain, et eut de moi cinq beaux écus. Celui qui m'acheta étoit le serviteur d'un homme merveilleusement riche et puissant, faisant sa demeure ordinaire à Thessalonique, ville principale de Macédoine, et voici quel étoit l'office de ce serviteur. Il préparoit les mets particuliers du maître; et il avoit un frère dans la même

maison, esclave comme lui, excellent pâtissier, et de plus panetier, qui faisoit le pain pour leur seigneur. Ces deux vivoient, logeoient ensemble, ainsi que bons frères, toute besogne faisoient en commun, tout profit partageoient entre eux. Ils m'installent en leur logis. Or, par le devoir de leur charge, ils assistoient aux repas du maître, et retournant en rapportoient force reliefs de toute façon, l'un de chair et de poisson, l'autre de tartes et de gâteaux, et laissant le tout à ma garde, s'en alloient au bain. Moi qui de si long-temps n'avois goûté pain ni viande, je quittois volontiers mon avoine pour faire honneur aux mets préparés par mes maîtres. Ils furent un temps qu'ils ne s'en donnèrent de garde rentrant au logis, et ne s'avisoient qu'il manquât chose de leur provision, à cause qu'il n'y paroissoit guère sur la quantité, joint que j'usois de discrétion au commencement, et prenois de tout un peu; mais bientôt j'y fis moins de façon, m'assurant sur leur peu de soin; je choisissois le plus beau et le meilleur, dont je me

bourrois à bon escient, comme s'il n'eût rien coûté, ce qui fit qu'ils s'en aperçurent et entrèrent en soupçon l'un de l'autre, tant qu'ils en vinrent aux injures, s'appelant fripon, voleur, larron des communs profits, et de-là en avant, tenoient compte de tout par le menu fort exactement.

Faisant si bonne chère et vivant à mon aise, j'engraissois et revins bientôt en meilleur point que jamais j'eusse été, rond, poli, le poil luisant; c'étoit plaisir de me voir; dont les deux frères s'étonnèrent, ne pouvant comprendre comment je me portois si bien, quand toute mon avoine restoit dans la mangeoire, sans que jamais j'y touchasse. Ils se doutent du fait; et pour s'en éclaircir, un beau jour, font semblant de s'en aller au bain; mais ils demeurèrent derrière la porte en aguet, d'où par quelque ouverture ils virent toute ma façon de faire: car n'ayant nul soupçon de l'embûche, dès que je les sentis dehors, je commençai mon repas. Eux d'abord se prennent à rire, voyant l'étrange parasite qui vivoit à leurs dépens; puis appellent à ce spectacle

leurs camarades ; on accourt, et gens de rire et d'éclater; mais si haut et si fort le long des galeries, que le bruit en vint jusqu'au maître, qui voulut sçavoir ce que c'étoit; et comme on lui eut dit la chose, il se lève de table, vient, et entrouvrant quelque peu l'huis, me voit que j'entamois un morceau de sanglier. Ce fut à lui de rire pour lors. Il entre où j'étois, et croyez qu'il me déplaisoit d'être ainsi surpris par le maître en flagrant délit de gourmandise et de friponnerie; bien qu'il ne s'en fit que gaudir et se tenir les côtés, le bon seigneur. Il voulut que tout sur-le-champ on me conduisît en la salle, où me fut servi sur table de beaucoup et diverses choses que baudets n'ont coutume de manger, telles que potages, viandes, poissons, et ragoûts à toutes sauces. Moi qui voyois que fortune me commençoit à sourire, ayant quelqu'espérance aussi, que ce qui d'abord n'étoit que jeu, me pourroit devenir occasion de sortir de cette misère, encore que je vinsse de me bourrer, je me remis à manger comme si j'eusse été à jeûn, au grand plaisir des

spectateurs, dont les éclats de rire et les applaudissements remplissoient toute la salle. Quelqu'un même s'avisa de dire : Que ne lui verse-t-on du vin? Ce qui fut aussitôt fait par commandement du maître, et j'en avalai un bon trait sans me faire prier.

Le maître donc voyant en moi un animal rare et curieux, fit payer par son trésorier à celui qui m'avoit acheté, deux fois ce que je lui coûtois, et me donna pour gouverneur un jeune homme sien affranchi, lequel eut charge de m'instruire et me montrer mille gentillesses pour divertir sa seigneurie, à quoi il n'eut pas grand'peine; car au moindre mot je faisois tous ce qu'on vouloit. Il m'apprit à me tenir à table en grave personnage, modestement couché, appuyé sur le coude, à lutter bras à bras et danser avec lui, à faire signe de oui et de non, toutes choses pour lesquelles je n'avois pas besoin de leçons. Cela fit du bruit dans le pays; on ne parlait que de mes talents et de l'âne de monseigneur, qui mangeoit à table, dansoit, et faisoit cent choses surprenantes. Mais ce qui plus les

étonnoit, c'est que je répondois par signe et toujours juste à leurs propos; ayant soif, je demandois à boire, en clignant de l'œil à l'échanson; dont chacun demeuroit ébahi et faisoit de grandes exclamations, ne se doutant pas qu'il y avoit un homme caché dans cet âne; et moi je triomphois, et me riois en moi-même de l'erreur de ces gens. On m'apprit aussi les allures pour le maître, quand il me chevauchoit en voyage où à la promenade. Il n'étoit mulet au pays qui allât l'amble mieux que moi. J'avois un fort bel équipage, et portois monseigneur en magnifique arroi; housse de pourpre brodée d'or, mors d'argent à bossettes d'or, têtière garnie de plaques d'or et de grelots, et de sonnettes qui sonnoient fort plaisamment.

Ce bon Meneclès, notre maître, n'habitoit pas, comme j'ai dit, d'ordinaire aux champs, mais s'y trouvoit alors pour une telle occasion. Il avoit promis à sa ville un spectacle de gladiateurs, et ces gladiateurs étant prêts, et le temps venu pour les montrer, il lui falloit s'en retourner à Thessalonique. Nous par-

tîmes donc un matin. Le maître me montoit quand il se rencontroit quelque pas difficile ou dangereux aux voitures. Or, à notre entrée dans la ville; il n'y eut nul si empêché qui n'accourût pour me voir; car ma renommée me précédoit, et chacun avoit ouï parler des prodiges de mon adresse et de mon intelligence. Mon maître d'abord me fit voir privément aux personnes de distinction qu'il invitoit exprès à des repas magnifiques, et dans ces grands jours de gala, j'étois la pièce principale dont il festoyoit ses amis. Mais mon gouverneur me montroit à tout venant pour de l'argent, dont il acquit en peu de temps bonne somme de deniers. Il me tenoit en une salle basse, n'ouvrant qu'à ceux qui lui donnoient certain prix pour me voir et être spectateurs de mes faits surprenants. Il n'en venoit guère qui ne m'apportassent à manger de choses et autres, et sur-tout de ce qui sembloit le moins convenir à un âne. Mangeant donc quasi tout le jour, et soupant chaque soir à table avec la meilleure compagnie, je ne pouvois manquer d'engrais-

ser comme je fis, et pris bientôt un embonpoint merveilleux, dont avint qu'une dame étrangère fort riche, de figure agréable, pour m'avoir une fois vu dîner, me trouvant le plus bel âne du monde, s'éprit pour moi de telle amour (touchée aussi comme je crois de ma gloire et de mes talents), qu'elle en perdoit le repos, et délibérée à tout prix de satisfaire sa passion, vient parler à mon gouverneur, lui offrant tout ce qu'il voudroit moyennant qu'elle pût passer avec moi une nuit; lui, sans autrement se soucier de ce qu'elle pourroit faire de moi, demande tant : marché fut fait, et le soir même, revenant de souper avec le maître, nous la trouvâmes qui m'attendoit. On avoit apporté pour elle force matelas et coussins mols et parfumés, des couvertures et des tapis, dont on nous fit un lit à terre, après quoi, tous ses gens sortirent et se couchèrent comme ils purent devant la porte de la chambre.

Elle, restée seule avec moi, d'abord allume une grande lampe dont la lueur éclairoit partout. Puis debout près de cette lampe, s'étant

dépouillée toute nue, elle prit de l'essence d'une certaine fiole, en versa sur soi, s'en oignit, et à moi aussi me parfuma le corps et le museau surtout d'une soëve odeur; puis me baisa et me caressoit avec pareil langage et toute telle façon comme si j'eusse été son amant. Enfin me prenant par ma longe, elle m'entraîne sur le lit. Je n'avois nulle envie de me faire prier, la voyant belle de tout point, avec ce que la bonne chère, et le vin vieux que je venois de boire, me rendoient assez disposé à la satisfaire; mais je ne sçavois comment m'y prendre, n'ayant touché femelle depuis ma métamorphose. Une chose encore me troubloit; j'avois peur de la blesser, voire même de la tuer, qui eût été pour moi une fâcheuse affaire. Il ne me sembloit pas que, fait comme j'étois, femme si gente et délicate me put recevoir sans en mourir. Mais l'expérience me fit voir que je m'abusois, car emportée par ses désirs, elle s'étendit sous moi, et de ses bras me tirant à soi et se soulevant du corps, me mit dedans tout entier. Moi pauvre, je craignois encore et me

retirois bellement pour la ménager. Mais elle, tant plus je reculois, tant plus me serroit et s'enferroit de tout ce que je lui dérobois. A la fin donc pour lui complaire (aussi que je pensois valoir bien, tout âne que j'étois, l'amant de Pasiphaé), la voulant servir à gré, je fus ébahi que je me trouvai petitement outillé pour la demoiselle, et connus que j'avais eu tort d'y faire tant de façons. J'eus assez affaire toute nuit à la contenter, tant elle étoit amoureuse et infatigable au déduit. Sitôt qu'il fit jour, elle se leva et partit, étant convenue du même prix pour les autres nuits.

Mon gouverneur par tel moyen s'enrichissoit; et un jour, ainsi que j'étois enfermé avec cette femme, voulant faire sa cour au maître, il lui va dire qu'il avoit quelque chose à lui montrer, un tour de plaisant exercice qu'il m'avoit appris, disoit-il; lui conte ce que c'étoit et l'amène sans bruit à la porte, d'où, par une fente, il nous vit moi et ma belle couchés ensemble. Cela lui parut singulier. Si pensa d'en tirer parti pour les jeux

qu'il devoit donner, croyant faire chose agréable à tous ses concitoyens, s'il les régaloit de ce spectacle. Dans ce dessein, il recommande le secret à ses gens, leur fait expresses défenses d'en parler à qui que ce fût; afin que nous puissions, dit-il, au jour de la fête, le produire sur le théâtre avec quelque femme condamnée, et qu'il la caresse aux yeux de toute l'assemblée qui en verra l'ébattement. Peu après, on m'amène une femme condamnée aux bêtes, à laquelle on dit de me parler et de me toucher, pour d'abord nous accoutumer l'un à l'autre; et finalement venu le jour des magnificences de mon maître, ils délibérèrent et conclurent de me faire paroître au théâtre en cette façon.

Il y avoit un fort grand lit d'écaille de tortue de l'Inde, tout incrusté d'or, sur lequel on me fit monter et me coucher la femme avec moi; et puis on nous plaça, âne, femme, lit et tout, sur une machine qui, à force d'engins et de poulies, en moins de rien nous transporta au beau milieu de l'assem-

blée. Ce ne fut qu'un cri, quand je parus, de tous les endroits du théâtre, et des applaudissements sans fin. Un couvert somptueux étoit dressé près de nous, où bientôt nous fûmes servis de tout ce dont gens délicats ont accoutumé de dîner; valets de tous côtés, écuyers pour trancher, beaux jeunes échansons pour nous verser à boire dans des coupes de fin or. D'abord mon gouverneur qui étoit là présent, me commanda de manger. Mais moi, je n'en voulus rien faire, de honte que j'avois de tant de monde et d'être à table en plein théâtre, aussi que j'appréhendois fort qu'il ne saillît de quelque part un ours, un tigre ou autre bête. Comme j'étois en cette peine, quelqu'un passe portant des couronnes et guirlandes de toutes sortes de fleurs, et des roses fraîches parmi, ce que je ne vis pas plutôt, que je me jette à bas du lit. On crus que j'allois danser; mais m'approchant de ces fleurs, je commence à choisir entre toutes, et trier une à une les roses les plus belles et en broutois les feuilles à mesure, lorsqu'aux yeux des assistants qui

me regardoient étonnés, ma forme extérieure d'animal se va perdant peu à peu, et enfin disparoît du tout; si bien qu'il n'y avoit plus d'âne, mais à sa place Lucius nud comme quand il vint au monde.

Dire le bruit qui se fit lors, et combien ce changement surprit toute l'assemblée, ne seroit pas chose facile. On s'émeut, chacun parle ainsi qu'il l'entendoit. Les uns me vouloient brûler vif tout sur-le-champ comme sorcier, monstre de qui l'apparition pronostiquoit quelque malheur ; d'autres étoient d'avis de m'interroger d'abord, pour voir ce que je pourrois dire, et décider après cela ce qu'il faudroit faire de moi. Cependant je m'avance vers le préfet de la province, qui d'aventure étoit venu voir l'ébattement des jeux, et lui conte d'en bas au mieux qu'il me fut possible, comme une femme de Thessalie, en me frottant de quelque drogue, m'avoit fait âne devenir, le suppliant de me vouloir garder en prison, tant que par enquête il eût pu sçavoir la vérité du fait; et le préfet : Dis-nous un peu ton nom, tes parents, ton

pays ; il n'est pas que tu n'ayes quelque part des amis qu'on puisse connaître? Je lui répondis, et lui dis : Mon nom à moi est Lucius, et celui de mon frère Caïus, et avons commun le surnom, tous deux auteurs connus par différents ouvrages. J'ai écrit des histoires, il a composé, lui, des vers élégiaques, étant avec cela bon devin ; et sommes de Patras d'Achaïe. Ce qu'entendant le Magistrat : Vraiment, dit-il, tu es né de gens qui, de tout temps, me furent amis et mes bons hôtes, qui plus est, m'ayant reçu et festoyé chez eux en toute courtoisie, et suis témoin que tu dis vrai, te connoissant bien pour leur fils. Cela dit, il se lève, m'embrasse et me mène en son logis, me faisant caresses infinies ; et cependant arrive mon frère, qui m'apportoit hardes, argent et tout ce dont j'avois besoin. Le Préfet, en pleine assemblée, me déclara franc et libre. J'allai avec mon frère au port, où nous louâmes un bâtiment, et fîmes nos provisions pour retourner au pays.

Mais avant de partir, je voulus visiter cette

dame qui m'avoit tant aimé lorsque j'étois âne, dans la pensée qu'homme elle m'aimeroit davantage encore. J'allai donc chez elle qui fut aise de me voir, prenant plaisir, comme je crois, à la bizarrerie de l'aventure. Elle me convie à souper avec elle et passer la nuit, à quoi volontiers je consentis, ne voulant pas faire le fier ni méconnoître mes amis du temps que j'étois pauvre bête. Je soupe le soir, parfumé, couronné de cette chère fleur qui, après Dieu, m'avoit fait homme, et ainsi faisions chère lie. Le repas fini, quand il fut heure de dormir, je me lève, me déshabille et me présente à elle triomphant, comme certain de lui plaire plus que jamais ainsi fait. Mais quand elle me vit tout homme de la tête aux pieds, et que je n'avois plus rien de l'âne : Va-t-en, me dit-elle, va, crachant sur moi dépitée; sors de ma maison, misérable, que je ne t'en fasse chasser. Va coucher où tu voudras. Et moi tout étonné demandant ce que j'avois fait : Non, tu ne fus jamais, dit-elle, l'ânon que j'aimois d'amour, avec qui j'ai passé tant de

si douces nuits; ou si c'est toi, que n'en as-tu gardé telles enseignes à quoi je te pusse connoître. C'étoit bien la peine de changer pour te réduire en ce point, et le beau profit pour moi d'avoir un pareil magot au lieu de ce tant plaisant et caressant animal. Cela dit, elle appelle ses gens qui m'emportent l'un par les pieds, l'autre par les épaules: et me laissent au milieu de la rue, tout nud, tout parfumé, fleuri, en galant qui ne m'attendois guères à coucher cette nuit sur la dure. L'aube commençant à poindre, nud, je m'en cours au vaisseau où je trouvai mon frère, et le fis rire du récit de mon aventure. Nous mîmes à la voile par un vent favorable, et en peu de jours vînmes au pays sans nulle fâcheuse rencontre. Je sacrifiai aux dieux sauveurs et fit les offrandes d'usage pour mon heureux retour, étant à grand'peine recous, non de la gueule du loup, comme on dit, mais de la peau de l'âne où m'avoit emprisonné ma sotte curiosité[1].

[1] *Voyez* note 2 à la fin du volume.

HISTOIRE VÉRITABLE

DE LUCIEN,

TRADUITE DU GREC PAR BELIN DE BALLU.

HISTOIRE VÉRITABLE [1]

DE LUCIEN.

LIVRE PREMIER.

Les athlètes, et ceux qui s'adonnent aux exercices du corps, ne s'appliquent pas continuellement à prendre de belles attitudes; ils ne fréquentent pas sans cesse les Gymnases (2) : quelquefois ils se donnent des instants de relâche, et font même consister dans ce repos la meilleure partie de leurs exercices (3). Je pense qu'à leur exemple, ceux qui s'appliquent à l'étude doivent aussi accorder à leur esprit quelques moments de loïsir, et le détourner de temps en temps des lectures trop sérieuses, afin de le rendre plus capable de s'appliquer ensuite au travail. Je pense encore que ce loisir leur seroit plus

utile s'ils l'employoient à lire des ouvrages qui pussent tout à la fois les charmer par les grâces et la délicatesse du style, et présenter à l'imagination des objets intéressants (4), tels qu'ils en trouveront, je crois, dans ce petit ouvrage. Ce n'est pas seulement par la singularité du sujet qu'il leur plaira, ni par la plaisanterie que je m'y propose, ni même parce que j'y ai répandu quelques fictions que je présente comme des histoires vraisemblables et dignes de foi, mais parce que chaque trait de cette histoire fait allusion d'une manière assez divertissante à quelques anciens poètes, aux historiens ou aux philosophes qui ont écrit sérieusement des récits merveilleux et semblables à des fables. J'aurois pu citer leurs noms, si le lecteur n'eût dû facilement les reconnoître (5). Ctésias de Cnide, fils de Ctésiochus, a écrit sur le pays des Indiens et sur l'histoire de l'Inde (6), des choses dont il ne fut jamais témoin oculaire, et qu'il n'avoit apprises de personne. Jambule (7) a composé sur l'Océan et sur ses productions, une foule de contes incroyables; et quoiqu'il soit aisé de s'apercevoir

que son ouvrage n'est qu'une pure fiction, on éprouve cependant quelque plaisir à le lire, par la manière dont il est composé. Plusieurs autres ont encore choisi de semblables sujets. Ils ont écrit des aventures et des voyages, comme si c'eût été les leurs propres ; ils ont mêlé à leur récit des descriptions de bêtes monstrueuses, d'usages cruels ou de mœurs singulières, établies chez certains peuples. A la tête de ces auteurs, et comme le maître de toutes ces impertinences, on peut citer l'Ulysse d'Homère, lorsqu'il raconte à la cour d'Alcinoüs, et l'esclavage des vents, et la férocité de ces hommes sauvages qui n'avoient qu'un seul œil, et mangeoient de la chair crue, et ces bêtes à plusieurs têtes, et ces métamorphoses opérées par les enchantements de quelques courtisanes, et mille autres fables semblables, qu'il débite comme des merveilles aux imbéciles Phéaciens. Toutefois, en lisant ces auteurs, je ne leur ai point fait un crime de leurs mensonges : mentir est un usage consacré par ceux mêmes qui se donnent pour philosophes : mais j'ai toujours été

étonné de ce qu'ils avoient cru qu'en écrivant des fictions, la fausseté de leurs récits échapperoit aux lecteurs. Moi-même, enfin, j'ai suivi leur exemple, et pour acquérir quelque renom dans la postérité, je me suis livré à ce genre d'écrire, parce que je n'avois rien de véritable à raconter, car il ne m'est jamais rien arrivé qui méritât d'être écrit : d'ailleurs je n'ai pas voulu être le seul qui n'eût point participé à cette liberté générale de feindre et d'inventer. J'en userai du moins avec plus de probité que les autres; et quand mon ouvrage ne contiendroit d'autre vérité que l'aveu que je fais qu'il ne contient que des mensonges, j'éviterai, du moins, le reproche que je faisois tout-à-l'heure aux autres. J'écris donc ici des aventures qui ne sont point arrivées, dont je n'ai jamais été témoin, et que d'autres ne m'ont point apprises. Je parle de choses qui n'ont jamais eu d'existence et n'ont pu en avoir, et j'exhorte ceux qui les liront à n'y ajouter aucune foi (8).

Je partis un jour des colonnes d'Hercule, et, secondé d'un vent favorable, je fis voile

vers l'Océan d'Hespérie; ma curiosité, le désir de voir quelque chose de nouveau, me déterminèrent à ce voyage. Je voulois, d'ailleurs, savoir quelles étoient les bornes de l'Océan, et quels hommes en habitoient les limites : j'embarquai donc avec moi de nombreuses provisions de bouche et une quantité d'eau suffisante. Je m'associai une cinquantaine de jeunes gens de mon âge dont la curiosité étoit égale à la mienne; nous nous munîmes de tous les instruments nécessaires, et nous engageâmes, à force d'argent, un pilote à nous servir de guide. Le vaisseau que nous montions étoit un vaisseau marchand, que j'eus soin de faire réparer comme destiné à faire un trajet long et périlleux. Pendant un jour et une nuit un vent favorable poussoit notre navire, le roulis n'étoit pas très-violent, et l'on apercevoit encore au loin la terre; mais le lendemain le vent commença à souffler avec plus de force, les flots se gonflèrent, l'obscurité survint, et il n'étoit plus possible d'amener les voiles, ni de faire aucune manœuvre. Forcés de nous

abandonner aux vents, nous fûmes pendant soixante et dix-neuf jours le jouet de la tempête : mais le quatre-vingtième, au lever du soleil, nous découvrîmes, à fort peu de distance, une île couverte d'arbres, et dont les bords étoient assez escarpés. Les flots venoient s'y briser avec un doux murmure : la tempête étant presqu'entièrement dissipée, nous résolûmes de nous en approcher et d'y descendre; nous nous assîmes même sur ses bords autant de temps qu'il en fallut pour nous remettre un peu des fatigues de la mer. Cependant nous nous levâmes, et, nous séparant en deux bandes, nous choisîmes trente de nos compagnons pour garder notre navire; et moi, à la tête de vingt autres, je pénétrai dans l'intérieur de l'île pour découvrir ce qu'elle pouvoit renfermer. A peine étions-nous avancés à travers le bois, environ l'espace de trois stades, qu'une colonne d'airain s'offrit à nos regards; elle portoit une inscription en caractères grecs un peu effacés, qui disoient qu'Hercule et Bacchus étoient venus jusques en ces lieux. Nous vîmes aussi

sur un rocher voisin de cette colonne les traces de deux pieds; l'une avoit un arpent de longueur (9), l'autre étoit plus petite; je jugeai que celle-ci appartenoit à Bacchus, et que l'autre étoit l'ouvrage du pied d'Hercule. Après avoir adoré ces deux divinités, nous continuâmes notre route; mais à peine avions-nous fait quelques pas, que nous rencontrâmes une rivière qui rouloit des flots d'un vin semblable à celui de Chio : son courant large et profond étoit navigable en quelques endroits. La vue de cette merveille nous fit ajouter foi à l'inscription de la colonne et au voyage de Bacchus. Il me prit envie de découvrir la source de la rivière, je la remontai; je ne trouvai aucune source, mais quantité de grandes vignes couvertes de raisins; un vin limpide couloit de leurs racines, et formoit la source de cette rivière. On y voyoit quantités de poissons qui avoient la couleur et le goût du vin; nous en pêchâmes quelques-uns, nous les mangeâmes, et il nous enivrèrent; en effet, en les ouvrant, nous leur avions trouvé le corps plein de lie; aussi nous

prîmes, par la suite, la précaution de mêler à ces poissons vineux des poissons d'eau douce, pour en corriger la violence. Plus loin, nous trouvâmes d'autres vignes bien plus miraculeuses que les premières; de leur tronc épais et ligneux sortoient de belles femmes, d'une taille élégante et bien proportionnée; elles étoient découvertes jusqu'à la ceinture: c'est ainsi que nos peintres représentent Daphné métamorphosée en arbre, au moment où Apollon va l'atteindre : l'extrémité de leurs doigts se prolongeoit en rameaux chargés de grappes, et, au lieu de cheveux, leurs têtes étoient couronnées de pampres et de feuillages. Quand nous nous fûmes approchés d'elles, elles nous saluèrent, nous tendirent la main, et nous parlèrent, les unes en Lydien, les autres en Indien, mais la plupart se servoient de la langue grecque; elles nous caressoient, nous donnoient des baisers sur la bouche; ceux qui recevoient ces baisers devenoient aussitôt ivres et insensés; cependant elles ne permettoient pas que l'on cueillît leur fruit, et si on l'arrachoit, elles jetoient des

cris douloureux; néanmoins elles nous invitoient à l'amour, et montroient le plus grand désir de nous serrer dans leurs bras : deux de nos compagnons, assez imprudents pour céder à ce désir, ne purent jamais s'en débarrasser; ils demeurèrent pris par les parties criminelles, et entés avec ces femmes, ils poussèrent avec elles des racines; en un instant leurs doigts furent changés en rameaux couverts de pampres et tout prêts à se charger de fruit. Effrayés de ce prodige, nous quittâmes promptement ces lieux, et nous courûmes à notre vaisseau où nous racontâmes à ceux que nous y avions laissés la métamorphose de nos deux compagnons.

Cependant, munis de quelques amphores, nous fîmes nos provisions d'eau, et nous puisâmes du vin dans le fleuve, sur le rivage duquel nous passâmes la nuit.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous remettons à la voile par un vent assez doux; mais sur le midi, lorsque nous avions perdu l'île de vue, il s'éleva une bourrasque si violente, qu'après avoir fait tournoyer notre

vaisseau, elle l'enleva dans les airs à plus de trois mille stades. Le vent qui gonfloit les voiles ne lui permit plus de se rasseoir sur les flots; il le suspendoit dans la moyenne région, et pendant sept jours et autant de nuits nous naviguâmes en l'air; enfin, le huitième on découvrit une grande terre semblable à une île ronde, brillante, qui sembloit éclairée par une vive lumière; nous nous en approchâmes, et y étant abordés, nous descendîmes, nous examinâmes le pays, et vîmes que l'île étoit habitée et cultivée. Tant qu'il fit jour, on ne put apercevoir de là aucun autre objet; mais sitôt que la nuit fut venue, on distingua fort bien plusieurs autres îles voisines : les unes paroissoient considérables, d'autres plus petites, mais toutes étoient de couleur de feu. On voyoit encore au-dessous une autre terre qui étoit arrosée par des fleuves et des mers, et qui portoit des villes, des forêts et des montagnes : nous conjecturâmes que c'étoit celle que nous habitons ordinairement. Nous résolûmes de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'île; mais ayant

rencontré des Hippogypes, ils nous firent prisonniers. Ces Hippogypes sont des hommes portés sur de grands vautours, car ces oiseaux leur servent de monture; ils sont d'une grosseur énorme, et la plupart ont trois têtes : pour donner une idée de leur taille, je dirai que chacune de leurs plumes est plus grosse que le mât du plus fort navire. Ces Hippogypes avoient ordre de faire le tour de l'île, et, s'ils rencontroient quelques étrangers, de les amener au roi. On nous conduisit donc chez cette majesté, qui, nous ayant considérés quelque temps, et jugeant à nos habits qui nous étions, nous dit : Vous êtes Grecs. Nous n'en convînmes pas. Et comment, ajouta-t-il, êtes-vous venus ici? comment avez-vous pu traverser un espace d'air aussi considérable? Nous lui racontâmes notre aventure, et il nous raconta la sienne à son tour. Il nous dit qu'il étoit homme comme nous, qu'il s'appelloit Endymion; qu'un jour étant endormi sur la terre, il avoit été enlevé dans ce séjour; qu'à son arrivée on l'avoit fait roi du pays, et que ce pays étoit la Lune : il nous

exhorta à nous rassurer, à ne craindre aucun danger, et nous promit qu'on auroit soin de ne nous laisser manquer de rien : de plus, ajouta-t-il, si je puis terminer à mon avantage la guerre que j'ai déclarée aux habitants du Soleil, vous jouirez dans mon palais du sort le plus heureux. Nous lui demandâmes quels étoient ses ennemis, et le sujet qui l'animoit contre eux. Il y a déjà quelque temps, nous répondit-il, que Phaëton, roi du Soleil (car cet astre est habité aussi bien que la Lune), m'a déclaré la guerre, et voici pourquoi : J'avois rassemblé tous les pauvres de mon empire, dans le dessein d'en former une colonie, et de les envoyer dans l'étoile du matin, qui, depuis long-temps, étoit déserte et n'a point encore d'habitants; Phaëton, jaloux de cet établissement, voulut y mettre obstacle, et vers le milieu de la route il se présenta à nous avec ses Hippomurmèques. Nous fûmes vaincus dans ce combat, où les forces ne se trouvoient point égales, et obligés de lui abandonner le champ de bataille; mais aujourd'hui je veux reprendre les armes pour éta-

blir ma colonie; et, si vous voulez partager avec moi cette expédition, je vous ferai donner à chacun des vautours de mon écurie, avec le reste de l'équipage qui vous est nécessaire; dès demain nous nous mettrons en marche: comme il vous plaira, lui répondis-je. Alors il nous retint à souper, et nous passâmes la nuit dans son palais. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous étions à peine levés, que les espions vinrent annoncer que les ennemis approchoient. On se hâte aussi-tôt de ranger l'armée en bataille. Les forces d'Endymion consistoient en cent mille combattants, sans compter l'infanterie, les goujats, les machinistes et les alliés; le nombre de ces derniers montoit à quatre-vingt mille Hippogypes, et vingt mille Lachanoptères, espèce de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes, et dont les ailes d'une prodigieuse vivacité ressemblent beaucoup à des feuilles de laitue. Ces oiseaux étoient montés par les Cenchroles (10) et les Scorodomaques (11). Trente mille Psyllotoxotes et cinquante mille Anémodromes étoient venus de l'étoile de l'ourse, en qua-

lité d'alliés. Les premiers étoient montés sur de grosses puces, et de-là leur est venu le nom de Psyllotoxotes; ces puces sont aussi grosses que douze éléphants : pour les Anémodromes, ils sont fantassins, et sans avoir d'ailes ils sont portés par les vents; voici de quelle manière : ils se vêtissent de longues tuniques qui leur pendent jusqu'aux talons; ils les retroussent, et le vent, venant à s'engouffrer dedans, les fait naviguer dans l'air, comme un vaisseau sur l'eau; ils se servent ordinairement de boucliers dans les combats. On nous dit qu'il devoit encore arriver, des astres qui sont au-dessus de la Cappadoce, soixante-dix mille Strutobalanes (12), et cinquante mille Hippogéranes (13); mais nous ne les vîmes point, parce qu'ils ne vinrent pas; je n'oserois en faire la description; on en rapportoit des choses extraordinaires et trop peu croyables. Telle étoit l'armée d'Endymion : les armes consistoient en des casques faits d'écosses de fèves (elles sont très-grosses et très-dures en ce pays); les cuirasses étoient d'écailles, faites avec des écosses

de pois, cousues fort adroitement ensemble : or, les écosses de pois dans ce pays sont aussi impénétrables que la corne; les épées et les boucliers ne différoient point de ceux des Grecs. Quand le moment de livrer le combat fut venu, on rangea les troupes de cette manière : les Hyppogypes formèrent l'aile droite que commandoit Endymion, entouré de ses plus braves officiers, du nombre desquels nous étions. Les Lachanoptères occupoient la gauche; les alliés tenoient le centre; l'infanterie montoit à soixante millions, et pour la ranger en bataille, voici de quel moyen on se servit : les araignées de ce pays sont en grand nombre, et chacune d'elles est plus grosse que toutes les îles Cyclades ensemble. On leur donna ordre de former dans l'air une toile qui s'étendît depuis la Lune jusqu'à l'étoile de Lucifer; ce qu'elles firent en un clin d'œil : elles établirent un champ de bataille, sur lequel le roi rangea son infanterie, dont il confia le commandement à Nyctérion, fils d'Eudianactus, et à deux autres. L'aile gauche des ennemis étoit composée des Hip-

pomyrmèques (14); Phaëton en occupoit le centre; ces Hippomyrmèques sont des animaux ailés d'une taille énorme et semblables à nos fourmis, mais beaucoup plus gros, car le plus grand d'eux couvroit deux arpents. Ces animaux combattent aussi bien que ceux qui les montent, et frappent l'ennemi de leurs cornes (15) : on m'assura que leur nombre étoit d'environ cinquante mille. Les Aéronocopes, qui se montoient à-peu-près au même nombre, furent placés à la droite. Ils combattent avec l'arc, et sont montés sur de grands moucherons : derrière eux, on mit les Aérocordaces (16), fantassins armés à la légère, et très-belliqueux; ils se servent de fronde et lancent de loin de grandes raves; celui qui en est atteint ne peut résister long-temps; l'odeur infecte qui sort subitement de sa plaie (17) le fait bientôt mourir : on me dit qu'ils trempoient leurs traits dans le jus de mauve. On rangea auprès d'eux les Caulomycètes, soldats pesamment armés; ce nom leur vient de ce qu'ils se servent de champignons pour boucliers; ils ont pour

lances de longues queues d'asperges : on en comptoit à-peu-près dix mille. A côté d'eux on plaça les Cynobalanes qu'avoient envoyés à Phaëton les habitants de l'étoile Syrius ; il y en avoit cinq cent mille : ces Cynobalanes sont des hommes qui ont un visage de chien ; ils combattent ordinairement à cheval sur des glands ailés. Nous apprîmes que l'on attendoit encore d'autres alliés, et qu'il devoit arriver de la Galaxie (18) des frondeurs qu'avoit fait demander Phaëton. Les Néphélocentaures vinrent aussi, mais le combat étoit déjà commencé : eh ! plût aux dieux qu'ils ne fussent jamais venus ! Quant aux frondeurs, ils ne parurent point, et l'on prétend que, par la suite, Phaëton, outré de leur défection, mit leur pays à feu et à sang. Telle étoit l'armée du roi du Soleil.

Cependant on donne le signal pour le combat, les étendards sont déployés, les ânes brayent (ils servent de trompettes dans ce pays), et les deux armées en viennent aux mains. L'aile gauche des ennemis, ne pouvant soutenir le choc de nos Hippogypes

ployа d'abord et prit la fuite; nous les poursuivîmes vivement; l'on en fit un grand carnage : mais leur aile droite enfonça notre gauche, et les Aëronocopes, fondant tout-à-coup sur elle, la poursuivirent jusqu'à notre infanterie, qui, s'avançant pour les secourir, les obligea de se retirer après les avoir mis en désordre. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leur aile gauche, ils se mirent à fuir avec une nouvelle vîtesse; leur déroute devint générale, un grand nombre fut fait prisonnier; plus encore restèrent sur la place; le sang ruisseloit de toûs côtés sur les mers, elles en furent teintes, et prirent cette couleur rouge qu'on leur voit quelquefois au coucher du soleil. Il en tomba jusqu'à terre, et ce fut sans doute à l'occasion de quelque événement semblable, arrivé autrefois dans les cieux, qu'Homère nous dit que Jupiter avoit fait pleuvoir du sang à la mort de Sarpédon (19).

Au retour de la poursuite des fuyards, nous dressâmes deux trophées, l'un sur la toile d'araignée, pour servir de monument à la bravoure de notre infanterie, l'autre sur les

nuées, à cause de l'avantage que nous avions remporté en l'air. Comme on les achevoit, les coureurs vinrent annoncer que l'on voyoit paroître les Néphélocentaures, dont Phaëton auroit eu grand besoin au commencement du combat; bientôt ils nous joignirent, et nous vîmes le spectacle le plus étrange, des monstres moitié hommes, moitié chevaux; leur grandeur est telle que l'homme égale la moitié du colosse de Rhodes (20), et le cheval, un gros vaisseau marchand. Leur nombre étoit si considérable, que je n'ai pas voulu l'écrire, de peur qu'on ne refusât de me croire; ils étoient commandés par le sagittaire du Zodiaque. Lorsqu'ils se furent aperçus de la défaite de leurs alliés, ils envoyèrent dire à Phaëton qu'il revînt à la charge; et s'étant eux-mêmes rangés en bataille, ils tombèrent vivement sur les soldats de la Lune, auxquels l'ardeur de la poursuite avoit fait quitter leurs rangs, et qui s'étoient dispersés çà et là, occupés à dépouiller les morts. Ils les renversèrent; et, poursuivant le roi jusque dans la ville, ils lui

tuèrent la meilleure partie de ses vautours, arrachèrent les trophées et parcoururent toute la plaine qu'avoient tissue les araignées. Deux de mes compagnons et moi nous fûmes faits prisonniers; Phaëton, dans ce moment, arriva; les ennemis érigèrent de nouveaux trophées, et nous conduisirent le même jour dans l'empire du Soleil, les mains attachées derrière le dos avec une patte d'araignée; ils ne jugèrent pas à-propos d'assiéger la ville : mais, retournant sur leurs pas, ils construisirent au milieu des airs une double muraille faite de nuées, laquelle empêchoit les rayons du Soleil de parvenir jusqu'à la Lune; en sorte que cet astre demeura dans une éclipse totale, et couvert d'une nuit continuelle. Endymion, ne pouvant plus supporter un tel malheur, envoya des ambassadeurs supplier Phaëton de détruire la muraille, et de ne pas le laisser vivre ainsi dans l'obscurité; il se soumit à lui payer un tribut, à ne plus prendre les armes contre lui, et offrit en outre d'être son allié, et de lui donner des otages. Phaëton assembla deux fois son

conseil; dans la première délibération, les vainqueurs ne voulurent entendre à aucun accommodement et persistèrent dans leur ressentiment, mais à la seconde ils changèrent d'avis; la paix et l'alliance fut acceptée aux conditions suivantes : 1° que les habitants du Soleil raseroient la muraille, et ne feroient plus d'irruptions dans la Lune; 2° que les prisonniers seroient rendus moyennant une rançon; 3° que les habitants de la Lune laisseroient les astres se gouverner selon leurs lois, qu'ils ne porteroient plus les armes contre les habitants du Soleil, mais que les deux peuples feroient ensemble une ligue offensive et défensive; 4° que le roi de la Lune paieroit pour tribut, à celui du Soleil, dix mille amphores de rosée, et lui donneroit pour otage pareil nombre de ses sujets; que la colonie qu'on devoit envoyer dans l'étoile du jour, seroit formée en commun par ceux qui voudroient en être. Ce traité fut gravé sur une colonne d'ambre dressée dans les airs, aux confins des deux empires, et le serment fait du côté des habitans du Soleil par

Pyronide, *Thérite* et *Phlogius* (21); et du côté des habitants de la Lune, par *Nyctor*, *Ménius* et *Polylampe*. Ainsi la paix fut conclue, le mur fut démoli, et l'on nous mit en liberté. A notre retour dans la Lune, nos compagnons accoururent au-devant de nous, nous embrassèrent les larmes aux yeux. Endymion, charmé de nous revoir, nous engagea à rester auprès de lui et à nous établir dans sa colonie; il me promit même de me donner son fils en mariage (car il n'y a pas de femmes dans ce pays); mais je ne me laissai point aller à ses offres, et je le priai de nous faire reconduire sur la mer. Quand il vit que rien ne pouvoit ébranler notre résolution, il nous régala pendant sept jours, et nous congédia.

Il faut cependant vous raconter les choses nouvelles et extraordinaires que j'ai remarquées pendant mon séjour dans la Lune. Premièrement, ce ne sont pas les femmes qui perpétuent l'espèce, ce sont les hommes; on ne se sert que de mâles pour les mariages, le nom de femme y est même inconnu; un jeune homme peut être épousé jusqu'à vingt-cinq

ans; après cet âge il en épouse (22) quelqu'autre à son tour. Ce n'est point dans le ventre qu'ils portent les enfants, mais dans le mollet de la jambe, et lorsqu'ils ont conçu, leur jambe devient enflée; au terme où ils doivent accoucher, ils se font une incision au mollet : on en retire un enfant mort; mais on le rend bientôt à la vie en l'exposant au grand air, la bouche ouverte. C'est sans doute de cette grossesse singulière que les Grecs ont tiré leur mot Gastrocnémie (23) : mais j'ai quelque chose de bien plus fort à raconter. Il y a dans ce pays une race d'hommes appelés Dendrites : voici comment ils naissent. Un homme se coupe le testicule droit, le plante en terre, il en naît un grand arbre charnu, semblable à un priape; il a des rameaux, des feuilles et des fruits qui sont des glands d'une coudée de longueur; quand ils sont mûrs, on moissonne ces fruits, et en les ouvrant, on en tire des hommes; mais ceux-ci n'ont point de parties naturelles, ils s'en appliquent (24) quand ils veulent; les uns en ont d'ivoire, les pauvres se conten-

tent d'enporter de bois, et ils remplissent avec cela toutes les fonctions du mariage.

Dans ce pays, quand un homme est parvenu à une extrême vieillesse, il ne meurt point, il se sublimise (25), s'évapore en fumée; tous les habitants se nourrissent de la même manière. Assis en cercle, comme autour d'une table, ils mangent des grenouilles volantes rôties sur des charbons. La campagne est remplie de ces grenouilles : ils avalent à longs traits de la fumée qui s'exhale de leur rôti : voilà comme ils se régalent. Leur boisson est de l'air pressé dans un vase, et dont ils expriment une espèce d'humidité semblable à la rosée. Les habitants de la Lune (26) n'ont pas de besoins naturels à satisfaire, et manquent des organes nécessaires à ces évacuations.

Chez eux, les chauves passent pour les plus beaux, et ils ont en horreur ceux qui sont chevelus : bien différents des habitants des Comètes, chez qui une belle chevelure est une grande beauté. Je tiens cette particularité de quelques-uns d'entr'eux qui voyageoient dans la Lune, et qui m'ont donné

des détails très-curieux sur leurs mœurs. La barbe des peuples de la Lune leur croît un peu au-dessus des genoux. Leurs pieds n'ont point d'ongles et n'ont qu'un seul doigt. Il leur croît au-dessus des fesses une espèce de chou long, semblable à une queue, il est toujours vert et ne se brise jamais, quand même un homme tomberoit sur le dos; de leur nez découle un miel fort acre, et pour se disposer au travail ou à la lutte, ils se frottent le corps avec une espèce de lait mêlé de miel, qui se caille et fait du fromage; ils expriment de l'œil une huile épaisse et grasse, qui répand une odeur aussi agréable que le meilleur parfum. Le pays est planté de vignes très-fertiles en eau, et les grains de raisins ressemblent à la grêle, en sorte qu'il faut croire que quand il grêle ici bas, c'est que le vent agite les vignes de la Lune, et égraine les grappes. Ces peuples se servent encore de leur ventre comme d'une poche (27); ils y mettent tout ce dont ils ont besoin, car il s'ouvre et se ferme à volonté. On n'y voit ni intestins ni foie; mais il est velu intérieu-

rement, en sorte que les enfants s'y cachent quand ils ont froid. L'habillement des riches est de verre, étoffe très-moelleuse (28); celui des pauvres est un tissu de cuivre; ce métal est fort commun en ce pays, et les habitants, en le mouillant avec de l'eau, le travaillent comme de la laine. Quant à leurs yeux, en vérité, je n'ose dire comment ils sont faits, la chose est si incroyable, que je crains de passer pour un menteur. Je hasarderai cependant de dire que leurs yeux sont amovibles; qu'ils les ôtent à volonté et les mettent dans leur poche, jusqu'à ce qu'ils aient envie de voir, alors ils les remettent à leur place, et lorsque quelqu'un a perdu les siens, il peut emprunter ceux d'un autre et s'en servir. Il y a même des gens qui en font magasin, et ceux-là passent pour très-riches. Leurs oreilles sont des feuilles de platane, excepté celles des hommes nés d'un gland, qui les ont de bois.

Je vis une bien plus grande merveille dans le palais du roi; c'étoit un grand miroir suspendu au-dessus d'un puits assez peu pro-

fond; en descendant dans le puits, on entendoit tout ce qui se disoit sur la terre, et en regardant dans le miroir, on y voyoit toutes les villes et tous les peuples, comme si l'on étoit au milieu d'eux. J'y vis ma patrie et tous mes amis ; je ne sais s'ils me virent, je n'oserois l'assurer; mais si quelqu'un refuse de me croire, il verra, quand il y aura été, que je ne suis pas un menteur.

Cependant nous prîmes congé du roi et de sa cour, et nous remîmes à la voile. Endymion me fit présent de deux tuniques de verre, de cinq robes de cuivre et d'une armure complète d'écosses de pois chiches, mais j'ai laissé toutes ces curiosités dans la baleine (29). Il nous donna pour escorte mille Hippogypes, qui nous accompagnèrent l'espace de cinq cents stades. Nous parcourûmes beaucoup de pays sans nous arrêter nulle part : cependant la curiosité et le besoin d'eau nous fit aborder à l'étoile du jour où étoit la nouvelle colonie. De là nous dirigeâmes notre route vers le Zodiaque, et laissant le Soleil à gauche, nous naviguâmes presque à fleur de terre sans

néanmoins pouvoir y descendre : le vent étoit contraire et s'opposoit à nos désirs, qu'excitoit encore plus la vue d'une contrée fertile, couverte de bocages, arrosée de mille ruisseaux, et qui sembloit nous promettre un séjour fortuné. Les Néphélocentaures que soudoyoit Phaëton, nous aperçurent, et volèrent à tire d'aîle sur notre vaisseau. Il y avoit déjà quelque temps que nous avions renvoyé notre escorte, et nous avions quelque inquiétude, mais ils se retirèrent aussi-tôt que nous leur eûmes fait connoître le dernier traité de paix. Nous voguâmes ensuite une nuit et un jour, et vers le soir nous commencions à nous approcher beaucoup de la terre; enfin nous arrivâmes à la ville des Lampes. Cette ville, située à l'extrémité du Zodiaque, est entre les Hyades et les Pléiades.

A notre descente nous n'y trouvâmes point d'hommes, mais des Lampes (30) qui se promenoient sur le port ou dans la place publique. Il y en avoit de petites qui sembloient être la populace, et un petit nombre de grandes qui jetoient au loin un éclat lumi-

neux, et annonçoient assez les riches. Elles avoient chacune leur maison, ou plutôt leur terne, et chacune un nom, comme les hommes. Nous les entendîmes même parler. Loin de nous faire aucun mal, elles nous offrirent l'hospitalité; mais nous ne voulûmes point l'accepter, de crainte de quelque surprise; aucun de nous ne fut assez hardi pour souper avec elles et y passer la nuit. Au milieu de la ville est un palais dans lequel le chef de l'état rend la justice. Il cite les Lampes, ses sujettes, à son tribunal, en les appelant par leur nom. Celle qui refuse d'obéir est traitée comme déserteur, et condamnée à mort: or, pour les faire mourir, on les éteint. Nous nous rendîmes au palais pour voir ce que l'on y faisoit, et nous entendîmes plusieurs Lampes qui cherchoient à se justifier, et exposoient les raisons pour lesquelles elles se rendoient si tard à l'audience. Je reconnus parmi elles la Lampe de ma maison. Je lui parlai et lui demandai des nouvelles de ma famille; elle satisfit à toutes mes questions. Après avoir passé la nuit dans cette île, nous

levâmes l'ancre le lendemain, et faisant route dans la région des nuées, nous découvrîmes la ville de Néphélococcygie. Nous admirâmes sa magnificence; mais nous n'y descendîmes point, le vent contraire nous en empêcha. Coronus, fils de Cottyphion, en étoit roi. Je me rappelai alors ce qu'en dit Aristophane, ce poète grave et véridique, qui mérite à tant d'égards la foi de ses lecteurs (31). Trois jours après nous vîmes très-distinctement l'Océan, mais nous n'aperçûmes d'autres terres que celles qui sont dans les airs; déjà même elles commençoient à prendre une couleur de feu, et paroissoient lumineuses. La quatrième journée, vers midi, le vent qui souffloit mollement cessa tout-à-coup et nous laissa descendre sur la mer. A peine nous eûmes touché l'onde salée, que nous fîmes éclater nos transports de joie. Nous nous livrâmes au plaisir de la table. La mer étoit calme et le temps serein, nous nous jetâmes dans l'eau pour nous baigner. Hélas! la prospérité qui suit l'infortune nous présage souvent de plus grands malheurs! Il y avoit deux jours

que notre vaisseau voguoit paisiblement sur l'Océan; le troisième, au lever du soleil, nous voyons paroître tout-à-coup des monstres marins et des baleines : il y en avoit une quantité prodigieuse; mais une surtout, qui surpassoit toutes les autres en grosseur, étoit longue de cinq cent mille stades. Elle nageoit la gueule ouverte et étoit couverte d'écume; ses mouvements agitoient au loin la mer; ses dents nous parurent plus grosses que les Priapes qui sont dans nos jardins, aussi blanches que l'ivoire, et non moins aiguës que des pieux. A ce spectacle effrayant, nous nous disons le dernier adieu; nous nous embrassons tendrement, n'attendant plus que la mort. Déjà le monstre est près de nous; il nous avale et nous engloutit avec notre vaisseau. Heureusement que nous coulâmes par l'intervalle de ses dents avant qu'il eût refermé la gueule, sans quoi nous étions écrasés. Dans le premier instant, l'obscurité profonde où nous étions plongés nous empêchoit de rien voir; mais ensuite la baleine ayant ouvert la gueule, nous connûmes toute l'énor-

mité du monstre. Il étoit si large et si haut qu'il auroit pu contenir aisément une ville habitée par dix mille hommes. Au milieu de ses entrailles on voyoit un amas de poissons et de monstres marins qu'il avoit dévorés, des mâts de vaisseaux, des ancres, des ossements humains, des ballots, et plus loin une terre et des montagnes, dont j'attribuois la formation à la quantité prodigieuse de limon qu'il avaloit et qui s'étoit amassée dans ses entrailles. Cette terre étoit plantée d'arbres de différentes espèces, et produisoit des légumes; on eût dit qu'elle étoit cultivée : son circuit me parut de deux cents stades. La forêt étoit peuplée d'oiseaux marins; les poules d'eau et les alcyons y faisoient leurs nids dans les arbres (32). Le premier effet de notre captivité fut de nous faire verser un torrent de larmes. Cependant je rappelai mon courage; et, réveillant celui de nos compagnons, nous étayâmes notre vaisseau, nous battîmes le briquet, en un instant le feu s'alluma, et le souper fut préparé. Nous nous régalâmes de poissons de toute espèce, dont nous avions

une ample provision. Il nous restoit encore de l'eau que nous avions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain, à notre réveil, la baleine, ouvrant la gueule, nous permit de voir clair; nous découvrîmes tantôt des montagnes, tantôt le ciel, et le plus souvent des îles (33). Nous sentions, aux grands mouvements du monstre, qu'il parcouroit presque toute la mer. Accoutumés enfin à notre triste séjour, je pris avec moi sept de mes plus braves compagnons; et, résolu de reconnoître le pays, je m'avançai dans la forêt. Lorsque je fus parvenu à la distance de cinq stades, je trouvai un petit temple dont l'inscription m'apprit qu'il était dédié à Neptune; un peu plus loin je découvris plusieurs tombeaux surmontés de colonnes, et tout près de là une source d'une eau fraîche et limpide. Alors j'entendis aboyer un chien, et j'aperçus au loin de la fumée. Je ne doutai plus qu'il n'y eût en cet endroit quelque métairie; en conséquence nous hâtons le pas, et nous rencontrons un vieillard et un jeune homme qui travailloient avec beaucoup d'ardeur à cultiver la plate-bande

d'un jardin, et à diriger l'eau de la source. Saisis à-la-fois et de joie et de crainte, nous nous arrêtons. Les deux autres, à notre aspect, sont également surpris, et personne n'ose rompre le silence. Enfin le vieillard nous parle en ces termes : « Qui êtes-vous, « étrangers? des divinités de la mer, ou d'in- « fortunés mortels qui auroient éprouvé un « malheur pareil au mien? Pour nous, mal- « heureux humains, nous habitions autrefois « la terre, et nous vivons à présent dans les « flots, enfermés dans un monstre qui nous « promène à son gré. Nous ressemblons à des « gens qui sont morts, et cependant je crois « que nous vivons encore ». Notre sort est le même, lui répondis-je; arrivés depuis peu dans ce pays, avant-hier nous fûmes avalés avec notre navire. La curiosité a guidé nos pas dans cette forêt, qui nous a paru fort épaisse. Sans doute qu'un dieu nous a conduits en ces lieux, pour que nous ayons la consolation de vous y voir, et d'apprendre que nous ne sommes pas les seuls qui soyons emprisonnés dans les entrailles du monstre.

Racontez-moi cependant par quelle infortune vous avez été contraints de descendre dans ce séjour. Vous le saurez, me répondit le vieillard; mais ce ne sera pas avant que vous ayez reçu les présents accoutumés de l'hospitalité. A ces mots il nous prend par la main, et nous conduit à sa demeure, espèce de cabane qu'il s'étoit construite, et dans laquelle il avoit disposé des lits. Il nous servit des légumes, des fruits et du poisson, nous versa du vin; et, quand nous fûmes rassasiés, il nous pria de lui faire le récit de nos aventures; je lui racontai donc toute notre histoire, la tempête, mon arrivée à l'île des vignes, ma navigation aérienne, et la guerre de Phaëton, jusqu'à notre engloutissement. Ce récit lui causa beaucoup d'étonnement; et, pour nous faire part à son tour de ses aventures, il nous dit : « Étrangers, Cypre est ma « patrie; je m'étois embarqué avec mon fils « que vous voyez, et plusieurs de mes conci- « toyens, pour aller faire le commerce en « Italie. Notre vaisseau, dont vous avez dû voir « les débris dans le gosier de la baleine, étoit

« chargé de diverses marchandises. La naviga-
« tion fut heureuse jusqu'à la hauteur de la
« Sicile ; mais un vent violent s'étant élevé,
« nous chassa de ce parage, et nous transporta
« en trois jours dans l'Océan. Ce fut là que nous
« rencontrâmes la baleine qui engloutit tout
« notre équipage : nos compagnons périrent
« en cette occasion, et nous échappâmes seuls
« au danger. Notre premier soin fut de leur
« donner la sépulture; nous élevâmes ensuite
« un temple à Neptune. Nous vivons ici de lé-
« gumes que nous cultivons, de poissons et de
« fruits. La forêt est assez grande, comme vous
« le voyez; elle contient des vignes qui produi-
« sent d'excellent vin. Vous avez vu sans doute
« une fontaine dont l'eau est fraîche et limpide?
« Nous nous sommes fait un lit de feuilles;
« nous allumons de grands feux; la chasse nous
« procure des oiseaux, et la pêche des poissons,
« que nous prenons vivants. Près des ouïes de
« ce monstre, il y a un grand étang salé qui
« peut avoir vingt stades de tour, et dans le-
« quel nous nous baignons quand cela nous
« plaît : il nourrit une infinité de poissons

« de toute espèce. J'ai fait moi-même une pe-
« tite barque, à l'aide de laquelle nous allons
« les pêcher. Voici la vingt-septième année
« qui s'écoule depuis notre engloutissement.
« Notre condition seroit encore supportable,
« si nous n'avions des voisins, dont la fé-
« rocité et les mœurs barbares rendent la
« société dangereuse ». Eh quoi! lui dis-je, il y a dans la baleine d'autres gens que nous? Et beaucoup, me répondit-il, tous inhospitaliers, et d'un aspect effroyable. A l'extrémité occidentale de la forêt habitent les *Taricanes* (34) : ce peuple a des yeux d'anguille et un visage d'écrevisse. Du reste, hardi, belliqueux, il ne se nourrit que de chair crue. Les *Tritonomendètes* (35) occupent la partie orientale; ils ressemblent à des hommes depuis la tête jusqu'à la ceinture : tout le reste est d'un chat. Leur caractère est un peu moins féroce que celui des autres. A gauche, sont les *Carcinochires* et les *Thynocéphales* (36), alliés et amis depuis long-temps. Le milieu des terres est occupé par les *Pagourades* (37) et les *Psittopodes* (38); ils sont expérimentés à

la guerre, et très-légers à la course. Le côté de l'orient, qui est voisin de la gueule du monstre, est désert à cause des fréquentes inondations; et moi, j'occupe ce petit canton, au moyen d'un tribut de cinq cents huîtres que je paie tous les ans aux Psittopodes. Voilà l'état du pays. Il faut songer aux moyens de combattre ces peuples, et d'assurer notre subsistance. Quel est leur nombre, lui dis-je? Il me répondit qu'ils étoient plus de mille. — Et de quelles armes se servent-ils? — D'aucunes, sinon d'arêtes de poissons. Cela étant, lui dis-je, nous ne risquons rien à les attaquer; si nous parvenons à les vaincre, nous vivrons désormais en sûreté. Cet avis fut approuvé, et nous regagnâmes notre vaisseau pour y faire tous les préparatifs nécessaires. Le refus du tribut devoit être le prétexte de la guerre. Déjà le temps de le payer étoit venu : on avoit envoyé des ambassadeurs pour le recevoir; le vieillard leur répondit avec hauteur, et les chassa. Les Psittopodes et les Pagourades, apprenant cette insulte, entrèrent en fureur contre Scintharus (c'est ainsi

que s'appeloit notre hôte), et peu de jours après ils marchèrent contre lui. Nous avions prévu leur irruption; nous les attendîmes de pied ferme : pendant la nuit, nous avions placé en embuscade vingt-cinq de nos gens; ils avoient ordre de ne point se découvrir que les ennemis ne fussent passés, afin de les prendre en queue. Ils le firent, et donnant à-propos sur leur arrière-garde, ils la taillèrent en pièces. Cependant nous marchâmes à la rencontre des barbares au nombre de vingt-cinq. Scintharus et son fils avoient aussi pris les armes : on en vint aux mains : le combat fut long et opiniâtre; mais nous renversâmes les ennemis et les poursuivîmes vivement jusques à leurs cavernes; ils laissèrent sur la place soixante-dix des leurs : nous ne perdîmes qu'un de nos compagnons, et le pilote, qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arête de mulet. Nous employâmes à ce combat un jour une nuit, et nous dressâmes sur le champ de bataille un trophée fait de l'épine du dos d'un dauphin. Le lendemain les autres peuples, ayant appris la défaite des Psittopodes, se pré-

sentèrent à nous en ordre de bataille. Les Taricanes, commandés par Pélamus, formoient l'aîle droite; les Thynocéphales, la gauche : le centre étoit occupé par les Carcinochires. Les Tritonomendètes n'avoient point voulu prendre de parti, et gardoient la neutralité. La rencontre se fit près du temple de Neptune: nous les attaquâmes en poussant de grands cris qui retentirent dans la concavité de la baleine. Nous eûmes d'autant moins de peine à les défaire, qu'ils étoient sans armes; nous les poursuivîmes jusques dans la forêt, et nous restâmes maîtres de toute la contrée. Quelque temps après ils nous envoyèrent des hérauts pour nous demander la permission d'ensevelir leurs morts, et faire des propositions d'amitié; mais nous ne voulûmes faire aucun pacte avec eux. Le lendemain, étant entrés sur leur territoire, nous les taillâmes presque tous en pièces; les seuls Tritonomendètes furent épargnés : mais, quand ils virent de quelle manière nous traitions les autres ils s'échappèrent à travers les ouïes de la baleine, et se jetèrent dans la mer. Deve-

nus, par leur retraite, paisibles possesseurs du pays, nous l'habitâmes sans aucune inquiétude. La chasse, les exercices, la culture des vignes, la récolte des fruits, nous occupoient tour-à-tour, et nous ressemblions à des gens, qui, se voyant enfermés dans une vaste prison, sans espoir d'en sortir, se livrent à toutes sortes de plaisirs pour faire diversion à leurs chagrins.

Pendant un an, et huit mois, nous vécûmes de cette manière. Le cinquième jour du neuvième mois, au second bâillement de la baleine (car il est bon de savoir qu'elle ouvroit la gueule une fois à toutes les heures du jour, en sorte que nous conjecturions par-là quelle heure il pouvoit être); au second bâillement, dis-je, des cris, accompagnés d'un bruit épouvantable, se firent entendre tout-à-coup; il sembloit qu'on exhortoit des rameurs à bien faire leur devoir. Surpris, comme l'on peut penser, nous nous glissâmes, en rampant, vers la gueule de la baleine, et, nous tenant dans l'intervalle de ses dents nous vîmes le spectacle le plus étonnant; je n'avois jamais été témoin d'une chose aussi

extraordinaire. C'étoient des géants d'un demi-stade de hauteur, qui voguoient sur de grandes îles, comme sur des trirèmes. On refusera peut-être de me croire, mais cela ne m'empêchera pas de le dire. Les îles avoient beaucoup plus de longueur que de hauteur, et leur circuit étoit d'environ cent stades; elles étoient montées chacune par vingt-huit de ces géans : les uns, assis le long des bords de l'île, ramoient avec de grands cyprès garnis de toutes leurs branches; derrière, et comme à la poupe, un pilote se tenoit debout; monté sur une colline, il tenoit à la main un gouvernail d'airain long d'un stade : du côté de la proue, quarante guerriers, tous couverts de leurs armes, se préparoient à combattre; ils ressembloient parfaitement à des hommes, à la chevelure près. La leur étoit de feu, et jetoit une flamme continuelle, en sorte qu'ils n'avoient point besoin de casque. Au lieu de voiles, chaque île avoit au milieu d'elle une épaisse forêt; le vent qui y souffloit la gonfloit, et conduisoit le navire partout où vouloit le pilote : les rameurs avoient un chef qui les

excitoit; ils ramoient avec effort, comme on a coutume, pour faire avancer les gros vaisseaux. D'abord, nous n'en vîmes que deux ou trois, ensuite il en parut plus de six cents, qui, se séparant en deux bandes, se livrèrent un combat terrible : un grand nombre venant à se choquer, leurs proues se fracassèrent, beaucoup d'autres s'ouvrirent et coulèrent à fond. Plusieurs de ces îles s'avancèrent dans la mêlée et y combattirent vigoureusement. Elles ne se détachoient pas facilement, car les guerriers qui occupoient la proue déployoient de part et d'autre tout leur courage; ils ne faisoient point de prisonniers, tous étoient mis à mort. Au lieu de grapins, ils se lançoient de grands polypes attachés les uns aux autres, qui, s'embarrassant dans la forêt, arrêtoient un vaisseau; ils combattoient à coups d'écailles d'huîtres, dont une seule auroit rempli un char, et avec des éponges, dont la grandeur auroit couvert un arpent. Les uns étoient commandés par Aëolocentaure; les autres avoient à leur tête Thalassopotès. Les cris des combattans m'ont appris

le nom de leurs chefs et le sujet de leur querelle. Thalassopotès (39) avoit enlevé plusieurs troupeaux de dauphins à Aëolocentaure, qui vouloit se venger de ce brigandage ; aussi fut-il vainqueur : il coula à fond plus de cent cinquante des îles ennemies, et se rendit maître de trois, et de tous ceux qui les montoient; les autres s'enfuirent, la poupe fracassée. Les vainqueurs les poursuivirent, et le soir ils revinrent pour recueillir les débris de leur flotte ; ils avoient perdu plus de quatre-vingts de leurs îles qui avoient été coulées à fond. Ils dressèrent ensuite sur la tête de la baleine un trophée, auquel ils suspendirent un des vaisseaux ennemis, qui leur servit à attacher leurs cordages et à jeter l'ancre; leurs ancres étoient de crystal, d'une grandeur et d'une force prodigieuses. Le lendemain, ils firent un sacrifice d'actions de grâces sur le dos de la baleine, enterrèrent leurs morts, et se rembarquèrent joyeux et chantant des hymnes de victoire. Voilà tout ce qui se passa au combat des îles.

LIVRE II.

Depuis ce moment, la vie que nous menions dans la baleine me devint insupportable; ce séjour m'étoit odieux, et je résolus de chercher tous les moyens d'en sortir. D'abord, nous pensâmes qu'il suffiroit, pour nous échapper, de faire un large trou dans le côté droit du monstre : en conséquence, nous commençâmes à creuser; mais, après avoir fouillé jusqu'à la profondeur de cinq stades, nous fûmes obligés d'y renoncer. Nous prîmes une autre résolution; c'étoit de mettre le feu à la forêt : cet incendie devoit faire mourir la baleine, et dans ce cas, il nous étoit facile de nous échapper de cette prison. Nous commençâmes, en conséquence, à embraser les parties voisines de la queue : pendant sept jours et autant de nuits, la baleine parut insensible à cette chaleur extrême;

mais le huitième et le neuvième, nous nous aperçûmes qu'elle étoit malade; elle ouvroit la gueule avec moins de vivacité, et la fermoit sur-le-champ : le dixième et le onzième jour elle se mouroit, déjà même elle sentoit mauvais : le douzième jour, nous nous aperçumes, un peu tard, que, si on ne lui mettoit promptement un bâillon, pour l'empêcher de fermer la gueule tout-à-fait, nous courrions risque de ne pouvoir trouver aucune issue, et de périr suffoqués par l'odeur fétide de ce cadavre; en sorte que, pour étayer ses mâchoires, nous dressons de grosses poutres, ensuite nous préparons notre vaisseau, nous faisons une ample provision d'eau et de munitions de toute espèce, nous choisissons Scintharus pour notre pilote. Le lendemain, la baleine étant morte, nous tirons notre vaisseau, nous le faisons passer à travers les dents du monstre, et, par le moyen d'un cable attaché à ces mêmes dents, nous le descendons doucement dans la mer; alors nous montons sur le dos de la baleine et nous offrons un sacrifice à Nep-

tune, auprès du trophée. Le calme qui régnoit nous obligea même d'y passer trois jours; le quatrième, nous nous mîmes en mer. Alors nous rencontrâmes les corps de ceux qui avoient péri dans le combat naval; notre vaisseau les choquoit de temps en temps, et nous admirions leur taille immense. Après une navigation de quelques jours, secondée par un beau temps, le vent du nord se mit tout-à-coup à souffler avec violence, et il survint un si grand froid, que toute la mer en fut gelée (1), jusqu'à la profondeur de quatre cents orgyes; en sorte que nous pûmes descendre de notre navire et courir sur la glace : mais comme le vent se soutenoit toujours, et devenoit de plus en plus insupportable, nous prîmes le parti, d'après le conseil de Scintharus, de creuser dans la glace une grande caverne : nous y passâmes trente jours, allumant du feu (2), et vivant de poissons. Pour les avoir, il suffisoit de fouiller. Cependant, comme les provisions commençoient à nous manquer, nous regagnâmes notre navire, et, après l'avoir

arraché du milieu des glaces, nous déployâmes la voile, et commençâmes à voguer doucement, et à glisser comme sur des patins : mais cinq jours après, la chaleur revint, la glace se fondit, et rendit l'eau à son premier état.

Nous avions déjà couru à-peu-près trois cents stades, lorsque nous fûmes portés sur une petite île déserte : nous y fîmes de l'eau, qui commençoit à nous manquer, et nous tuâmes à coups de flèches, deux taureaux sauvages : ces animaux n'ont point les cornes plantées sur la tête, mais au-dessous des yeux, ainsi que le vouloit Momus (3). Bientôt après, nous tombâmes dans une mer qui n'étoit plus d'eau, mais de lait, et au milieu de laquelle s'élevoit une île blanche, remplie de vignes : cette île étoit un grand fromage, bien pris; nous le sûmes par la suite, car nous en mangeâmes : elle peut avoir vingt-cinq stades de circonférence. Ses vignes étoient chargées de grappes; mais au lieu de vin, on n'en exprimoit que du lait. Au milieu de l'île on avoit construit un temple,

dédié, comme le portoit l'inscription, à la Néréide Galatée (4). Tout le temps que nous demeurâmes dans cette île, la terre même nous servit de nourriture, et le lait des grappes, de boisson. On nous dit que Tyro (5), fille de Salmonée, étoit reine de ce pays : ce fut la récompense qu'elle reçut de Neptune, lorsque ce dieu la quitta.

Notre séjour dans cette île ne fut que de cinq jours; le sixième, nous levâmes l'ancre; le vent souffloit foiblement et les flots étoient un peu agités. Le huitième jour nous n'étions plus dans un océan de lait, la mer avoit repris sa saumure et sa couleur bleue. Nous aperçûmes alors une foule d'hommes qui couroient sur l'onde; ils nous ressembloient en tout, et par le corps et par la taille; il n'y avoit de différence que dans leurs pieds qui étoient de liége; pour cette raison, ces hommes s'appeloient Phellopodes : nous étions fort étonnés de voir qu'au lieu d'enfoncer, ils se soutenoient sur l'eau et voyageoient sans aucune crainte : quelques-uns nous abordèrent, nous saluèrent en grec, et nous dirent

qu'ils alloient à Liége (6), leur patrie; ils nous accompagnèrent pendant quelque temps, en marchant auprès de notre vaisseau; mais ensuite ils prirent une autre route et s'éloignèrent en nous souhaitant une heureuse navigation. Bientôt nous découvrîmes plusieurs îles, dont la plus voisine étoit celle de Liége, où ces voyageurs se hâtoient de retourner. C'est une ville flottante, bâtie sur un grand morceau de liége de forme ronde. Sur la droite, on apercevoit cinq autres villes, grandes et bien bâties, desquelles s'élevoit un feu continuel. En face de notre vaisseau, à cinq cents stades de distance, nous découvrîmes une autre île assez large, dont les bords avoient peu d'élévation; nous nous en approchâmes, et aussitôt nous sentîmes que l'air étoit parfumé d'une odeur douce et suave, semblable à celle qu'exhale l'Arabie heureuse, suivant l'historien Hérodote (7). C'étoit un mélange délicieux de rose, de narcisse, d'hyacinthe, de lis, de myrte, de laurier et de fleur de vigne, dont nos sens étoient réjouis; et le plaisir que nous causoit cette odeur agréable,

nous fit espérer qu'après tant de fatigues, nous allions enfin jouir d'un heureux sort. En approchant, nous vîmes que l'île offroit de tous côtés des ports vastes et tranquilles, qu'elle étoit arrosée par des rivières dont les eaux limpides descendoient tranquillement dans la mer. Des prairies et des bois s'offroient à notre vue, remplis d'oiseaux mélodieux, dont les uns chantoient le long du rivage, tandis que d'autres, perchés sur des branches, faisoient résonner les bois de leurs concerts. Un air pur et léger environnoit cette île; le souffle agréable des zéphyrs agitoit doucement le feuillage des arbres, et en tiroit des sons flatteurs, semblables aux soupirs d'une flûte (8). A cette musique se mêloit le bruit de plusieurs voix; mais ce bruit n'avoit rien de tumultueux; il ressembloit à celui qu'on entend dans les festins, lorsqu'aux chants de la cithare et aux sons de la flûte, les convives mêlent leurs louanges et leurs applaudissements.

Enchantés de tous ces objets, nous résolûmes de relâcher; nous entrâmes dans le

port, et nous descendîmes du vaisseau, où nous laissâmes, pour le garder, Scintharus et deux de nos compagnons. Comme nous marchions à travers une prairie émaillée de fleurs, nous rencontrâmes des gardes, qui nous enchaînèrent avec des guirlandes de roses (ils n'ont point de plus fort liens), et nous conduisirent vers le chef de la contrée. Durant le chemin, ils nous apprirent que nous étions dans l'île des Bienheureux, gouvernée par le Crétois Rhadamanthe. Déjà nous étions arrivés à son tribunal : notre cause fut placée la quatrième. La première, qui fut jugée avant la nôtre, étoit celle d'Ajax, fils de Télamon; il s'agissoit de savoir s'il seroit reçu en la compagnie des héros; son accusateur alléguoit que, dans un accès de fureur, il s'étoit donné la mort à lui-même. Après bien des discours tenus de part et d'autre, Rhadamanthe décida qu'on lui feroit boire de l'ellébore, et qu'on le remettroit entre les mains d'Hippocrate, médecin de Cos, pour que celui-ci le guérît de sa folie; après quoi il pourroit être admis au banquet. La seconde étoit une ques-

tion d'amour; Thésée et Ménélas se disputoient la possession d'Hélène, et chacun d'eux vouloit être son époux; mais Rhadamanthe prononça en faveur de Ménélas, à cause des travaux et des dangers auxquels son hymen l'avoit exposé : d'ailleurs, Thésée ne pouvoit manquer de femmes, il avoit l'amazone et les filles de Minos. La prééminence fut le sujet de la troisième cause qui divisoit Alexandre, fils de Philippe, et Annibal, le Carthaginois (9) : le pas fut accordé à Alexandre, et on lui éleva un trône auprès de l'ancien Cyrus, roi de Perse.

Notre tour vint enfin, et l'on nous fit approcher du tribunal. Rhadamanthe nous demanda pour quelle raison, étant encore en vie, nous étions venus en ces lieux sacrés : alors nous lui racontâmes nos aventures ; il nous ordonna de nous retirer à l'écart, et délibéra long-temps sur notre affaire avec les autres juges. Ils sont en grand nombre, et parmi eux est Aristide l'Athénien, surnommé le juste. Enfin il prononça son arrêt; il portoit que nous subirions après notre mort la

peine due à notre curiosité et à notre voyage indiscret ; mais que, pour le présent, il nous seroit permis de rester un certain temps dans l'île, de partager les plaisirs et la société des héros ; mais, ce temps expiré, que nous serions obligés de nous en aller. Le terme de notre séjour n'étoit que de sept mois. A peine Rhadamanthe eut-il cessé de parler, que les guirlandes dont nous étions enchaînés tombèrent d'elles-mêmes ; nous fûmes libres, et l'on nous conduisit dans la ville et au banquet des Bienheureux. Cette ville est toute d'or (10); ses murailles sont d'émeraude, elle a sept portes faites d'un seul morceau de cinnamomum (11); ses rues sont pavées d'ivoire ; tous les dieux y ont des temples bâtis de pierres de béryl (12); et sur leurs autels, formés d'une seule améthyste, on immole des hécatombes entières. Un fleuve de myrrhe promène ses flots limpides autour de la ville ; il a cent coudées royales de largeur, et sa profondeur est telle, qu'on peut aisément y naviguer. Les bains de ce pays sont de vastes édifices de crystal ; on n'y brûle que du cinnamo-

mum, et, au lieu d'eau, les bassins sont remplis de rosée chaude. Les Bienheureux portent pour vêtement des toiles d'araignées, teintes de poupre; du reste, ils n'ont point de corps, on ne peut les toucher, et ils n'offrent aux yeux qu'une forme et une apparence; cependant ils ne laissent pas de se tenir debout, de marcher, de réfléchir, de parler. On ne peut les comparer qu'à une âme dégagée de la matière, et revêtue de l'effigie du corps (13). Il faut les toucher, pour être convaincu qu'ils n'ont rien de corporel; ce sont des ombres vivantes (14) qui ne sont point noires : on ne vieillit point dans ces lieux, et l'on y conserve l'âge que l'on avoit en entrant. Jamais il n'y fait nuit (15); le jour n'est pas non plus fort éclatant; mais on y jouit d'un crépuscule continuel, semblable à celui qui précède l'aurore, et qui annonce le lever du soleil. On ne connoît qu'une saison dans cette île; un printemps éternel y règne toute l'année, et le zéphyr est le seul vent qui ose y souffler. La campagne est émaillée de fleurs de toute espèce, ombragée de bois

touffus et délicieux; les vignes s'y chargent de fruits douze fois l'année, une fois chaque mois, et les arbres fruitiers, les pêchers, les pommiers, produisent treize fois, et offrent une double récolte pendant le mois qui est consacré à Minos. Au lieu de froment, les épis forment des pains qui ont la forme de champignons. Autour de la ville, on trouve trois cent soixante-cinq sources d'eau, autant de miel, cinq cents de myrrhe, mais celles-ci sont plus petites; sept fleuves de lait et huit de vin.

Le banquet se tient hors de la ville, dans une plaine qu'ils appellent Champ-Élysée. C'est une prairie délicieuse, environnée d'un bois épais, dont le feuillage ombrage les convives couchés sur des lits semés de fleurs. Les vents sont les ministres du festin; mais ils ne versent point à boire; ce soin est superflu : de grands arbres, d'un fin crystal, rangés autour du banquet, portent des fruits qui servent de coupes : il y en a de toute forme et de toute grandeur. Chaque convive, en se mettant à table, cueille un ou deux de ces fruits,

il le pose devant lui, et ce vase se remplit aussitôt de vin; telle est leur manière de boire. Au lieu des couronnes que l'on porte dans les festins, les rossignols et les autres oiseaux répandent, en chantant, sur la tête des convives, des fleurs qu'ils ont cueillies avec leur bec dans la prairie voisine. A l'égard des parfums, des nuées épaisses, formées de l'exhalaison des fontaines de myrrhe, sont suspendues au-dessus de la salle; et, doucement pressées par les vents, elles se résolvent en une pluie fine comme la rosée du matin.

Pendant le repas, ces ombres fortunées charment leur loisir avec de la musique et des chansons; on y chante principalement les vers d'Homère : ce poëte est dans le séjour de la félicité, et partage le banquet des Bienheureux, placé au-dessus d'Ulysse. On exécute aussi des chœurs de danse, formés par de jeunes garçons et de jeunes filles; ces chœurs sont conduits et chantés par Eunomus de Locres, Arion de Lesbos, Anacréon et Stésichore. J'ai vu ce dernier dans l'île fortunée, il

avoit fait sa paix avec Hélène (16). Quand ces musiciens ont cessé de chanter, ce premier chœur est suivi d'un second, composé de cygnes, d'hirondelles, de rossignols, et les arbres, conduits par les vents, les accompagnent en jouant de la flûte.

Ce qui contribue le plus au plaisir qu'on goûte en ce banquet, c'est qu'on y trouve deux fontaines charmantes : les Ris et la Gaieté jaillissent de l'une; et de l'autre, coule la Volupté. Chaque convive, avant de se mettre à table, boit à ces deux sources, et passe le reste de la journée dans la joie et dans les plaisirs.

Parlons à présent des grands hommes que j'ai vus dans cette île. Tous les demi-dieux y étoient, ainsi que les héros qui portèrent les armes devant Troye, à l'exception du Locrien Ajax; on prétend même qu'il est précipité dans le séjour des impies (17). Je vis encore, parmi les Bienheureux, les deux Cyrus, le Scythe Anacharsis, le Thrace Zalmoxis, le roi Numa, Lycurgue le Lacédémonien, Phocion et Tellus, ces deux vertueux Athé-

niens ; les sept Sages, excepté Périandre (18). J'y vis aussi Socrate, fils de Sophronisque, qui passoit le temps à babiller avec Nestor et Palamède; il avoit sans cesse autour de lui une foule de beaux jeunes gens, Hyacinthe de Lacédémone, Narcisse de Thespies, Hylas et plusieurs autres. Il me sembla qu'il étoit amoureux d'Hyacinthe, du moins c'étoit à lui qu'il adressoit le plus souvent ses arguments convaincants. On me dit que Rhadamanthe se plaignoit beaucoup de lui; qu'il l'avoit même menacé plus d'une fois de le chasser de l'île, s'il ne cessoit son bavardage, et ne quittoit son ironie pendant le festin. Platon est le seul philosophe qui ne soit point en ces lieux; il habite, dit-on, la république qu'il s'est formée, et dans laquelle il vit suivant ses propres lois. A l'égard d'Aristippe et d'Épicure, on leur défère les premiers honneurs, à cause de la douceur et des grâces de leur caractère, et parce qu'ils sont de joyeux convives. Ésope le Phrygien se trouve aussi là; il sert aux autres de bouffon. Diogène de Sinope a tellement changé de mœurs, qu'il a épousé la

courtisane Laïs, et que souvent, échauffé par l'ivresse, il quitte sa place pour danser, et faire toutes les folies qu'inspire le vin. Aucun Stoïcien n'est admis dans ce séjour heureux : on prétend qu'ils sont encore occupés à gravir le sommet escarpé qu'habite la vertu. On nous dit aussi que Chrysippe n'obtiendroit l'entrée de cette île que lorsqu'il se seroit purgé une quatrième fois avec de l'ellébore. Les académiciens ne demanderoient pas mieux que d'y venir; mais ils *s'abstiennent* encore et *considèrent*, car ils n'ont pas la *perception* que cette île soit réellement telle qu'on le dit; d'ailleurs ils redoutent, je pense, le jugement de Rhadamanthe, eux qui détruisent toute espèce de jugement. On assure que plusieurs d'entr'eux se sont mis en devoir de suivre ceux qui venoient ici; mais que leur lenteur les empêche d'arriver, ou que, faute de *comprendre*, parvenus au milieu de la route, ils étoient retournés sur leurs pas.

Tels étoient les principaux convives qui assistoient à ce banquet. De tous les héros, c'est Achille auquel on rend les plus grands

honneurs; après lui Thésée tient le second rang. Voici maintenant quelle est leur façon de penser sur l'amour et sur les plaisirs de Vénus. Ils se livrent, publiquement et sans craindre les témoins, aux plus vives caresses; le sexe importe peu, aucune inclination n'est réputée honteuse. Il n'y avoit que le seul Socrate qui assuroit avec serment que c'étoit par les motifs les plus purs qu'il recherchoit la compagnie des jeunes gens. On l'accusoit, il est vrai, d'être parjure; Hyacinthe et Narcisse en convenoient; mais pour lui il le nioit toujours. Dans cette île bienheureuse, toutes les femmes sont communes; personne n'est jaloux de son voisin, et les habitants sont tous en cela de parfaits Platoniciens. Les jeunes gens accordent tout ce que l'on demande, et à qui le veut, sans jamais rien refuser.

Nous n'avions pas encore passé deux ou trois jours dans ce pays, que j'abordai le poëte Homère; et, comme nous avions tous deux du loisir, je lui fis différentes questions; entre autres je lui demandai de quel pays il étoit : c'est encore aujourd'hui, lui dis-je, une ques-

tion fort indécise. Les uns prétendent que vous êtes de Chio, d'autres de Smyrne, et la plus grande partie pense que Colophon est votre patrie. Ils l'ignorent absolument, me répondit-il, car je suis de Babylone. Mes concitoyens m'appeloient Tigranes et non pas Homère. Ce nom me fut donné chez les Grecs, auxquels je fus remis en otage, et c'est par allusion à cette circonstance qu'ils m'ont ainsi nommé. Je lui demandai ensuite ce qu'il falloit penser des vers qu'on avoit rejetés de ses éditions, et s'il les avoit réellement écrits. Il me dit qu'ils étoient tous de lui. Je ne pus alors m'empêcher de blâmer la fausse délicatesse d'Aristarque et de Zénodote (19). Quand il eut pleinement satisfait ma curiosité sur ce point, je lui demandai pour quelle raison il avoit commencé l'un de ses poëmes par la colère d'Achille. C'est, me dit-il, que cette idée s'est présentée la première à mon esprit, et je ne l'ai point fait à dessein. Ensuite je le priai de me dire s'il avoit composé son Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs le prétendent. Il me répondit que non. A l'égard

de son aveuglement, et de ce qu'on en raconte, je sus ce que j'en devois croire; il y voyoit fort bien, et je n'eus pas besoin de lui faire là-dessus aucune question. J'eus encore avec lui plusieurs autres conversations; et, quand je voyois qu'il n'avoit rien à faire, j'en profitois pour m'éclaircir de quelque doute. Il me répondoit toujours avec une complaisance infinie, surtout depuis le procès qu'il avoit gagné contre Thersite. Celui-ci lui avoit intenté une accusation pour cause d'injures, fondée sur ce que, dans l'Iliade, il charge ce soldat de ridicule; mais Ulysse plaida la cause de son poëte, et Homère fut déclaré absous. A-peu-près à cette époque nous vîmes arriver Pythagore, qui, après avoir subi sept métamorphoses, avoir animé tour-à-tour autant de corps différents, venoit enfin de terminer les périodes que chaque âme doit remplir. Son côté droit étoit tout d'or (20). On le jugea digne de vivre parmi les Bienheureux; mais on étoit incertain de quel nom il faudroit l'appeler, si on le nommeroit Pythagore ou Euphorbe. Peu de temps

après vint Empedocles, tout rôti, le corps couvert de pustules et de brûlures; il ne fut pas admis dans l'île, malgré ses vives supplications.

Bientôt arriva le temps auquel ils célèbrent les Thanatusies (21) : il y eut à cette occasion des jeux publics que présidèrent Achille et Thésée. Comme il seroit trop long de rapporter tout ce qui s'y passa, je dirai en général que Carus (22), descendant d'Hercule, remporta le prix de la lutte, et vainquit Ulysse qui lui disputoit la couronne. Arius l'Égyptien, dont le tombeau est à Corinthe, et Épéus, combattirent au pugilat, et s'en tirèrent tous deux avec un honneur égal. On n'a point institué de prix pour le Pancrace (23); à l'égard de la course, je ne me rappelle plus quel fut le vainqueur. Les poëtes disputèrent aussi le prix de leur art. Homère l'emportoit de beaucoup sur les autres; cependant ce fut Hésiode que l'on couronna (24). Les prix de tous les combats sont des couronnes de plumes de paon.

Les jeux à peine finis, la nouvelle se ré-

pandit que les scélérats, échappés du séjour des impies, et à leurs supplices, avoient rompu leurs fers, renversé leur garde, et menaçoient d'envahir l'île fortunée. On disoit même que Phalaris d'Agrigente, Busiris l'Égyptien, Diomède de Thrace, Scirhon et Pityocampte, marchoient à la tête des révoltés. Dès qu'il en fut instruit, Rhadamanthe rangea les héros en bataille sur le rivage; ils étoient commandés par Achille, Thésée, et Ajax, fils de Télamon, déjà guéri de sa folie. On en vint bientôt aux mains, les héros remportèrent une pleine victoire; elle fut due, en grande partie, aux exploits d'Achille. Socrate, placé à l'aile droite, fit aussi des prodiges de valeur, et surpassa tout ce qu'il avoit fait de son vivant, à la journée de Délium (25); à l'approche des ennemis, loin de prendre la fuite, il ne changea pas même de visage. Aussi on lui donna par la suite, pour prix de sa valeur, un grand jardin, situé dans le faubourg de la ville. Il y assembla plusieurs de ses amis pour faire la conversation, et ce lieu s'appelle aujourd'hui l'*académie des morts*. Ce-

pendant les vaincus furent faits prisonniers; et après les avoir chargés de fers, on les renvoya dans le Tartare, pour y subir une punition encore plus terrible. Homère immortalisa ce combat par un poëme; il me le remit à mon départ, afin de l'apporter à mes concitoyens, mais je l'ai perdu par une suite fâcheuse de malheurs que j'ai éprouvés. Il commençoit, je crois, par ce vers :

Muse, racontez-moi le combat des héros (26).

En réjouissance de cette victoire, on fit cuire des fèves (c'est l'usage du pays) : on la célébra par un repas et par une superbe fête; mais Pythagore ne voulut point y prendre part, il se tint seul à l'écart, et ne voulut point manger, à cause de l'aversion qu'il a pour les fèves.

Déjà six mois s'étoient écoulés, nous étions au milieu du septième, lorsqu'un événement imprévu hâta la fin de notre félicité. Cinyre, fils de Scintharus, jeune homme d'une belle figure et d'une taille avantageuse, étoit depuis quelque-temps très amoureux d'Hélène,

qui, de son côté, laissoit entrevoir la passion la plus vive pour ce jeune étranger. Souvent, pendant le banquet, ils se faisoient réciproquement des signes de tête, buvoient à la santé l'un de l'autre, et se levoient de table pour aller tête à tête s'égarer dans le bois. La violence de son amour et la difficulté de le satisfaire, firent concevoir à Cinyre le projet d'enlever Hélène; il eut peu de peine à l'y faire consentir. En conséquence ils résolurent d'aller se réfugier dans quelqu'une des îles voisines, soit à Liége, soit à Fromage. Ils s'étoient depuis long-temps associé pour complices trois de nos compagnons les plus déterminés. Mais Cinyre s'étoit bien gardé d'en rien dire à son père; il se doutoit bien que celui-ci mettroit obstacle à ses desseins. Comme ils l'avoient conçu, ils accomplirent leur projet; et, quand la nuit fut venue (j'étois absent et je dormois dans la salle du banquet, où le sommeil m'avoit surpris), ils emmènent Hélène avec eux, se hâtent de lever l'ancre et de pousser au large. Cependant, vers le milieu de la nuit, Ménélas se réveille; il s'aperçoit que sa femme

a déserté la couche nuptiale ; aussi-tôt il se lève en poussant de grands cris, il va trouver son frère, et se rend avec lui au palais de Rhadamanthe. A la pointe du jour, les espions vinrent rapporter qu'ils avoient aperçu le vaisseau des ravisseurs déjà fort éloigné. Aussi-tôt Rhadamanthe fait monter (27) cinquante héros sur un navire fait d'un seul morceau d'asphodèle, et leur ordonne d'aller à la poursuite du nouveau Pâris. Ils partent à l'instant, et font une si grande diligence, que vers le milieu du jour ils atteignent les fugitifs qui entroient déjà dans l'océan de lait, et étoient sur le point d'échapper. Les héros les arrêtent; et, remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses, ils les ramènent au port. Hélène pleuroit, rougissoit de confusion, et se couvroit le visage. Rhadamanthe interrogea Cinyre et ses complices, pour savoir si quelque autre n'avoit point trempé dans son crime : ils répondirent qu'ils étoient les seuls coupables; alors, Rhadamanthe les condamna à être relégués dans le séjour des impies, pour y être suspendus par les parties hon-

teuses, après avoir été préalablement fouettés avec de la mauve (28). On rendit en même temps un décret, par lequel il nous fut enjoint de vider l'île au plutôt, attendu que le temps fixé pour notre séjour étoit expiré (29); on ne nous accorda que le jour suivant. Quel fut mon chagrin! Je versai des larmes, quand je songeai à la félicité que j'allois quitter, pour m'exposer sur mer à de nouvelles courses et à de nouveaux dangers. Les Bienheureux me consoloient cependant, en me disant que je reviendrois les voir sous peu d'années; et ils me montroient la place qui m'étoit destinée par la suite, auprès des hommes les plus distingués par leur mérite. Avant de partir, j'allai trouver Rhadamanthe; je le suppliai avec les plus vives instances de m'apprendre le sort qui m'étoit réservé, et de m'enseigner la route que je devois suivre. Il me dit que je reverrois ma patrie; mais après de longues erreurs, et des dangers multipliés : jamais il ne voulut déterminer le temps de mon retour; et me montrant plusieurs îles (on en voyoit cinq, et une sixième plus éloignée, qui se

perdoit dans l'horizon) : Vous voyez, me dit-il, ces îles d'où s'élève une flamme continuelle; c'est le séjour des impies. Plus loin est la ville des Songes; après, on trouve l'île de Calypso, mais vous ne pouvez encore la découvrir. Quand vous aurez passé ces îles, vous aborderez à un vaste continent, l'antipode (30) de celui que vous habitez. Là, vous éprouverez une foule d'aventures, vous traverserez divers pays, vous voyagerez chez des hommes sauvages; enfin, long-temps après, vous reviendrez dans l'autre hémisphère. Il ne m'en dit pas davantage. En achevant ces mots, il arrache de terre une racine de mauve, me la présente, et m'ordonne d'invoquer cette plante dans les dangers les plus pressants; surtout, ajouta-t-il, je vous conseille de ne jamais remuer le feu avec l'épée, de ne point manger de pois chiches, de ne point vous approcher d'un jeune homme qui auroit plus de dix-huit ans : si vous observez tous ces préceptes, vous pouvez espérer de revenir un jour dans notre île. Dès ce moment je fis tous les préparatifs nécessaires pour me remettre en mer; à l'heure

du festin j'allai me mettre à table avec ces hommes fortunés. Le lendemain j'abordai le poëte Homère et le priai de me donner une inscription; il la fit : j'élevai aussi-tôt une colonne de béryl sur le port, et j'y gravai ces vers :

Lucien, favorisé par les dieux immortels,
Est descendu vivant dans l'île fortunée;
Il en a partagé l'heureuse destinée,
Et retourne joyeux aux foyers paternels.

Nous restâmes encore ce jour-là; le lendemain nous nous remîmes en mer. Les héros nous accompagnèrent jusqu'au port, et Ulysse, s'approchant de moi, me remit, à l'insu de Pénélope, une lettre pour Calypso. Rhadamanthe nous donna pour conducteur le pilote Nauplias, afin que si nous étions portés sur les îles voisines, personne ne nous arrêtât. A peine nous sortions de cette atmosphère embaumée qui environne l'île heureuse, que nous fûmes saisis d'une odeur insupportable de bitume et de souffre, de poix et de chairs brûlées, qui exhaloient une fumée infecte. L'air étoit obscurci d'une vapeur noire et ténébreuse qui retomboit en une rosée bi-

tumineuse. On entendoit un bruit effrayant, des claquements de fouets, des cris et des gémissements. Nous ne nous arrêtâmes point à ces îles ; une seule tenta notre curiosité ; nous y descendîmes et nous la trouvâmes bordée de précipices, dépouillée de verdure; elle étoit hérissée de pierres et de rochers; on n'y voit point d'arbres, on n'y trouve point d'eau. Néanmoins, en nous glissant le long des précipices, nous montâmes par un chemin hérissé de ronces et d'épines; et, après avoir traversé une campagne affreuse, nous parvînmes à une enceinte, et aux lieux où l'on punit les scélérats. La nature du sol, en cet endroit, a quelque chose d'effrayant; il produit des épées et de pointes de fer; il est environné de trois fleuves, dont l'un ne roule qu'une bourbe épaisse; l'autre est de sang, et le troisième de feu. Celui-ci est situé dans l'intérieur de l'île; son étendue est immense, et l'on ne sauroit le traverser; ses flots sont toujours agités comme ceux de la mer. Il contient un grand nombre de poissons, dont les uns ressemblent à des tisons enflammés,

d'autres à des charbons ardents; on les appelle *Lychnisques*. On ne peut pénétrer en ces lieux que par une seule entrée étroite et qui passe à travers les fleuves; elle est gardée par Timon l'Athénien. Comme nous étions conduits par Nauplias, il nous laissa passer. Alors nous vîmes les scélérats au milieu des supplices; il y avoit parmi eux une foule de rois et de particuliers. Nous vîmes le malheureux Cinyre, suffoqué par la fumée, et suspendu par les parties naturelles. Nos conducteurs nous apprenoient les actions atroces que ces criminels avoient commises pendant leur vie, et les causes de leur punition. Les supplices les plus terribles étoient réservés aux menteurs et aux écrivains qui se sont plus à débiter des fables. Parmi eux étoient Ctésias de Cnide, Hérodote et plusieurs autres. En les voyant, je me flattai d'avoir un jour un plus heureux sort, attendu que je n'ai jamais écrit de mensonges volontaires.

Bientôt, ne pouvant plus supporter ce spectacle effrayant, nous retournâmes à notre vaisseau, où je pris congé de Nauplias, après

l'avoir embrassé. Un instant après, nous découvrîmes, assez près de nous, l'île des Songes, enveloppée d'une obscurité qui permettoit à peine de la distinguer. Semblable aux songes mêmes, elle fuyoit à mesure qu'on s'approchoit d'elle. Enfin nous la joignîmes, et, étant entrés dans un port qu'on appelle *le port du sommeil*, auprès duquel sont situés les portes d'ivoire et le temple d'Alectryon (31), sur le soir nous descendîmes à terre. Quand nous eûmes passé la porte, nous vîmes une foule de songes de couleurs et de formes très-variées; mais je veux, avant tout, vous faire un peu la description de cette ville, dont aucun écrivain n'a parlé avant moi; car ce qu'Homère en dit (32) est peu considérable, et n'est nullement exact. Elle est entièrement environnée d'une forêt sombre, dont les arbres sont de grands pavots et des mandragores (33). Une foule de chauves-souris y voltige sans cesse; c'est le seul oiseau qui se trouve dans l'île. Près de la ville coule un fleuve que les habitants appellent Nyctiporos (34); formé par deux sources qui jaillissent

près des portes. Le nom de ces fontaines est Négretos (35) et Pannuchie. L'enceinte de la ville est une muraille fort élevée, de couleur changeante et semblable à celle de l'Iris : elle n'a pas seulement deux portes, comme le dit Homère, elle en a quatre : deux regardent la plaine ; l'une est de fer, l'autre d'argile ; c'est par elles que sortent, dit-on, les songes effrayants, ensanglantés et cruels. Les deux autres portes sont situées près du port, et voisines de la mer. L'une est de corne, et l'autre d'ivoire ; ce fut par cette dernière que nous entrâmes. On trouve à droite le temple de la Nuit ; cette divinité est le principal objet du culte des habitants ; ils honorent également Alectryon, dont le temple est situé près du port. A gauche est le palais du Sommeil, roi de la contrée : il gouverne par le ministère de deux satrapes, Taraxion fils, Matæogènes (36) et Ploutoclès, fils de Phantasion. Au milieu de la place publique, il y a une source que l'on appelle Caréotis, et non loin de cette source on voit deux temples, celui du Mensonge et celui de la Vérité ; ils ont chacun

un sanctuaire dans lequel on rend des oracles. Antiphon y préside; il est tout-à-la-fois prophète et interprète des songes; c'est une fort belle charge, dont le Sommeil l'a honoré. La nature et la forme des songes sont extrêmement variées; les uns sont grands, beaux et agréables; d'autres sont petits, d'un aspect hideux : ceux-ci paroissent d'or, ceux-là n'ont qu'un extérieur pauvre et misérable : quelques-uns portent des ailes; d'autres vont à quatre pattes : on en voit qui sont parés comme pour une pompe triomphale; ils sont destinés aux dieux. Je reconnus, parmi la foule, quelques-uns de ces songes que j'avois vus autrefois dans ma patrie; ils nous abordèrent, et, nous donnant le bon jour, comme à des gens de leur connoissance, ils nous prirent même par la main, nous endormirent, et nous régalèrent avec une magnificence et une politesse sans exemple; enfin, ils nous firent la plus belle réception, nous promirent de nous faire rois ou satrapes : quelques-uns nous transportèrent dans notre patrie, nous montrèrent nos parents et nos amis, et nous ramenèrent le même jour.

Nous avions déjà passé dans cette île trente jours et autant de nuits, bercés par le Sommeil, au milieu des festins, lorsque soudain un grand coup de tonnerre vint nous réveiller. Nous nous levons avec précipitation, nous chargeons notre vaisseau de vivres, et nous levons l'ancre. En moins de trois jours, nous arrivâmes à l'île d'Ogygie; nous y descendîmes. La première chose que je fis, fut d'ouvrir la lettre d'Ulysse, où je trouvai ces mots.

ULYSSE A CALYPSO,

« Vous saurez que, lorsque je vous quit-
« tai, et me remis en mer sur le petit vaisseau
« que je m'étois construit, je fis naufrage à
« peu de distance de votre île. A peine Leu-
« cothoé put-elle me sauver et me transpor-
« ter dans l'île des Phéaciens, qui m'ont con-
« duit dans ma patrie. J'y ai trouvé ma femme
« entourée d'une foule de prétendants qui
« mangeoient mon bien, et se divertissoient
« à mes dépens; je les ai tués tous, et j'ai fini
« par l'être moi-même par Télégon, ce fils
« que j'avois eu de Circé (37). Je suis à pré-

« sent dans l'île des Bienheureux, où je me « repens bien d'avoir quitté la vie agréable « que je menois auprès de vous, et d'avoir dé- « daigné l'immortalité que vous m'avez of- « ferte. A la première occasion, je m'échappe « de l'île, et je vais vous trouver. »

Voilà ce que contenoit cette lettre, et quelques recommandations pour nous. A quelque distance du rivage, je trouvai la grotte de Calypso telle qu'Homère la décrit, et la déesse occupée à filer de la laine. Je lui remis la lettre; elle ne l'eut pas plutôt lue, qu'elle versa un torrent de larmes : après quoi, elle nous invita à nous reposer chez elle, et nous traita avec magnificence. Pendant le repas elle s'informa beaucoup d'Ulysse et de Pénélope : elle me demanda si cette femme étoit aussi belle et aussi sage qu'Ulysse s'en étoit vanté. Je répondis à ces questions tout ce que je crus le plus capable de lui plaire. Le soir étant venu, nous retournâmes à notre vaisseau pour y prendre du repos.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre; le vent souffloit avec violence

et nous essuyâmes une vigoureuse tempête qui dura deux jours. Le troisième, nous arrivâmes chez les Colocynthopirates. Ce sont des hommes sauvages qui vivent de rapine, et exercent la piraterie dans les îles voisines. Pour vaisseaux ils se servent de grandes citrouilles de six coudées de longueur; ils les vident quand elles sont sèches, ils en ôtent la pulpe et les pepins, et mettent ensuite ces citrouilles à flot. Leurs mâts sont de grands roseaux, et, au lieu de voiles, ils emploient les feuilles mêmes de la citrouille : ils coururent sur nous, et, nous attaquant avec deux navires, dont l'équipage étoit complet, ils firent en même-temps une décharge de graines de citrouille; ces graines leur servent de pierres; plusieurs de nos compagnons en furent blessés. Cependant le combat se soutint avec égalité jusqu'au milieu du jour. Alors nous vîmes arriver derrière les Colocynthopirates, une flotte qui faisoit force de voiles et de rames, et c'étoit celle des Caryonautes. Ces deux peuples sont ennemis, du moins nous eûmes lieu de le penser; car aussitôt

que les premiers s'aperçurent de l'approche des autres, ils nous quittèrent pour aller les combattre. Nous en profitâmes pour déployer notre voile et prendre la fuite, laissant les deux flottes aux prises. Il étoit aisé de voir que la victoire resteroit aux Caryonautes; ils étoient bien plus nombreux, et avoient cinq vaisseaux d'équipage complet : d'ailleurs la construction de ces vaisseaux étoit bien plus solide; ils étoient faits de coquilles de noix coupées par la moitié et vidées; chaque moitié de noix avoit quinze orgyes de longueur. Quand nous fûmes assez éloignés pour qu'ils nous eussent perdus de vue, nous songeâmes à panser les blessés, et nous ne quittâmes point les armes du reste du jour, de peur de quelque surprise.

Le soleil n'étoit point encore couché, que nous vîmes une vingtaine d'hommes s'avancer vers nous des îles voisines. Ils étoient montés sur des dauphins : c'étoient encore des pirates. Ces dauphins paroissoient être des montures fort commodes, ils se cabroient et hennissoient comme des chevaux. Quand ces pirates furent

près de nous, ils nous attaquèrent en nous lançant des os de sèches et des yeux de cancres; mais ils ne tinrent pas à la première décharge que nous fîmes de nos flèches et de nos javelots : ils furent blessés pour la plupart, et regagnèrent promptement l'île voisine. Vers le milieu de la nuit, par le plus beau calme, nous donnâmes, sans nous en apercevoir, sur un nid d'alcyon, d'une grandeur immense, puisqu'il avoit soixante stades ou environ de circonférence. Il y avoit dans ce nid un alcyon d'une taille aussi énorme, et qui flottoit en couvant ses œufs. A notre abord il s'envola, et le vent que firent ses ailes pensa faire couler notre navire à fond. En s'éloignant, il poussoit des gémissements, et faisoit entendre une voix plaintive. Le jour étant venu, nous descendîmes dans le nid; nous le considérâmes; il ressembloit à un grand radeau et étoit construit avec des arbres entrelacés : il contenoit cinq cents œufs, plus gros chacun qu'un tonneau de Chio. On apercevoit les petits sous la coquille; ils commençoient déjà à croasser. Nous cassâmes un de ces œufs

à coups de hache, nous en fîmes sortir le petit, qui n'avoit point encore de plumes, et qui déjà surpassoit vingt vautours en grosseur.

Nous remontâmes sur le vaisseau, et nous quittâmes le nid. Nous n'en étions pas encore éloignés de deux cents stades, que des prodiges étonnants se manifestèrent à nos yeux; l'oie qui servoit de chénisque (38) à la proue de notre vaisseau, se mit tout-à-coup à battre des ailes et à crier. Les cheveux repoussèrent subitement à Scintharus notre pilote, qui étoit chauve; et, ce qu'il y a de plus incroyable, le mât de notre vaisseau poussa de la verdure, produisit des branches dont l'extrémité se chargea de fruits; c'étoient des figues et des raisins qui n'étoient pas encore mûrs. A ce spectacle, nous fûmes saisis, comme on peut croire, de trouble et d'étonnement; nous priâmes tous les Dieux de détourner ce que ces prodiges pouvoient annoncer de funeste. A peine avions-nous fait un trajet de cinq cents stades que nous découvrons une vaste forêt de pins et de cyprès : nous crûmes

que c'étoit un continent, mais nous nous trompions. La mer, en cet endroit, n'avoit point de fond, et les arbres, sans avoir de racines, étoient plantés dans l'onde; ils s'y tenoient immobiles et droits, flottant au gré des eaux. Nous nous en approchâmes, et quand nous connûmes l'état des lieux, nous nous trouvâmes dans le plus grand embarras sur ce que nous devions faire. Il étoit impossible de naviguer entre les arbres; ils étoient trop serrés et se touchoient de toutes parts. Il n'étoit guère facile de retourner sur nos pas: je montai sur un des arbres les plus élevés, pour examiner ce qu'il pourroit y avoir au-delà de la forêt, et je vis qu'elle n'avoit que cinquante stades, ou un peu plus de profondeur, et qu'un nouvel océan s'étendoit jusqu'à l'horizon. Alors nous prîmes le parti de hisser notre vaisseau jusqu'au sommet des arbres, de le faire glisser sur le feuillage, qui étoit très-touffu, et de gagner ainsi l'autre mer. En conséquence, nous montâmes sur les arbres, et par le moyen d'un cable, nous tirâmes avec bien de la peine notre vais-

seau; nous le posâmes sur les branches, et la voile déployée, nous naviguâmes sur les arbres, comme nous l'aurions fait sur la mer: le vent nous poussoit avec beaucoup de vîtesse; je me rappelai, dans cette circonstance, ce vers d'Antimaque (39):

Tandis qu'ils naviguoient à travers les forêts.

Enfin nous parvînmes à passer celle-ci, et nous arrivâmes à l'endroit où l'eau reprenoit son cours. Nous descendîmes notre vaisseau, et nous recommençâmes à voguer sur une mer pure et transparente; mais notre course fut bientôt interrompue par une ouverture immense que la séparation de l'eau avoit formée. Tels sont ces gouffres que souvent nous voyons s'ouvrir sur la terre quand elle est agitée par quelques tremblements. Nous nous hâtâmes de ployer la voile, et notre vaisseau s'arrêta; mais peu s'en étoit fallu qu'il n'allât se précipiter dans cette ouverture. Nous osâmes y plonger nos regards, et nous découvrîmes une profondeur de plus de mille stades, capable d'inspirer l'horreur et l'ef-

froi. Ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que l'eau partagée formoit de chaque côté une espèce de muraille (40). En regardant autour de nous, nous aperçûmes à quelque distance un pont formé par l'eau, lequel joignoit les deux mers et leur servoit de communication. Nous dirigeâmes notre vaisseau de ce côté, et forçant de rames, nous parvînmes, après bien des peines, à traverser le pont au moment où nous l'espérions le moins.

Après ce pas difficile, l'Océan qui nous reçut dans son sein étoit calme et tranquille, et nous offrit bientôt une île peu considérable, mais d'un facile accès. Elle étoit habitée par des hommes sauvages nommés Bucéphales (41), qui avoient le front armé de cornes et la tête d'un taureau. Tel nos peintres représentent le Minotaure. Nous descendîmes pour y faire de l'eau, et rafraîchir nos provisions de bouche, qui commençoient à nous manquer. Les sources étoient à peu de distance du rivage : du reste, on n'apercevoit aucun objet dans la campagne; on entendoit seulement des mugissements qui sembloient

partir d'un endroit peu éloigné. Persuadés qu'il y avoit là quelque troupeau de bœufs, nous nous avançons dans le pays, et nous rencontrons les hommes dont je viens de parler. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils se mettent à nous poursuivre et s'emparent de trois de nos compagnons. Nous regagnons promptement le rivage et notre vaisseau : nous prenons les armes, résolus de venger la mort de nos camarades ; nous tombons sur les Bucéphales, qui, déjà, se partageoient les chairs de leurs prisonniers : nous les poursuivons malgré leur fuite précipitée, nous en tuons cinquante, et nous en prenons deux vivants. N'ayant pu trouver de vivres, nous retournons au rivage avec nos prisonniers. Plusieurs d'entre nous vouloient les égorger ; mais je ne fus point de cet avis ; je conseillai plutôt de les charger de chaînes, et de les garder soigneusement jusqu'à ce que leurs compatriotes envoyassent des députés pour traiter de leur rançon. Ils ne tardèrent pas à venir, la tête penchée, poussant des mugissements plaintifs, comme des suppliants qui viennent

demander grace à leurs vainqueurs. Elle fut accordée, à condition qu'ils nous donneroient un grand nombre de fromages, des poissons secs, des oignons et quatre cerfs. Ceux de ce pays n'ont que trois jambes, celles de devant se réunissent en une. A ce prix nous rendîmes les prisonniers, et après être demeurés encore un jour dans cette île, nous levâmes l'ancre le lendemain.

Déjà l'on voyoit paroître des poissons, et les oiseaux, qui voloient autour de notre vaisseau, nous donnèrent à connoître que nous n'étions pas éloignés de la terre. Bientôt nous aperçûmes des hommes qui naviguoient d'une manière fort extraordinaire. Ils étoient à-la-fois les navires et les matelots : voici comment. Couchés sur le dos, ils dressent un long bâton (42) entre leurs jambes; ils y attachent une voile, et, tenant ce bâton de leurs mains, ils le gouvernent et le présentent au vent; d'autres étoient assis sur des morceaux de liéges que traînoient des dauphins. Ces navigateurs ne nous firent aucun mal; ils s'approchèrent amicalement de nous, et paroissoient

aussi étonnés de notre manière de naviguer que nous l'étions de la leur.

Le soir nous abordâmes à une petite île peuplée de femmes, du moins elles en avoient l'apparence et parloient la langue grecque Elles s'approchèrent de nous, nous saluèrent, et nous embrassèrent avec beaucoup de politesse. Elles étoient parées comme des courtisanes ; toutes belles et jeunes, et vêtues de tuniques qui pendoient jusqu'à leurs pieds. L'île s'appeloit *Cabaluse* (43), et la ville *Hydamardie ;* ces femmes, nous prenant par la main, nous emmenèrent chacun chez elles pour nous donner l'hospitalité (44). Pour moi, tant de politesse me devint suspecte; je n'en présageai rien de bon, et considérant avec plus d'attention tout ce qui m'environnoit, j'aperçus à terre des crânes et des ossements humains. Je pouvois crier, appeler mes compagnons, courir aux armes; je jugeai plus prudent de n'en rien faire : mais, prenant à la main ma racine de mauve (45), je la suppliai de me dérober aux dangers qui me menaçoient. Un instant après, tandis que mon

hôtesse s'occupoit à me servir, je m'aperçus que ses jambes n'étoient point celles d'une femme, et qu'elle avoit le pied d'un âne. Alors je tire mon épée (46), et saisissant cette femme, je la lie par le milieu du corps, et l'interroge sur tout ce que je vois. Effrayée de mes menaces, elle me répondit qu'elles étoient des femmes marines, appelées *Onoscèles* (47), et qu'elles dévoroient les étrangers qui abordoient chez elles. Nous commençons, me dit-elle, par les enivrer; nous les engageons ensuite à reposer avec nous, et tandis qu'ils dorment, nous leur donnons la mort. A peine eus-je entendu ces mots, que laissant-là cette femme, encore attachée, je montai sur le toit de la maison; j'appelai à grands cris mes camarades, et, dès qu'ils furent assemblés, je leur appris ce que je venois d'entendre; je les fis entrer dans la maison, et leur montrai les ossements humains. La magicienne, voyant mes compagnons entrer, se changea subitement en eau, et disparut : moi, pour essayer si ce n'étoit point quelque prestige, je plongeai mon épée dans cette eau, et je la

retirai tout ensanglantée. Aussitôt nous nous hâtâmes de regagner notre navire, et de nous remettre en mer. Le lendemain, aux premiers traits du jour, nous découvrîmes un continent, nous pensâmes que ce devoit être celui qui est opposé au nôtre; en conséquence, nous l'adorâmes, et après lui avoir adressé notre prière, nous délibérâmes sur le parti que nous devions prendre. Les uns étoient d'avis d'y descendre pour quelques instants, et de retourner ensuite sur nos pas; d'autres, de laisser notre navire en cet endroit, et de pénétrer dans l'intérieur des terres pour en connoître les habitants. Tandis que nous délibérions, un vent violent s'éleva tout-à-coup; et, poussant notre vaisseau contre le rivage, il le brisa sur les rochers. A peine eûmes-nous le temps de nous sauver à la nage, et d'emporter nos armes, et tout ce que l'on put dérober au naufrage. Telles sont les diverses aventures qui me sont arrivées avant d'aborder à cette terre, soit sur la mer, soit dans les îles, soit dans ma navigation aérienne, et dans le ventre de la baleine; soit

après notre sortie, dans les îles Fortunées, dans celles des Songes; enfin, chez les Bucéphales et les Onoscèles. A l'égard des événements que j'ai subis dans cette nouvelle terre, je les raconterai aux livres suivants (48).

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA;

HISTOIRE ÉPHÉSIENNE,

TRADUITE DE XÉNOPHON, PAR M. J.....

LES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA.

LIVRE PREMIER.

Éphèse (1) avoit donné le jour à Licomède, qui passoit pour un des plus riches et des plus illustres habitants de cette ville; il épousa Themisto sa concitoyenne, et en eut un fils nommé Abrocome. L'amour et l'hymen unis ensemble n'avoient jamais produit un enfant aussi beau, ni en Ionie, ni dans le reste du monde. Les agréments de son esprit qu'il cultivoit sans cesse par l'étude, ne le cédoient point à sa beauté; et de ce charmant assemblage naissoient chaque jour différentes belles

qualités qui sembloient éclore de concert pour le faire admirer universellement. S'il jouoit (2) de la lyre, on le prenoit pour Apollon, s'il chantoit, pour Orphée. Il lançoit un javelot avec adresse, et Mars lui-même n'auroit pu dompter un cheval avec plus de grace et de fierté.

Les Éphésiens et les peuples du reste de l'Asie fondoient sur son mérite de grandes espérances; ils ne doutoient pas que le temps ne le rendît un citoyen illustre; que dis-je? plusieurs le considéroient comme un Dieu (3), quelques-uns même l'adoroient en le voyant, et lui offroient des vœux,

A tant de vertus il ne manquoit qu'un peu de modestie; Abrocome avoit une si grande confiance en lui-même, et surtout en sa beauté, que son orgueil le rendoit insupportable. Il regardoit tout avec dédain; et ce qui causoit de l'admiration aux autres, lui paroissoit un objet de mépris. Vantoit-on en sa présence la taille et la figure d'un jeune homme de son âge, ou se récrioit-on sur les charmes naissants d'une jeune fille, il tournoit en ri-

dicule, par un souris moqueur, ceux qui faisoient cet éloge, et son souris sembloit leur dire : vous êtes donc les seuls qui ne sachiez pas qu'il n'y a rien de beau auprès d'Abrocome.

De ces sentiments, il est aisé de conclure qu'il n'ajoutoit guère de foi à l'amour, encore moins à sa divinité ; c'étoit, à l'entendre, un être chimérique, que la folie des hommes avoit imaginé pour mieux autoriser leurs foiblesses; un dieu qui ne soumettoit sous son empire que les cœurs qui vouloient bien s'y soumettre. Si par hasard il apercevoit un temple, ou la statue de l'amour, il poussoit même l'impiété plus loin ; alors il se comparoit à ce fils de Vénus; il mettoit ses charmes au-dessus des siens, et vouloit l'emporter sur la beauté même : de sorte que, partout où se montroit Abrocome, il n'étoit plus question d'aucun hommage pour l'enfant de Cythère.

Cupidon (4), le plus fier et le plus inexorable de tous les dieux, s'en irrite à la fin ; il entre en fureur, et sa vengeance est résolue : mais il sent qu'il a besoin d'adresse pour la rendre plus certaine. Abrocome lui paroissoit

une conquête difficile; aussi le fils de Vénus prit plus de mesures qu'il n'en prend pour un mortel ordinaire. Lui, qui d'un souris, d'un seul regard, sait enflammer l'ame la plus farouche, eut recours à tous ses artifices. Après avoir jeté son bandeau, il aiguise ses traits; il trempe son flambeau dans ses poisons les plus ardents, appelle autour de lui les amours les plus malins de Cythère, et, presque sûr de vaincre, il prend son vol vers son ennemi, et s'arrête sur la campagne d'Éphèse.

On y célébroit la fête de Diane (5), protectrice de l'Ionie; et, comme son temple est éloigné d'environ sept stades de la ville, tous les peuples voisins venoient à Éphèse; là ils se joignoient à ses citoyens, et s'assembloient par ordre pour se rendre avec eux à ce merveilleux monument que tant de rois ont consacré à la déesse.

La pompe de ce spectacle étoit auguste; une troupe de jeunes filles se préparoit pour la marche, ainsi que les jeunes garçons de l'âge de quinze ou seize ans, qui devoient les accompagner; la multitude en étoit innom-

brable, parce que l'usage avoit rendu cette fête une espèce d'entrevue aux jeunes gens, pour se marier : la marche commençoit ainsi.

On voyoit d'abord les vases sacrés, les torches, les corbeilles, les encensoirs; ensuite les chevaux, les chiens et les harnois de chasse, enrichis des plus belles fourrures de l'Asie, en appareil de guerre, quoique la plupart de ces équipages ne pussent servir qu'en temps de paix.

Toutes les jeunes filles s'étoient parées comme pour plaire à leurs amants. Anthia les conduisoit; elle étoit d'Éphèse; son père s'appeloit Mégamède, et sa mère Évippe. La beauté d'Anthia rendoit cette jeune Grecque un vrai miracle de la nature, et surpassoit de beaucoup celle de ses compagnes.

Agée de quatorze ans, elle faisoit briller dans tout leur éclat les fleurs de la jeunesse, et le bon goût de sa parure ajoutoit à ses charmes : sa blonde chevelure étoit en partie tressée autour du visage, et le reste flottoit sur ses épaules au gré des zéphirs; ses yeux, dans leur fierté, conservoient la gaieté d'une jeune

enfant, et l'air imposant d'une femme modeste. Une jupe de pourpre, extrêmement légère, lui tomboit jusqu'aux genoux; elle étoit couverte à demi d'une peau de daim, et avoit son carquois attaché derrière le dos : on portoit à sa suite des arcs, des flèches, des javelots; et des esclaves menoient en lesse un équipage de très-beaux chiens.

Plus d'une fois les Éphésiens, l'apercevant dans le temple, n'avoient pu s'empêcher de l'adorer comme Diane. Dès qu'elle parut, ils s'écrièrent presque tous d'une voix, que c'étoit la déesse elle-même; d'autres assuroient que c'étoit une nouvelle Diane adoptée par la déesse; ils lui offroient des vœux tout haut, et félicitoient ses parents de l'avoir mise au jour : enfin, parmi ceux qui la connoissoient, elle étoit appelée, d'une acclamation générale, *la belle Anthia.*

Mais lorsqu'Abrocome parut à la tête des jeunes garçons, la surprise suspendit tous les esprits; on ne pouvoit l'admirer qu'en silence, on manquoit d'expressions; il fixa quelque temps tous les regards; et mille voix s'élevant

tout à coup : *c'est le bel Abrocome, personne n'est si beau qu'Abrocome; c'est le portrait du dieu de la beauté* : on ajouta même ces mots : *Abrocome, Anthia, Ciel, quel mariage!* Et c'étoient les premiers coups de la vengeance de Cupidon.

Bientôt ils pensèrent l'un de l'autre ce que chacun pensoit d'eux; Anthia souhaita de voir Abrocome; Abrocome, jusqu'alors insensible, désira de voir Anthia.

Après que tout le monde se fut rendu dans le temple, le peuple rompit l'ordre de la marche, et s'approcha de l'autel pour assister au sacrifice : les hommes, les femmes, les filles, les garçons, ne firent plus qu'une assemblée nombreuse, où le sexe et l'âge étoient confondus. C'est là qu'Abrocome et Anthia sont frappés d'une admiration réciproque : ils s'aperçoivent à peine; Anthia est soumise à Abrocome, Abrocome l'est à l'amour. Le jeune Éphésien la regardoit avec avidité, sans pouvoir ôter de dessus elle ses yeux, que l'amour y tenoit attachés malgré lui. Anthia n'étoit guères plus libre; ses yeux étonnés recevoient

les traits de flamme qui sortoient de ceux d'Abrocome ; elle disoit des choses agréables pour qu'il les entendît ; elle affectoit même de laisser entrevoir davantage ces appas que la pudeur n'oblige point de dérober à la vue, pour mieux les offrir (6) aux regards d'Abrocome, qui les parcouroit avec complaisance, depuis qu'il s'étoit rendu le captif de l'amour.

Le sacrifice achevé, vint le moment cruel de se séparer. Quel moment! Ils accusèrent le sort de rigueur, de ce qu'il les contraignoit de se quitter si tôt; ils tournoient la tête, ils s'arrêtoient; l'amour leur fournissoit mille prétextes pour demeurer encore, et jouir plus long-tems du plaisir de se voir.

Mais quelle fut leur situation, lorsque, privés de ce dernier soulagement, ils furent de retour chez eux ! la réflexion ne fit qu'accroître leurs maux ; ils connurent alors tout le progrès que l'amour avoit déjà fait dans leurs cœurs : chacun se rappeloit les différents mouvements qu'il avoit éprouvés dans ce jour ; une image chérie ne les abandonnoit plus, et sembloit bannir de leur esprit tout ce qui n'avoit point

de rapport avec elle-même; leur passion se rallumoit sans cesse avec une plus vive ardeur, et leurs désirs croissoient à mesure, pour les déchirer plus vivement.

La nuit vint, et, bien loin de calmer leurs agitations, son obscurité, jointe à la solitude, les rendit encore plus cruelles; c'est en vain qu'ils essaient de dormir; le sommeil se refuse à leurs paupières.

Abrocome néanmoins était si accablé, qu'il s'assoupit. O dieux, s'écria-t-il à son réveil, en s'arrachant les cheveux et déchirant ses habits, quelle disgrace faut-il que j'éprouve! suis-je cet Abrocome qui dédaignoit l'Amour? cet impie, qui, sans respect pour son culte, vomissoit mille injures contre sa divinité? Me voilà donc épris à mon tour de ses charmes! me voilà subjugué! que dis-je? lâche que je suis, je vais devenir l'esclave d'une jeune fille! Il me semble déjà, et mon cœur l'avoue secrètement, qu'il se trouve quelqu'un de plus beau que moi. Je reconnois donc l'Amour pour un dieu! Malheureux! désormais ma résistance sera vaine. Abrocome ne l'emportera

plus sur le fils de Vénus, sur un être imaginaire qui veut triompher de moi, je lui sacrifie. Anthia paroît adorable à mes yeux; mon ame ne sauroit y penser sans trouble. O ciel! aimerois-je Anthia?.... Mais qui pourroit m'en détourner? reprenoit-il avec réflexion : elle n'a point d'époux , elle est belle, elle est tendre!..... O trop insensé Abrocome, s'interrompoit-il aussitôt! chasse cette pensée de ton esprit; non, l'Amour n'aura jamais d'empire sur toi.....

A ces mots, Cupidon, qui l'entend, le déchire avec la dernière cruauté; plus il lui résiste, et plus il l'accable de ses traits les plus vifs. L'ame du triste Abrocome succombe à la fin, et ce malheureux amant, se laissant tomber sur son lit, s'écrie, les yeux noyés de larmes : enfin la victoire est à toi! tu m'as soumis pour toujours, il t'est permis de dresser un trophée qui signale ma honte à jamais; je deviens ton suppliant, de rebelle que j'étois; dispose de mon cœur, mais ne m'abandonne pas; crains d'user de toute ta justice envers un téméraire! O fils de Vénus; il n'est pas

étonnant qu'ayant ignoré jusqu'ici la force de tes traits, j'aie bravé ta puissance; une vaine présomption accompagne toujours la jeunesse; sois-moi favorable ; ta gloire est intéressée à me mettre en possesion de la belle Anthia; et, si tu fus sans pitié pour ton ennemi superbe, fais sentir à présent tes bienfaits à ton ennemi vaincu.

Bien loin de se laisser toucher, Cupidon n'entend qu'avec indignation les soupirs d'Abrocome : ce dieu implacable médita au contraire de tirer une vengeance plus complète de son orgueil.

La tendre Anthia souffroit aussi de son côté les plus cruelles langueurs; frappée de mille songes qui la tourmentoient, elle s'éveille en sursaut, et se lève sans bruit, de crainte que personne de sa maison ne s'en aperçoive. Infortunée, dit-elle, quel trouble inconnu vient agiter mon cœur! O dieux, j'aime, et j'aime beaucoup plus que la bienséance ne le permet à mon âge, et qu'il ne convient à une jeune fille bien née; ma folle passion pour Abrocome ne me laisse pas ré-

fléchir à la faute que je commets ; car enfin, Abrocome est le plus beau de tous les mortels, mais aussi le plus farouche. A quoi peut donc aboutir ma tendresse ? Quel remède apporterai-je à mes maux ? Jeune encore, sous la puissance de parents rigides, qui me gardent à vue, qui me servira ? où trouver une amie fidèle à qui je puisse confier mon amour ? comment, en quels lieux, me sera-t-il facile de voir Abrocome ?

Telles étoient les réflexions qui pendant toute la nuit occupèrent ces tristes amants : remplis de l'idée l'un de l'autre, ils allèrent dès le matin reprendre leurs exercices accoutumés, et porter leurs adorations aux pieds de la déesse ; les agitations qu'ils venoient d'éprouver les rendoient pâles et défaits ; ils avoient le regard abattu ; et tout ce qui caractérise la douleur étoit peint sur leur visage.

Pendant presque tout le temps qu'ils demeurèrent dans le temple de Diane, un reste de fierté d'une part, et la pudeur de l'autre, les faisoient combattre à qui ne jetteroit pas le premier regard ; à la fin, leurs yeux les trahirent,

et chacun d'eux se dédommagea de la contrainte qui les avoit retenus jusqu'alors. De temps en temps Abrocome laissoit échapper quelque soupir qu'Anthia sembloit ne pas rejeter; l'amour de cette belle Éphésienne étoit aussi vif, mais son état demandoit plus de compassion; car si, par hasard, les autres filles, ou quelque jeune femme, fixoient les yeux sur Abrocome (et toutes le regardoient), on voyoit la tristesse s'emparer d'Anthia, qui craignoit qu'on ne lui enlevât d'avance le cœur de son amant; elle craignoit peut-être aussi de ne le pas assez mériter, ou même de n'avoir fait encore aucune impression sur son ame : cependant tous les deux, sans le savoir, adressoient en secret les mêmes vœux à la déesse.

Abrocome dépérissoit comme une belle fleur qui sèche sur sa tige, pâlit, et tombe feuille à feuille. Licomède et Thémisto ne pouvoient deviner la cause de ce changement, non plus que le remède qu'il falloit y apporter.

Les parents d'Anthia, Mégamède et Évippe, ignoroient aussi pourquoi la beauté de leur fille s'effaçoit chaque jour; on ne lui con-

noissoit aucun sujet de chagrin. Après avoir épuisé mille questions inutiles, ils eurent recours à des prêtres et à des devins, pour tâcher de découvrir la véritable source du mal.

Ceux-ci sacrifièrent des victimes, et firent différentes libations, en prononçant des paroles mystérieuses comme pour évoquer les dieux infernaux qu'ils supposoient auteurs de ce maléfice.

Le père d'Abrocome de son côté ne se lassoit point d'ordonner des sacrifices pour son fils, et de prier les dieux, mais sans succès; ni Abrocome, ni Anthia ne recevoient aucun soulagement; l'amour les consumoit plus violemment de jour en jour, et leur état devenoit si dangereux, qu'ils ne pouvoient plus se lever. Mais l'approche d'une mort certaine les épouvantoit moins que la nécessité d'avouer leur foiblesse; enfin, pour n'avoir rien à se reprocher, Licomède et Mégamède essayèrent une dernière tentative auprès des dieux. Il y avoit à Colophon (7), éloigné d'Éphèse d'un trajet d'environ dix milles, un temple d'Apollon, renommé par ses oracles. Les pa-

rents d'Abrocome et d'Anthia y députèrent de concert pour apprendre le sort de ces malheureux amants, et l'oracle interrogé ne rendit pour tous les deux qu'une seule réponse contenue dans ces vers :

Pères infortunés d'enfants trop malheureux,
Unissez-les des plus saints nœuds.
Et qu'aussitôt errant parmi le monde,
Ils aillent à travers mille périls affreux
Chercher sur la terre et sur l'onde
A calmer le courroux des dieux.

Cet oracle fut reçu à Éphèse avec une grande soumission, et, quoiqu'il ne prédît que des événements fâcheux, on se mit en devoir d'exécuter la volonté des dieux, dans l'espérance d'apaiser leur colère. Le mariage d'Abrocome et d'Anthia fut résolu, et la nouvelle en devint publique; tous les citoyens ne l'eurent pas sitôt apprise, qu'ils accoururent en foule pour les en féliciter. Ce ne fut d'avance dans toute la ville que banquets et qu'allégresse; toutes les portes étoient parées de festons et de guirlandes : chacun s'écrioit : Quel bonheur! le charmant Abrocome doit conduire une épouse à l'autel; et dieux, quelle épouse!

c'est la belle Anthia que les dieux lui destinent.

Le fils de Licomède avoit lu les vers de l'oracle avec des transports qui ne lui permirent pas de s'arrêter aux mauvais présages qu'il contenoit ; Abrocome possésseur d'Anthia ! voilà tous ses vœux accomplis ; le reste ne l'effrayoit point. Anthia ne marquoit pas un moindre contentement de remplir l'ordre du destin. Quel exil ! quels malheurs à la vérité ! mais qu'ils paroissent doux, quand on doit les partager avec ce qu'on aime !

Dès que tout fut prêt pour leur hymen dont la veille étoit déjà célébrée, et qu'on eut immolé grand nombre de victimes à Diane, on unit Abrocome avec Anthia en présence de cette déesse. La cérémonie achevée, un concours prodigieux de parents, d'amis et de citoyens, reconduisirent les nouveaux époux jusqu'à la maison de Licomède.

Le jour n'éclairoit déjà plus les mortels lorsqu'on fut arrivé. Que les instants s'écouloient lentement au gré de l'impatience d'Abrocome, et de la tendresse d'Anthia ! on les

avança pour l'amour d'eux, et toute la troupe les suivit à l'appartement destiné pour une nuit si désirée. Les uns portoient les torches sacrées; les autres venoient ensuite, chantant les hymnes de l'hymen (8). Abrocome fut introduit dans le lit nuptial; ce lit étoit d'or (9), les couvertures de pourpre, et le tout à demi-fermé d'un pavillon d'étoffe superbe, fait en forme de baldaquin historié; une foule de petits amours folâtroient autour de Vénus qui étoit dessus; d'autres la caressoient de plus près; quelques uns montés sur des cygnes (10) assortissoient des fleurs, et le reste en tressoit des guirlandes. A l'autre bout du pavillon paroissoit le dieu Mars, non pas armé du terrible appareil de la guerre, mais sous les habits dont il se pare ordinairement pour plaire à Vénus; l'Amour lui servoit d'escorte, et portoit son flambeau allumé devant lui, comme pour le mener dans les bras de sa mère, qu'il lui montroit du doigt et de l'œil.

C'est sous ce même pavillon que l'on conduisit (11) la charmante Anthia auprès de son époux, et toute la chambre retentit de mille

cris de joie ; enfin on se retire ; on ferme les portes, et ce couple amoureux peut en liberté s'abandonner aux transports les plus tendres.

Une sorte d'émotion secrète les retenoit tous les d'eux, et leur étouffoit la voix ; ils n'osoient pas même hasarder un regard (12) ; un excès de plaisir les jetoit dans une langueur impuissante ; la modestie, la crainte, le désir, une fréquente palpitation qui les laissoit à peine respirer, la jouissance même quoique imparfaite encore, rendoient leurs corps tout tremblants, et leur causoient un trouble universel. A la fin cependant, Abrocome, revenu de sa première agitation, prit son épouse dans son sein ; un torrent de larmes fut la première expression de son ame. O nuit charmante, dit-il ensuite avec un soupir ! Nuit achetée par tant de désirs et d'ennuis, combien s'en est-il écoulé avant vous, qu'Abrocome a passées dans la plus amère tristesse ! Adorable Anthia, plus chère à mes yeux que la lumière du jour ! quelle joie pour mon cœur, de sentir le trouble du tien ! mais si tu m'aimes, quelle satisfaction pour une chaste épouse,

de rencontrer dans son époux le plus tendre de tous les amants; oui, chère Anthia, un époux avec qui tu dois vivre et mourir! Il parloit, et mille baisers accompagnoient ses paroles; ses lèvres recueilloient les larmes d'Anthia, qui l'écoutoit en silence; il y trouvoit des douceurs que ne goûtent point les dieux dans les flots de nectar que leur verse la main d'Hébé. Ah! mon cher Abrocome, lui répondit Anthia, pouvant à peine s'exprimer, est-il bien vrai que je t'aie paru belle? quoi, j'avois touché ton cœur! quoi, mes charmes avoient conservé quelque éclat auprès de ta beauté? mais quelle foiblesse! pourquoi ne pas me l'apprendre? tu m'aimois, et je l'ignorois! tu languissois, et je mourois! conçois-tu les maux affreux que j'ai soufferts? viens à présent, viens cher époux, que je m'en dédommage! reçois toutes mes larmes, et que la touffe de tes beaux cheveux en boive le suc amoureusement : serrés dans les bras l'un de l'autre, embrassons-nous étroitement, et que ces guirlandes nuptiales, arrosées de nos pleurs, prennent aussi de l'amour avec nous; qu'elles soient

une parfaite image de celui que nous ressentons.

Elle dit, et cependant elle caressoit la couronne et la guirlande de son époux; elle essuyoit avec ses cheveux les yeux d'Abrocome, sa bouche parcouroit avidemment tout son visage; ses lèvres appliquées sur celles de son époux, brûloient ensemble du même feu, et tout ce qui se passoit dans l'ame de l'un, étoit renvoyé dans celle de l'autre par un souffle amoureux.

Anthia baisant les yeux de son époux avec transport : ô vous, dit-elle, qui fûtes mes premiers ennemis, qui perçâtes mon ame du premier trait, alors fiers et superbes, à présent tendres et passionnés, que vous m'avez bien servie! vous avez tracé la première voie par où mon cœur a passé dans celui d'Abrocome; mille et mille baisers suffisent à peine pour vous marquer ma reconnaissance et mon amour; recevez aussi les caresses des yeux d'Anthia, ces heureux esclaves de son époux; il vous est permis à présent de leur sourire et de vous animer pour eux; mais donnez-vous bien de

garde de montrer au charmant Abrocome d'autre belle que moi, quand même sa beauté le céderoit à la mienne. Je vous donne en entier cette ame que vous avez embrasée; vous la conserverez aisément, d'autres yeux n'y pénétreront jamais que vous, ni d'autre image que celle d'Abrocome.

C'est dans de pareils transports qu'ils s'abandonnèrent à tous les mouvements de leur cœur; et, guidés par les amours, ils jouirent pour la première fois des plaisirs de Vénus (13). Tout le reste de la nuit ne fut pour eux qu'un combat de tendresse et de passion; une gaieté voluptueuse accompagna leur réveil : ils sortoient enfin de goûter mille douceurs que leur ame avoit désirées long-temps; un parfait bonheur remplissoit leurs vœux; ils étoient ensemble pour ne se plus quitter; quelle vie heureuse! Leurs jours s'écouloient dans des fêtes continuelles; sans cesse entourés des plaisirs, les prédictions funestes de l'Oracle ne les inquiétoient point; ils ne pensoient plus à la condition qu'il leur avoit imposée; mais le Destin, appuyé sur son livre redoutable,

ne perdoit point de vue la page terrible où cet arrêt étoit écrit de sa propre main.

Licomède et Mégamède, pleins de respect pour les décrets du ciel, n'avoient pas oublié non plus les paroles de l'oracle; ils ne tardèrent pas à s'y soumettre, et résolurent de tenir leurs enfants quelque temps éloignés d'Éphèse, en leur laissant parcourir différents pays, et les plus belles villes de l'Asie.

On songea donc à toutes les choses nécessaires pour leur voyage; un gros navire fut acheté, des nochers arrêtés pour le conduire; beaucoup d'habits riches et médiocres furent préparés, et des provisions plus que suffisantes de toutes sortes de vivres. Il y eut selon l'usage, des victimes immolées, et des prières à l'honneur de Diane; tous les Ephésiens assistèrent à ces sacrifices, et se joignirent aux parents d'Abrocome et d'Anthia; on eût même dit, à voir répandre des larmes de toutes parts, que chaque citoyen perdoit deux de ses enfants. C'étoit du côté de l'Égypte qu'étoit fixée la route qu'ils devoient tenir.

Le jour du départ arrive enfin, et l'espoir

d'un heureux retour fait passer par-dessus la frayeur des dangers. Abrocome et Anthia prirent le chemin du port, accompagnés d'un grand nombre d'esclaves et de serviteurs, et de presque tout le peuple d'Éphèse; les uns tenoient à la main des torches allumées, d'autres conduisoient des chevaux pour être sacrifiés à Neptune.

En ce moment Licomède et Thémisto éprouvèrent mieux que jamais toute la douleur d'une aussi tendre séparation; les cruels événements dont leur fils étoit menacé par l'Oracle ne sortoient point de leur esprit, et cette pensée les jetoit dans une grande consternation : ils étoient couchés sur le rivage, sans force et sans mouvement; le sage Mégamède et sa femme paraissoient un peu moins affligés, espérant peut-être davantage en la bonté des Dieux.

On entend cependant le tumulte confus des nochers qui préparent les cordages; les matelots démarrent; le pilote s'empare du gouvernail; insensiblement le vaisseau s'agite. Alors un grand cri de part et d'autre s'élève

jusqu'au ciel : Enfants trop chers ! disoient les uns, enfants à qui nous avons donné le jour, et qui fûtes élevés par nos soins, ne vous verrons-nous plus ! Ah ! pères trop tendres ! répondoient les autres, pourquoi faut-il que nous vous quittions ? vous retrouverons-nous jamais ! Et ces paroles étoient entrecoupées de plaintes et de gémissements.

Tandis que chacun faisoit des vœux pour les nonveaux époux, Megamède prit un vase rempli de vin, et, sa libation achevée, il dit d'une voix assez haute pour qu'on pût l'entendre distinctement du vaisseau : O mes chers enfants, puissiez-vous avoir tout le bonheur qu'on vous souhaite ! tâchez d'éviter ces cruels destins qui vous sont annoncés. Puissent les Éphésiens vous revoir sains et saufs de retour dans votre chère patrie ! Hélas ! si le ciel en ordonne autrement, croyez que nous n'aurons pas la force de survivre à vos malheurs ! vous allez courir mille dangers, et c'est nous qui vous y exposons ; mais les Dieux le veulent ainsi ; comment résister à leur ordre suprême ?

Il vouloit poursuivre, mais un excès de douleur l'en empêcha; d'ailleurs le vaisseau s'écartoit en pleine mer, hors de la portée de la voix. Ils s'en retournèrent donc tous à la ville en versant des larmes, et suivis de leurs amis et du peuple qui tâchoient de les consoler.

Abrocome et Anthia s'étoient mis un peu à l'écart dans le vaisseau, et se tenoient tendrement embrassés; leur esprit n'étoit préoccupé que de pensées tristes; le souvenir de leurs parents les affligeoit; ils regrettoient leur patrie; des soupçons naissants leur faisoient appréhender l'accomplissement d'un oracle fatal : cependant ils voyageoient ensemble, et cette douceur sembloit réparer toute sorte de disgraces.

Leur navigation fut très-heureuse pendant cette journée, et le vent si favorable, qu'ils se rencontrèrent vers le soir devant l'île de Samos (14), consacrée à Junon; ils n'oublièrent pas de sacrifier à cette déesse, pour la prier de leur être propice; et après avoir pris un repas dans cette île, ils repartirent bien

avant dans la nuit, s'entretenant de tout ce qui pouvait se rapporter à leur situation présente.

Le ciel nous aimeroît-il assez, reprit Abrocome, pour ne nous séparer jamais! Hélas! Anthia, poursuivit-il avec un soupir, épouse plus chère à mon cœur mille fois que la vie! nous préservent les dieux de funestes aventures, et puisse le tendre Abrocome ne sortir jamais des bras de sa chère Anthia; mais si le destin qui est au-dessus des dieux, nous éloigne l'un de l'autre, jure moi que tu me demeureras fidelle, et qu'aucun autre mortel n'occupera ta pensée un seul instant; et je te proteste à mon tour, je te le jure, ô ma divine épouse, qu'aucune autre femme ne touchera mon cœur!

Ces paroles furent si sensibles à la belle Anthia, que ses yeux se remplirent de larmes; et cette jeune épouse, regardant Abrocome avec une sorte de colère, mêlée de l'amour le plus vif : Cruel, lui dit-elle, tu me connois donc bien peu, puisque séparée de toi, tu me crois capable de manquer à ma tendresse, et

à ce que je t'ai promis en présence des dieux immortels; oui, je te jure de nouveau, puisque tu le veux, par Diane, cette grande déesse protectrice des Éphésiens, par la mer qui nous environne, et par le dieu terrible qui exerce sa puissance sur nous, que les yeux d'aucun autre mortel que toi ne rencontreront mes regards, et si j'ai le malheur de te perdre, que le soleil même n'aura pas cet avantage.....

A ces tendres reproches, Abrocome ne put contenir sa joie ni ses transports; il interrompit son épouse pour l'accabler de caresses, et renouvela ses serments que le hasard rendoit encore plus terribles; car en cet instant l'île de Cô (15) s'offrit à leurs yeux, et presque vis-à-vis, la ville de Gnide. La fameuse île de Rhodes (16) paroît à peu de distance de là; les conducteurs du vaisseau furent d'avis d'y prendre terre; ils y abordèrent, soit pour faire de l'eau dont ils manquoient, soit pour acheter tous les rafraîchissements nécessaires à la veille d'une longue navigation. Les matelots débarquèrent les premiers, Abrocome descendit ensuite, tenant par la main sa chère Anthia.

A leur arrivée tout le peuple étoit assemblé. Jamais surprise égale à celle des Rhodiens : frappés, éblouis de la beauté de ces jeunes gens, personne ne les voyoit sans se répandre en exclamations ; quelques-uns s'écrioient : C'est une faveur que les dieux font à la ville de Rhodes ; de simples mortels ne brilleroient point d'autant de majesté ; d'autres témoignoient tout haut leur respect, et leurs paroles étoient mêlées d'invocations. Toute la ville aussitôt retentit des noms d'Abrocome et d'Anthia. On ordonna des prières et des sacrifices publics ; et pendant leur séjour on fit des fêtes comme dans les plus grands événements : ils visitèrent les endroits remarquables, à commencer par le temple du soleil, où ces deux époux laissèrent pour offrande une armure d'or complète, avec cette inscription.

Ces armes d'or te furent offertes
Par deux de tes hôtes :
ABROCOME ET ANTHIA,
Natifs d'Éphèse.

Peu de temps après ils remontèrent dans leur navire, aux acclamations de tout le peuple

de Rhodes, et continuèrent leur route par un vent assez doux qui les porta le lendemain dans la mer d'Egypte : mais le calme survint, et les vagues impuissantes battoient inutilelement les flancs du vaisseau. Tout l'équipage demeure oisif; de l'inaction naît la paresse, et celle-ci engendre d'autres vices; on boit, on s'enivre, et dès-lors commencent à se réaliser leurs fatales destinées. Abrocome voit en dormant une femme d'une grandeur surnaturelle, et d'une figure épouvantable qui entre dans le vaisseau. Son habit désigne le sang et le carnage; elle ne respire que la mort et le butin; elle égorge les uns, contraint les autres à périr dans les flots; et lui-même, le triste Abrocome, pour éviter ses coups, ne trouve d'autre ressource que de se sauver à la nage avec la belle Anthia.

Du mouvement qu'il croit faire en tombant, il se réveille tout troublé; mais, à voir la tranquillité profonde qui régnoit de tous côtés, il est prêt à s'accuser d'illusion : vain espoir! ce tendre époux ne touchoit que trop au moment le plus funeste.

Des corsaires phéniciens étoient dans le port de Rhodes en même-temps que le vaisseau d'Abrocome; on leur avoit appris sans doute, que ce navire étoit chargé de richesses, et d'un grand nombre d'esclaves de prix. La soif du pillage les enhardit aussitôt; persuadés qu'une telle proie ne pouvoit leur échapper : ils voguent avec leur galère du même côté, dans la résolution de ne faire de grace qu'à ceux qui se rendroient sans résistance, et de les aller vendre en Phénicie.

Le chef de ces corsaires s'appeloit Corimbe, jeune homme d'une assez belle taille, mais dont le regard effrayant et la chevelure hérissée inspiroient la terreur. Il commanda le matin à ses gens de ramer bord à bord du vaisseau d'Abrocome et continua la même manœuvre jusques vers le midi, qu'il s'aperçut d'une grande sécurité parmi les Éphésiens. Corimbe, ne doutant point que la mollesse ou le vin ne fussent la cause de ce silence, saisit cet instant pour l'abordage, et comme la légèreté de sa galère la rendoit propre à toute sorte de mouvements, un seul coup de rame

la joignit au navire d'Abrocome. Elle ne l'eut pas si-tôt atteint, que les corsaires sautèrent dedans tous armés, et répandirent l'effroi de tous côtés. La plupart des Éphésiens se jètent d'épouvante à la mer, et sont ensevelis sous les flots; d'autres veulent se mettre en défense, ils sont massacrés. Abrocome, pour garantir Anthia, l'emmène près de Corimbe, et tous deux, embrassant les genoux du corsaire : O notre maître, lui dirent-ils, nous sommes tes esclaves! Retiens-nous avec toi, prends toutes nos richesses, mais laisse-nous du moins la vie! Tu dois montrer quelque clémence pour ceux qui se soumettent volontairement à la force de ton bras; nous t'en conjurons par les dieux de la mer, et par la puissance qu'ils te donnent sur nous; conduis-nous en quel lieu tu voudras, vends notre liberté, mais, par pitié, que ce soit à un même maître!

Corimbe aussitôt arrêta le carnage; et, s'étant emparé de ce qu'il y avoit de plus précieux, d'Abrocome et d'Anthia, et de quelques beaux esclaves qu'il fit passer dans sa

galère, il condamna le navire au feu. Les Éphésiens qui étoient dedans, et dont il n'avoit pas voulu se charger, tant à cause du nombre, que pour plus grande sûreté, furent dévorés par les flammes.

Quel spectacle plus touchant, que de voir quelques-uns de ces malheureux Éphésiens traînés dans la galère, et tout le reste abandonné sur le vaisseau! Ces derniers tendoient les mains à travers les flammes, et poussoient des hurlements affreux; les autres demandoient en pleurant, quel alloit être leur sort, en quelle terre on les conduisoit, quelle ville ils devoient habiter. Qu'ils sont heureux, disoient-ils, ceux que la mort a délivrés des chaînes, ou qui ont prévenu la barbarie des corsaires!

Parmi toutes ces horreurs, Abrocome aperçut un malheureux vieillard, à qui son éducation avoit été confiée, lequel suivoit la galère à la nage: ce triste vieillard, aussi respectable par ses ans que par sa vertu, n'avoit pu supporter qu'on lui enlevât son cher Abrocome, sans lui permettre de le suivre. Il s'étoit

jeté à la mer, et faisoit tous ses efforts pour rejoindre la galère, d'où l'on entendoit ces mots :

O mon cher fils ! où vas-tu me laisser ? moi qui pris soin de ton enfance ! hélas ! tu sais bien que je ne puis vivre sans Abrocome ! donne moi donc la mort, et prends soin de ma sépulture. En prononçant ces dernières paroles, il s'abandonna de foiblesse au gré des flots, et fut enseveli dans l'onde. Abrocome lui tendoit les mains, suppliant en même temps les corsaires de recevoir ce vieillard ; mais ni ses prières, ni ses larmes ne purent rien obtenir : sourds à sa voix, ces inhumains voguèrent avec encore plus d'activité, et le troisieme jour de leur navigation ils arrivèrent à Tyr (17).

L'asile de leurs pirateries n'étoit point dans la ville même, mais dans un lieu voisin ; c'est-là qu'ils débarquèrent. Un fameux capitaine de Corse à qui cet endroit appartenoit, les reçut avec joie. Apsirte (il s'appeloit ainsi) étoit le maître de la galère, Corimbe n'étoit qu'à sa solde, de même que les autres, et, moyennant

une certaine part qu'il leur cédoit sur les prises, outre leur salaire, ils lui rendoient un compte exact de tout ce qu'ils avoient enlevé. Abrocome et Anthia devoient donc lui appartenir.

Depuis que Corimbe s'étoit rendu maître d'Abrocome, la vue continuelle de tant de charmes avoit troublé son repos, et sa passion le dévoroit nuit et jour; il craignoit cependant de ne pouvoir le mener à ses fins, parce qu'il s'étoit aperçu de son amour pour Anthia; d'ailleurs il le voyoit accablé de chagrin, circonstance peu favorable pour hasarder l'aveu de sa flamme criminelle : vouloir y réussir par la force, il y avoit encore moins lieu de l'espérer. Ne pouvant plus résister toute fois à sa brutalité, Corimbe se masqua d'un dehors honnête; il essaya de s'insinuer par la douceur dans l'esprit d'Abrocome; il lui marquoit des soins, et cherchoit à le consoler par des paroles affectueuses et tendres.

Abrocome y fut trompé ; les apparences le séduisirent; il prit pour un effet de la compassion ce qui provenoit d'une cause tout-à-

fait opposée; et son peu d'expérience et sa vertu ne lui permirent pas de deviner les infâmes desseins de Corimbe.

Ce corsaire, voyant Abrocome radouci, prit plus de confiance en son amour; il en fit part à Euxine, l'un de ses camarades, et le pria de l'aider par ses flatteries auprès du jeune Éphésien. Euxine fut charmé de l'aveu de Corimbe; il n'avoit pu voir lui-même Anthia sans être épris de sa beauté; il l'aimoit avec violence : Euxine rendit donc à Corimbe confidence pour confidence, et s'ouvrit à lui de la résolution qu'il avoit formée.

Pourquoi, lui dit-il, cher Corimbe, passer notre vie dans le trouble et dans le sang, toujours agités par la crainte, ou dévorés de repentir? Ne vaudroit-il pas mieux jouir de l'or que nous avons amassé? Ne vaudroit-il pas mieux, sans courir de nouveaux dangers, nous retirer dans quelque endroit écarté du monde, avec les personnes que nous aimons? Apsirte ne les a point vues, il n'en connoît ni le prix, ni la beauté; demandons-lui ces deux esclaves au nombre de ceux qui nous reviennent pour

notre part du navire éphésien; c'est la moindre récompense qu'il doive à nos services, et nous passerons nos jours au sein du bonheur et de la volupté.

Corimbe écouta ce projet avec d'autant plus de plaisir qu'il flattoit sa passion, et, de concert avec son camarade, il convint qu'ils se serviroient mutuellement, et qu'ils feroient tous leurs efforts, Euxine pour persuader Abrocome; Corimbe pour gagner Anthia.

Ces deux malheureux époux, en attendant la fin de leur destinée, demeuroient tout étourdis de leur triste situation; ils s'en entretenoient avec douleur; mais se promettant toujours, quoi qu'il pût arriver, de tenir leurs serments : c'est dans ces dispositions que les trouvèrent Euxine et Corimbe. Après leur avoir déclaré qu'ils avoient à les entretenir, les corsaires les prirent chacun en particulier; jamais leur cœur n'avoit senti de trouble pareil, et ce trouble y faisoit naître mille pressentiments funestes.

Euxine parla de cette manière au jeune Abrocome, en faveur de Corimbe : Je ne m'étonne

pas de te voir mélancolique; on passe malaisément d'un état libre à la servitude, et de l'opulence à la pauvreté : mais tel est l'arrêt du sort; et, dans une conjoncture semblable, en adoucir la rigueur, c'est tout ce qui te reste à espérer; soumets-toi sans rougir au maître que le ciel t'a donné. Par ce moyen tu recouvreras les avantages de ton premier état, et même la liberté, si tu veux avoir une complaisance aveugle pour Corimbe; il t'aime, et, pour t'en donner des marques, il est prêt à te faire part de tout ce qu'il possède : ton emploi sera doux; et de ton maître tu peux faire ton ami; songe à ta fortune présente; sans protecteur, en pays étranger, esclave de corsaires, et menacé des plus cruels supplices si tu dédaignes l'amitié de Corimbe; dans cet état, qu'as-tu besoin ni de femme ni de maîtresse? L'amour sied mal au malheureux; crois-moi, renonce à tout, ne t'attache plus qu'à ton maître; obéis lui sans répliquer.

Pendant tout ce discours, Abrocome garda le silence; il voulut répondre ensuite; mais ses larmes prêtes à couler, mille soupirs qu'il

étouffoit dans son cœur, l'indignation, la colère, rendoient son esprit si confus que les idées lui échappoient; il s'exprima pourtant à la fin assez fièrement.

O toi, dit-il au corsaire, qui pries et menaces tout à la fois, si mes malheurs te touchent, comme tu le dis, prends pitié de l'accablement où je suis; je ne tarderai pas à te faire savoir ma réponse. Euxine n'osa repliquer, et se retira de peur de l'aigrir davantage.

De son côté Corimbe sollicitoit Anthia pour son ami; ses discours furent à peu près les mêmes; il promettoit à la jeune épouse un légitime mariage, des bijoux, de l'or, et tout ce qu'elle pourroit souhaiter si par hasard elle devenoit sensible pour Euxine. Sur la réponse d'Anthia, qui ne différoit guère de celle d'Abrocome, les deux corsaires se retirèrent, en attendant un moment plus favorable, et sans désespérer du succès de leur entreprise.

LIVRE II.

Abrocome et la belle Anthia ne se virent pas plutôt seuls dans le petit réduit qu'on leur avoit donné pour demeure, qu'ils se communiquèrent les indignes propositions des corsaires; ils réfléchirent inutilement aux moyens de les prévenir : que pouvoient-ils opposer à la force et à la brutalité, que les plaintes et les larmes, unique consolation des malheureux? On les eût comparés à deux tendres brebis que des loups carnassiers réservent à leur faim cruelle. Étendus par terre, l'un à côté de l'autre : ô mon père, disoient-ils, ô ma mère, ô ma chère patrie, ô mes chers amis, et vous mes parents et mes serviteurs fidèles qui m'étiez attachés, le voilà donc accompli cet oracle! voilà donc le commencement des malheurs dont il nous a menacés! Hélas! reprenoit ensuite Abrocome, qu'allons-

nous devenir? dans un pays barbare, réduits à la merci de l'insolence, quel sera notre sort? Cupidon, je reçois le châtiment de mon orgueil! Corimbe, un vil corsaire est amoureux de moi, et le barbare Euxine veut m'enlever mon épouse qui est un autre moi-même. O fatale beauté, que vous brillez à contre-temps et pour l'un et pour l'autre! moi qui me suis conservé chaste jusqu'à ce jour, je serois assez lâche pour me livrer aux désirs d'un infâme! Eh! que me servira la vie lorsque je serai privé de ma chère Anthia, et que d'homme je serai devenu.... Ah! je fais serment, je le jure par vous, ô sainte pudeur, qui me suivîtes dans mon enfance et qui ne m'avez jamais quitté, que les vœux de Corimbe n'auront aucun effet; je mourrai plutôt mille fois, et je paroîtrai du moins un mort chaste aux mânes de qui l'on ne pourra faire aucun reproche.

Tandis qu'Abrocome donnoit un libre cours à ses soupirs, Anthia ne pouvoit contenir ses larmes : quel sort inouï, disoit-elle! faut-il que nous ayons perdu si promptement notre

liberté ! Faut-il, ô dieux, que nous soyons obligés sitôt de songer à nos serments ! Un autre que mon époux est épris de mes foibles charmes, et le téméraire ose espérer quelque retour de mon cœur; il ose croire qu'il remplacera mon cher Abrocome, et qu'il me trouvera docile à ses volontés; il s'imagine donc que la vie m'est plus chère que ma tendresse, et que je souffrirois que le soleil m'éclairât de sa lumière divine après qu'on auroit outragé ma vertu; ah, mourons, cher Abrocome, reprenoit-elle en l'embrassant : nous nous posséderons, après la mort dans les Champs-Élisées : là, les envieux ne troubleront point nos amours; l'arrêt en est porté, mourons...

L'époux d'Anthia recevoit la plus tendre consolation de lui voir prendre une résolution si hardie. Apsirte cependant, qui attendoit Corimbe, se doutoit bien qu'il étoit revenu chargé de richesses ; il se transporte aux lieux où l'on gardoit Abrocome et Anthia; quelle est sa surprise en les voyant ! il ne pense qu'au profit considérable qu'il pourra faire sur la vente de ces deux esclaves; il les retient pour

lui, et cède, à Corimbe et aux autres corsaires, presque tout l'argent et les effets précieux ravis aux Éphésiens : Euxine et Corimbe demeurent mortifiés, mais ils n'osent pas répliquer à leur maître qui leur commande de repartir pour la course.

Apsirte, en même-temps s'en retourne à Tyr, où il faisoit un très-gros commerce. Outre nos deux époux, il emmène avec lui deux autres esclaves, l'un qui se nommoit Leucon, élevé avec le fils de Licomède, et l'autre qui s'appeloit Rode, compagne fidèle d'Anthia.

Nos jeunes Éphésiens avoient excité partout l'admiration des peuples, mais on les prit ici véritablement pour des dieux. La beauté n'avoit jamais paru dans un si grand éclat aux yeux de ces barbares. Chaque Tyrien qui les voyoit passer estimoit Apsirte fort heureux de posséder de tels esclaves; leur maître, les ayant menés chez lui, en confie la garde au plus fidèle de ses affranchis, et lui recommande d'en prendre soin. Certain trafic appeloit Apsirte en Syrie; il pria aussi sa fille d'y avoir l'œil pendant son absence, et partit peu

de jours après. Cette fille s'appeloit Manto ; elle n'avoit point encore goûté les plaisirs de l'hymen, quoique jeune et belle, mais bien inférieure aux charmes d'Abrocome. La douce habitude de vivre avec lui fut un moyen bien simple dont l'Amour se servit pour l'enflammer vivement : elle ne peut plus résister au feu qui la dévore ; elle ne sait que résoudre, et la fierté, plutôt que la pudeur, l'empêcha de déclarer son amour au jeune Éphésien, qui d'ailleurs paroissoit épris sincèrement de la belle Anthia son épouse. Comment vaincre ces obstacles? Ouvrir son cœur à quelqu'un des siens, cela ne se pouvoit pas; il y avoit lieu de craindre qu'on ne la trahît auprès de son père. Tant de difficultés, en reculant ses plaisirs, avançoient les progrès de sa passion. Enfin Rode, compagne d'Anthia, se présente à ses yeux; elle se flatte que cette jeune fille pourra seconder ses projets amoureux. Elle l'arrête, et l'ayant conduite en présence des dieux pénates de la maison : jure-moi, lui dit Manto, que tu feras aveuglément ce que je vais exiger de ta soumission.

Rode, toute tremblante, lui promit tout ce qu'elle voulut. Alors la fille d'Apsirte l'instruit de sa passion pour Abrocome; elle prie Rode de l'apprendre à ce jeune Éphésien, et d'employer son adresse pour qu'Abrocome ne soit pas rebelle à ses désirs.

A ces supplications et à mille promesses, Manto joint les menaces les plus terribles. Sache, ajoute-t-elle, que tu es mon esclave, et souviens-toi, si tu ne réussis pas, que je l'imputerai à ta seule négligence, et que les plus affreux tourments te sont préparés. Peut-être ignores-tu ce que c'est que la colère d'une Barbare (18), et d'une Barbare qui se sent outrager; tu l'éprouveras. Après ces paroles, elle renvoie la jeune Rode toute troublée de ce qu'elle venoit d'entendre.

En effet, une pareille confidence s'accordoit mal avec son attachement pour la belle Anthia; mais les menaces de Manto n'étoient point à mépriser : Rode craignoit la mort et les supplices.

Dans cette incertitude, elle crut devoir prendre conseil de Leucon, à qui elle rap-

porta fidèlement les discours de Manto. Ce Leucon étoit ami de Rode depuis plusieurs années ; ils s'étoient connus à Éphèse. L'ayant pris en particulier : nous sommes perdus sans ressource, lui dit-elle; on veut rompre l'union de nos chers maîtres, de nos chers compagnons; on va nous les ravir. La fille d'Apsirte est éprise de la beauté d'Abrocome; si nous ne faisons en sorte qu'il réponde à son amour, Manto nous menace de son courroux. Quel parti prendre, cher Leucon? Vois, imagine quelque moyen pour nous tirer d'embarras. Il est dangereux de s'opposer aux désirs d'une Barbare; il est impossible de détacher Abrocome de la belle Anthia : nous ne parviendrons jamais à concilier des choses si contraires.

Leucon n'eut pas sitôt entendu ce récit qu'il en augura des suites funestes; ses yeux se remplirent de larmes; mais revenu à lui après quelques réflexions, il dit à Rode qu'il se chargeoit de tout, et se rendit auprès d'Abrocome.

Ce tendre époux se croyoit échappé de

l'orage ; depuis le départ de Corimbe et d'Euxine, il vivoit exempt d'inquiétude; à peine se souvenoit-il de ses fers : aimer la belle Anthia, en être aimé, lui parler, l'entendre, et répondre à ses caresses, voilà quelle étoit son occupation. Leucon vient, par ce discours, interrompre cette douce tranquillité.

« Que vas-tu résoudre, Abrocome? La fille d'Apsirte te trouve charmant; elle soupire pour toi. Quel expédient imaginer pour rejeter les feux d'une Barbare amoureuse? Saisis cette occasion pour nous sauver tous, et quelle que soit la résolution que tu prennes, ne permets pas que nous succombions sous la colère de nos maîtres! »

Abrocome, indigné de ce conseil, jeta sur Leucon le regard le plus terrible : O scélérat, dit-il, plus barbare mille fois que ces Phéniciens, oses-tu bien me tenir ce langage? oses-tu parler d'une autre femme au tendre Abrocome en présence de sa chère Anthia? tout esclave que je suis, je sais observer mes engagements; on est maître de mon corps, mais mon ame est libre. Que Manto me menace

de tout ce que la fureur d'une femme est capable d'inventer; qu'elle offre, si elle veut, à mes yeux, et le fer et le feu, et tous les supplices que peut endurer le corps d'un esclave, elle ne me réduira jamais à manquer de fidélité à la belle Anthia.

Pendant qu'il parloit ainsi, cette malheureuse épouse succomboit sous le poids de cette nouvelle disgrace, sans pouvoir prononcer un seul mot : enfin, rappelant ses esprits: mon cher époux, dit-elle, je possède ton cœur, et très-sûre de ta délicatesse et de ta fidélité, l'une et l'autre sont pour mon amour d'un prix inestimable; mais, au nom de ce même amour, au nom de tout celui que tu me portes, crains de te trahir toi-même et d'exposer tes jours à la fureur d'une femme violente; réponds plutôt à ses désirs; je vais, par ma mort, lever le seul obstacle qui t'arrête, et je meurs contente si je puis espérer seulement, ô cher Abrocome, que tu prendras soin de ma sépulture. Ne cesse pas de m'aimer, même après que j'aurai cessé de vivre, souviens-toi toujours d'Anthia, de cette infortunée qui te fut si chère, et qui t'aimoit si tendrement.

Ces réflexions étoient pour Abrocome plus cruelles encore que tout ce qu'il avoit souffert; il étoit hors de lui-même, ne sachant ce que le sort pouvoit lui réserver de pire, après une aventure aussi funeste ; cependant la fille d'Apsirte, impatiente du retardement de Rode, n'écoute plus que la fougue de ses sentiments, et trace ces mots par écrit :

MANTO AU BEL ABROCOME, SALUT.

« Ta maîtresse a de l'amitié pour toi, et ne « peut plus vivre sans te l'apprendre; la dé- « marche qu'elle fait en est une assez grande « preuve ; mais plains une fille tendre que « l'amour y contraint. Voudrois-tu m'aban- « donner ? Songe que tu ferois un outrage sen- « sible à qui s'intéresse pour toi; songe que si « tu te soumets à ce que mon cœur souhaite, « j'obtiendrai de mon père qu'il nous unisse « par l'hyménée. Quant à ta femme, nous nous « en débarrasserons aisément; tu deviendras « riche et magnifique, tu seras heureux, mais « au contraire, si tu m'offenses par tes refus, « il n'est point de peine à laquelle tu ne doives

« t'attendre ; et ma vengeance ne se bornera « pas à punir ton audace, elle pourroit être « fatale aussi à ceux qui te conseillent de ré- « sister à mon amour. »

Ce billet achevé, Manto le cachette, et le donne à une de ses femmes, Phénicienne de nation, pour le rendre; Abrocome le lut avec un trouble extrême; mais surtout ce qui concernoit Anthia lui perça le cœur : révolté de la proposition de Manto, il lui répond sur-le-champ par cet autre billet :

« Maîtresse de ma liberté, dispose de mon « corps comme du corps d'un esclave; si tu « veux ma mort, je suis prêt à la souffrir, « si tu veux m'éprouver par les supplices, tu « le peux : mais espérer que j'aille partager « ton lit, c'est une erreur; en cela tes ordres « excèdent ton pouvoir, et je n'y souscrirai « jamais. »

Manto n'eut pas sitôt parcouru la réponse d'Abrocome, que son cœur fut ouvert à mille passions, toutes plus violentes les unes que les autres; l'affliction, la haine, la jalousie, la fureur, s'en emparèrent, et son unique em-

barras fut de savoir comment elle se vengeroit de la fierté d'Abrocome.

Le retour de son père lui en fournit un moyen. Apsirte ramena de Syrie un riche marchand de ses amis, qu'il devoit donner pour époux à Manto ; ce marchand s'appeloit Méris. Dès qu'elle les sut arrivés, Manto eut recours à l'imposture pour perdre nos jeunes Éphésiens ; elle s'arracha les cheveux, déchira sa robe de toutes parts, et, se jetant aux genoux d'Apsirte : ô mon père, lui dit-elle tout en pleurs, prends pitié de ta fille, elle est outragée par un vil esclave ! Le téméraire Abrocome a voulu me séduire, en me persuadant qu'il m'aimoit avec passion : un aussi grand attentat restera-t-il impuni ? Que son châtiment soit égal à l'insolence de son procédé ! Voudrois-tu m'allier avec une race d'esclaves ? je préviendrois plutôt par mille morts une destinée aussi humiliante.

Apsirte ne se donna pas la peine de l'examen ; sur la simple accusation de sa fille, il condamna le malheureux Abrocome ; et se l'étant fait amener en sa présence : ô le plus

coupable, lui dit-il, et le plus effronté de tous les mortels! A quoi pensois-tu de déshonorer ainsi tes maîtres? Quoi, simple esclave, tu voulois faire violence à une *Vierge?* Le repentir va suivre de près ton impudence; on te châtiera de façon à faire trembler les autres esclaves, et ton ignominie va leur servir d'exemple.

Et, sans permettre qu'Abrocome répliquât un seul mot, il commanda qu'on mît ses habits en pièces, et que, traîné devant les flammes, on le battît avec des verges brûlantes.

La compassion n'eut jamais d'objet plus digne d'elle; ce corps si peu fait pour l'esclavage, perd la délicatesse de sa taille et de sa blancheur; le sang lui découle partout; sa beauté ne fait plus d'impression aux yeux de ses impitoyables bourreaux; on le charge de chaînes qui sortent du (19) feu. Quels tourments, ô ciel! Apsirte les avoit fait redoubler, pour montrer à son gendre qu'il alloit épouser une fille chaste.

En cet instant la tendre Anthia embrasse les pieds de son maître; sa beauté, son état

auroient touché des barbares autres que des Phéniciens et des corsaires; elle veut demander grace pour son époux, mais Apsirte lui répond que c'est précisément à cause d'elle qu'Abrocome mérite une plus grande punition, puisqu'outre l'outrage fait à son maître, il devenoit infidelle à sa légitime épouse, en portant ses vœux ailleurs, et tout de suite il le fait lier comme un scélérat, pour être traîné dans un cachot, où l'on alla le renfermer.

Dans quelle consternation se trouve cet époux infortuné, lorsqu'il ne voit plus sa chère Anthia! il rêve sans cesse aux moyens de se donner la mort; mais des gardes surveillants qui sont en grand nombre autour de lui, l'observent nuit et jour, et rendent tous ses moyens inutiles.

Cependant Apsirte fit célébrer les noces de sa fille, et la solennité de cette fête dura plusieurs jours. Anthia ressentoit un chagrin mortel; son imagination travailloit jour et nuit pour tromper la vigilance des gardes d'Abrocome; est-il rien d'impossible à l'amour! Cette tendre moitié, ou par prières, ou par

subtilité, s'étoit glissée deux ou trois fois dans la prison; ils profitoient alors des moindres instants pour se consoler de leur mutuelle disgrace.

Mais quand tout fut prêt pour le départ de Manto, il n'y eut plus de remède à leurs maux : elle devoit s'en aller en Syrie plusieurs jours avant son époux. Apsirte lui fit un équipage considérable; il lui donna pour dot beaucoup d'or et d'argent, grand nombre d'habits à la babylonienne, et entre autres esclaves, Rode, Leucon, et la belle Anthia.

Quel coup de foudre pour cette Éphésienne, lorsqu'elle apprit son sort! elle épie avec impatience le moment de se rendre auprès d'Abrocome pour lui dire adieu; elle y vole enfin, et pense l'étouffer par ses embrassements. O souverain de mon ame, lui dit-elle, on m'entraîne en Syrie avec les autres esclaves qu'Apsirte a donnés à Manto; me voilà entre les mains de ma rivale, tandis que tu demeures enseveli dans les ténèbres d'une prison où tu mourras sans avoir une main chérie qui te rende les derniers devoirs, qui prenne soin

de ta sépulture! mais j'atteste le génie qui nous accompagne, je te jure que je te rejoindrai, soit que je vive ou que la noire Atropos coupe le fil de mes jours.

Chaque parole qu'Anthia prononçoit étoit suivie d'une caresse passionnée. Elle prodiguoit mille baisers à son cher Abrocome, le tenant serré dans ses bras; puis elle (20) s'inclinoit devant ses chaînes, se jetoit par terre pour saluer les fers de ses pieds, et faisoit toute sorte d'actes de tendresse.

Enfin, Anthia s'étant arrachée de cette prison qui renfermoit la plus précieuse partie d'elle-même, Abrocome se trouva seul abandonné à toute l'horreur de sa situation; il soupiroit, il gémissoit, s'écriant avec douleur, ô mon père, ô Thémisto, ma mère! Qu'est devenue cette félicité, cette perspective riante que les premiers jours de notre mariage sembloient nous annoncer à Éphèse? En quel état se trouvent-ils, ce bel Abrocome, cette belle Anthia, ces heureux époux, si brillants, et que chacun regardoit avec des yeux de satisfaction? Celle-ci s'en va loin de son pays vivre

misérablement dans la servitude, et moi, privé de ma plus chère consolation, je mourrai peut-être tout seul dans cette prison.....

A peine a-t-il fini ces plaintes que le sommeil ferme ses yeux : les songes voltigent sur sa tête; ils lui montrèrent son père Licomède, vêtu de noir, errant par mer et par terre, qui vient dans sa prison briser ses fers et le tirer de servitude; ensuite, devenu cheval lui-même, il parcourt différents pays à la poursuite d'une jument de son espèce qu'il trouve à la fin; pour lors il prend sa première forme, et redevient homme.

Frappé de ce songe, Abrocome ouvre les yeux; il le prend pour un secret avertissement du ciel de ne perdre pas toute espérance. Cependant sa prison ne finissoit point, et sa chère Anthia se laissoit conduire en Syrie avec Leucon et Rode. Manto, depuis que ces derniers l'avoient si mal servie, étoit indisposée contre eux et surtout elle conservoit une haine mortelle pour Anthia.

Aussitôt qu'ils furent tous arrivés à la ville (21) d'Antioche (c'étoit la patrie de

Méris), la fille d'Apsirte fit embarquer Leucon et Rode pour être vendus dans quelque pays éloigné de cette province. Pour ce qui est d'Anthia, Manto devoit la marier avec un esclave de Méris à la campagne; elle crut que c'étoit la seule manière de se bien venger d'Abrocome; cet esclave à qui elle destinoit Anthia s'appeloit (22) Lampédon; son emploi étoit de garder les chèvres sur le bord de la mer; Manto le fit venir et lui remit Anthia pour en faire sa femme; elle lui ordonna même de la traîner de force en cas qu'elle fît de la résistance. Le chevrier la conduit donc chez lui, et prépare tout pour la noce. Anthia se voyant à la veille de prendre un autre époux qu'Abrocome, se prosterne devant le chevrier, l'invoque comme son génie tutélaire, et tâche d'émouvoir sa compassion; elle lui dévoile sa naissance, lui dit qu'elle est d'une famille illustre, ainsi que son mari, et de quelle façon ils étoient tombés au pouvoir des corsaires. Lampédon, attendri par ses pleurs, la reçoit sous sa garde; il lui jure de ne pas user des droits qu'il a sur elle, et s'efforce même de

l'encourager. Laissons pour quelque temps Anthia chez le chevrier se plaindre de la rigueur du sort et de la perte d'Abrocome.

Apsirte que le hasard conduisit dans l'endroit où couchoit Abrocome, avant l'accusation de Manto, aperçut le billet que sa fille avoit écrit à ce jeune Éphésien : il en reconnut le caractère, et, très-convaincu que le malheureux Abrocome étoit innocent, il ordonna qu'on brisât ses liens, et se le fit amener. Abrocome, voyant son maître radouci, se jète à ses pieds; Apsirte le relève et lui dit avec bonté : c'est à tort que je te condamnai, ajoutant foi trop légèrement aux discours de ma fille; pour réparer mon injustice, d'esclave que tu étois, je te rends libre, et te confie la surintendance de toute ma maison; je te choisirai même, si tu le souhaites, une femme parmi les plus belles filles de nos citoyens; oublie le passé, je t'en prie; ce n'est pas volontairement que je t'ai traité si mal.

Que mille graces te soient rendues, ô mon cher maître, lui répond Abrocome, de ce que

tu as bien voulu reconnoître la vérité, et récompenser mon innocence.

Tous les affranchis et les esclaves d'Apsirte sçurent bon gré à leur maître de cet acte de justice. Chacun s'empressa d'en venir marquer sa joie à Abrocome, mais Abrocome paraissoit peu sensible à ces légères faveurs du destin; Anthia seule pouvoit lui tenir lieu de tout, et sans elle rien n'étoit capable de le toucher; il se disoit souvent à lui-même, à quoi me sert la liberté? que m'importe les richesses et l'administration de tous les biens d'Apsirte? ce n'est pas là mon état; ah, que ne puis-je la retrouver ou vivante ou morte!

Ces pensées ne sortoient point de l'esprit d'Abrocome; Anthia l'occupoit même au milieu des plus grands embarras que lui causoient les affaires d'Apsirte; il ne songeoit qu'à l'endroit et au moment où la fortune lui rendroit ce précieux trésor.

Rode et Leucon avoient été emmenés et vendus à Xante, ville de (23) Lycie, située à quelques lieues de la mer, auprès du fleuve du même nom. Le maître qui les acheta les trai-

toit avec douceur; sa vieillesse le mettant hors d'état d'avoir des enfants, ces deux esclaves lui en tenoient lieu; il les regardoit d'un œil de père et les faisoit vivre dans la plus grande abondance; malgré cela le regret de ne plus voir Abrocome et Anthia les jetoit dans une langueur continuelle.

Anthia étoit toujours restée avec le chevrier. L'époux de Manto, Méris, venoit fréquemment à sa campagne. A peine eut-il aperçu la belle Anthia, que son cœur fut embrâsé des désirs les plus vifs. Cependant il se contraignit, et tint ses feux cachés; mais à la fin il ne put s'empêcher d'en faire confidence au chevrier en le flattant des plus belles promesses, s'il ne le trahissoit point.

Lampédon convint avec Méris de tout ce qu'il voulut; mais il redoutoit trop la furie de Manto pour lui tenir parole : en effet, à la première occasion il se hâta d'apprendre à la fille d'Apsirte que son époux étoit infidèle. Manto s'abandonne à toute sa colère : est-il de femme plus infortunée que moi? dit elle. Une misérable fut cause en Phénicie, que le

plus aimable mortel ne répondit point à mon amour, et non contente de ce triomphe, elle vient m'enlever ici le cœur de mon époux! mais je la punirai d'avoir paru belle aux yeux de Méris; elle paiera cher toutes les larmes que ses outrages m'ont fait verser.

Manto n'effectua pas néanmoins ses menaces sitôt; elle attendit que son époux se fût mis en route pour un long voyage : alors elle envoie chercher le chevrier, et lui commande de conduire Anthia dans le plus épais de la forêt, pour être égorgée. Manto lui promet en même-temps une récompense proportionnée à sa jalousie. Le chevrier reçoit avec chagrin cette cruelle commission ; mais la crainte d'irriter Manto par sa désobéissance paroît la plus forte : il s'en retourne aux champs, et raconte à la belle Anthia ce qu'on avoit résolu contre ses jours.

Hélas, s'écrie-t-elle avec les exclamations les plus touchantes, que nos étoiles se ressemblent bien! Abrocome est à Tyr ou mort, ou mourant, et je vais mourir ici. Mais je te prie, poursuivit-elle, ô chevrier, de te comporter

avec la même générosité que tu m'as témoignée jusqu'à présent! lorsque tu m'auras ôté la vie, porte-moi dans un terrain (24) tout auprès, pose ensuite tes deux mains sur mes yeux, et, dans le moment que tu m'enseveliras, appelle à haute voix, et pendant longtemps, Abrocome! Abrocome! Que cette sépulture me seroit agréable, si Abrocome la partageoit avec moi!

Elle dit, et le chevrier saisi de compassion, n'eut pas le courage d'exécuter les ordres de Manto; il craignit de commettre l'action d'un scélérat en immolant une femme si jeune, si belle, et qui n'avoit fait de mal à personne; l'ayant donc rassurée, il lui tint ce discours : Anthia, tu sais que Manto, notre maîtresse, m'a très-rigoureusement ordonné de t'ôter la vie. Par respect pour les dieux, et par pitié pour ta jeunesse et pour ta beauté, je ne le fais point : au contraire, je veux te vendre dans quelque port éloigné; Manto me feroit châtier trop vivement, si elle apprenoit que que tu n'es pas morte, au lieu que ne te sachant plus ici, elle croira que j'ai suivi ses ordres.

L'épouse d'Abrocome, pénétrée de reconnaissance, embrassa, tout en pleurs les pieds du chevrier; levant ensuite les yeux, elle adressa cette prière au ciel : O dieux! dit-elle, et vous, Diane d'Éphèse, puissiez-vous tenir compte à ce chevrier d'une aussi bonne action!

En même-temps Anthia confirma son bienfaiteur dans le dessein de la vendre au plutôt; ils se rendirent ensemble au port le plus voisin. Des marchands de Cilicie offrirent d'Anthia un prix considérable au chevrier; celui-ci le reçut, et s'en retourna aux champs.

Les nouveaux maîtres d'Anthia l'ayant fait passer sur leur vaisseau, voguèrent vers la (25) Cilicie à l'entrée de la nuit; mais une tempête ayant brisé le navire, ils se sauvèrent avec Anthia sur des débris, et les vagues les portèrent à la première plage.

Il y avoit en cet endroit un bois extrêmement touffu. Hipothoüs, chef de brigands, aussi célèbre par terre que les plus fameux pirates sur mer, s'y étoit réfugié avec sa compagnie; les Ciliciens, qui cherchoient quelque

route frayée, s'étant égarés à la fin, furent rencontrés par ces brigands qui les prirent avec la belle Anthia.

Cependant la cruelle Manto, pour se justifier dans l'esprit de son père, lui envoya cette lettre par un esclave.

« Vous m'avez mariée dans une terre étran-« gère. Parmi les esclaves que vous m'avez « donnés, Anthia s'est mal comportée; ses ac-« tions ont été cause que je l'ai fait passer à la « campagne; mais le beau Méris mon époux, « que ses affaires appeloient souvent en cet « endroit, en est devenu amoureux; son in-« fidélité m'a causé tant de chagrin, que j'ai « donné ordre au chevrier, à qui j'avois aban-« donné Anthia, de la vendre dans quelque « ville de Syrie. »

Abrocome, à qui son maître Apsirte fit part de cette lettre ne put se contenir d'impatience et de douleur; le premier projet que l'amour lui fit naître, fut de s'enfuir pour s'aller informer du pays où l'on avoit vendu sa chère Anthia. Il se rendit donc à Antioche, où il se fit instruire secrètement par les gens

de Manto de la demeure du chevrier; il y court aussitôt, et le prie avec instance de lui donner des nouvelles de la jeune fille de Tyr.

Vous voulez dire, lui répond le chevrier, de la belle Anthia; et tout de suite il apprit au jeune Éphésien son mariage, la conduite religieuse qu'il avoit tenue avec elle, l'amour passionné de Méris, et la résolution qu'il avoit prise, plutôt que d'immoler cette jeune épouse, de la vendre à des marchands de Cilicie. Le chevrier ajoute qu'un certain Abrocome occupoit nuit et jour le souvenir d'Anthia; qu'elle ne se lassoit point de prononcer son nom.

Le jeune Éphésien n'avoua pas au chevrier qu'il étoit ce même Abrocome; mais, l'ayant remercié de sa complaisance, il prit dès le lendemain de très-bonne heure, la route de Cilicie, où il espéroit de trouver Anthia.

Hypothoüs avec ses compagnons avoit passé la nuit dans la bonne chère, ne devant sacrifier que le lendemain; tous les apprêts du sacrifice étoient déjà faits, la statue de (26) Mars étoit placée, le bois apporté, et les fleurs

pour les guirlandes toutes choisies; il falloit que le sacrifice se fit selon l'ordre accoutumé; la victime qui devoit être immolée, soit un homme, soit une femme, ou quelque animal que ce pût être, étoit attachée à un arbre; ensuite chacun se retiroit en arrière à certaine distance, et l'on faisoit pleuvoir une grêle de dards sur le corps de la victime. Tous ceux qui l'atteignoient, étoient sûrs que Mars agréoit leur sacrifice; mais tous ceux qui tiroient à côté étoient obligés d'apaiser le dieu par de nouvelles offrandes.

Anthia devoit servir ce jour-là de victime. Comme tout étoit prêt, et qu'on alloit l'attacher, un grand bruit frappa l'air subitement : des gens armés parurent de toutes parts; c'étoient les troupes de Périlas, préfet de la paix, homme puissant et des plus renommés de la Cilicie, qui vint surprendre la compagnie d'Hypothoüs : la plupart des brigands furent massacrés, et le reste pris en vie, le seul Hypothoüs se sauva les armes à la main.

Périlas se fit amener Anthia, qui lui ra-

conta ses malheurs et de quelle manière on alloit l'immoler, s'il ne l'eût secourue : la douceur de sa voix, son regard, l'éclat de son teint que le trouble avoit ranimé, la couronne de fleurs, et les guirlandes dont elle étoit parée, lui donnoient tant de graces que Périlas prit un peu trop de part à son infortune, et ce sentiment devint la source d'une passion vive qui se développa par la suite. Le Préfet emmena cette belle Éphésienne à Tarse (27), ville capitale de Cilicie, où les compagnons d'Hypothoüs subirent la peine de leurs crimes. Périlas n'étoit point engagé sous les lois de l'hymen; mais les beaux yeux d'Anthia le rangeoient insensiblement sous les lois de l'amour, et des chaînes de l'un, on passe volontiers aux chaînes de l'autre. Il propose donc à cette charmante personne de partager les richesses considérables qu'il avoit amassées, et l'assure qu'il la regardera moins comme sa femme, que comme la souveraine absolue de son cœur et de ses biens.

Les premiers jours, Anthia fit voir une ferme résistance; accablée enfin des pour-

suites de Périlas, et, craignant quelque violence de sa part, elle feignit de consentir à l'épouser; mais elle prit du temps. Périlas, trop charmé de l'avoir amenée en partie à ce qu'il souhaitoit, lui donna trente jours pour achever de se déterminer : il lui promit en attendant, de mettre un frein à ses désirs et de suspendre ses sollicitations. Anthia obtint donc quelque relâche à ses maux; mais elle appréhendoit plus que la mort l'expiration du temps qu'elle avoit demandé.

Pendant qu'elle s'inquiétoit de la sorte, Abrocome continuoit sa route vers la Cilicie. Ce tendre époux s'étoit égaré : il n'étoit pas éloigné de la grotte des brigands, lorsqu'il rencontra le fameux Hypothoüs. Celui-ci accourut au-devant de lui, et le pria de le recevoir pour compagnon de voyage. Qui que tu sois, lui dit-il, ô charmant jeune homme! je trouve du plaisir à te considérer; mes yeux ne virent jamais de mortel qui me parût, tout ensemble, et si beau et si vaillant. Nous voilà, continua-t-il, à une grande distance de la route ordinaire; crois-moi, laissons la Cilicie, et

passons vers le Pont (28) de Cappadoce; cette province est remplie de richesses, et convient à ma profession. Abrocome intimidé se rendit à la force et fut contraint de l'accompagner. D'ailleurs, il se flattoit qu'en voyageant de côté et d'autre, aux environs de la Cilicie, où devoit être Anthia, il rencontreroit à la fin cette chère épouse; il crut cependant à propos de garder le silence sur le vrai motif qui le conduisoit.

Après s'être donc juré réciproquement de ne se jamais nuire l'un à l'autre, ils s'en rétournèrent dans la grotte : Hypothoüs prit ce qu'il y avoit laissé; il avoit aussi caché dans la forêt un cheval, qui servit pour Abrocome.

LIVRE III.

Le dessein d'Hypothoüs étoit d'aller à (29) Massaque pour y recruter un certain nombre de jeunes gens et former de nouveau sa compagnie. Comme ils passoient dans les endroits les plus habités, ils trouvoient de tout en abondance; Hypothoüs savoit si bien la langue du pays que tout le monde traitoit avec lui comme s'il y fût né. Au bout de dix jours de marche, ils arrivèrent à Massaque, où ils comptoient séjourner quelque temps pour se rétablir de leurs fatigues; ils eurent seulement la précaution de se loger proche la porte de la ville.

Un jour qu'ils étoient à dîner tête à tête, Hypothoüs jeta le plus tendre soupir, et ce soupir fut bientôt accompagné de larmes; Abrocome voulut savoir le sujet qui les faisoit

couler. Hélas! lui répondit Hypothoüs, je ne finirois pas si tôt à te raconter ce qui me rend malheureux; les événements les plus tristes composent l'histoire de ma vie. Abrocome le pressa de les lui apprendre, et promit de l'instruire à son tour de ses aventures; de sorte qu'après un court silence, Hypothoüs commença son récit de cette manière.

J'ai reçu le jour à (30) Perinthe; mes parents étoient des plus considérables de cette ville qui n'est pas éloignée de la Thrace : tu sais sans doute que Perinthe est fameuse entre toutes les villes de l'Asie, et combien ses habitants possèdent de richesses. Envoyé dès ma jeunesse aux écoles publiques, j'y pris un attachement insurmontable pour[1] un jeune garçon qui faisoit ses exercices en même-temps que moi. Hyperanthe ne paraissoit pas répondre à mon amitié; j'avois beau la faire éclater à ses yeux, et par la douceur de mes regards, et par des attentions et par des louanges, il sembloit ignorer que je l'aimois; cependant

[1] Il faut se rappeler que ce sont des Grecs qui parlent, ou même un Thrace : c'est encore pis.

comme nous étions à célébrer la veille d'une fête qu'il devoit y avoir à Perinthe; je m'approchai du bel Hyperanthe, et le priai d'avoir pitié de ma langueur d'une manière si touchante, qu'il en fut attendri; il me permit de l'embrasser, et, de joie, j'arrosai son visage de mes larmes. Ce fut là le commencement de mon bonheur; nous eûmes par la suite occasion de nous trouver seuls, parce que la conformité d'âge écartoit tout soupçon : débarrassés alors des importuns, nous goûtions la plus charmante félicité dans les caresses réciproques d'une innocente amitié; c'étoit à qui s'en donneroit des gages plus certains et plus souvent réitérés. Hélas! il ne manquoit à nos plaisirs, pour être parfaits, que d'être durables; mais la fortune ne les vit point sans jalousie, et se plut à nous traverser.

Il arriva (31) de Bysance (Périnthe n'en est pas loin) un homme opulent et des plus renommés, lequel, énorgueilli de ses richesses, se faisoit appeler *Aristomachus*. Assurément quelque dieu courroucé l'envoya tout exprès pour me nuire. J'étois avec Hyperanthe. Cet

Aristomachus l'aperçut, et, du premier coup-d'œil, en fut épris. Telle étoit l'impression que faisait sa beauté; nul mortel, en le voyant, ne pouvoit se garantir de l'aimer.

Aristomachus commença par garder quelques mesures : il se contentoit d'envoyer des gens adroits auprès d'Hyperanthe pour le disposer en sa faveur; mais Hyperanthe m'étoit trop attaché pour me préférer qui que ce soit. Aristomachus impatienté de ses refus, aima mieux s'adresser à son père. Ce père étoit un homme sans mœurs, esclave de l'intérêt; il lui vendit Hyperanthe, et fit accroire à ce malheureux fils, en le livrant, que c'étoit pour étudier sous Aristomachus, qui se vantoit de professer la rhétorique.

Hyperanthe ne fut pas sitôt au pouvoir de ce tyran, qu'Aristomachus l'enferma dans un endroit dont lui seul avoit la clef, et peu de jours ensuite il s'embarqua pour l'emmener à Bysance.

Toutes les considérations du monde n'auroient pu me séparer de lui; aussi le suivis-je à Bysance, où je cherchois avec empressement

les occasions de le voir; mais que ces occasions étoient rares! je n'en trouvois presque jamais pour l'embrasser; à peine même pouvois-je m'entretenir avec lui; il étoit toujours gardé à vue par une infinité d'esclaves. Cette contrainte et l'injustice du père d'Hyperanthe me mirent enfin au désespoir. Je pris une dernière résolution, et m'en retournai tout seul à Perinthe. Là, je vendis tout ce qui m'appartenoit, et je repris aussitôt le chemin de Bysance. Arrivé dans cette ville, je ne laisse point échapper le premier moment favorable pour faire part à Hyperanthe de mon dessein. Il l'applaudit; il s'offre même de me servir et de partager le péril. Que n'est-on pas capable d'entreprendre avec le secours de quelqu'un qu'on aime! Hyperanthe m'avoit donné le moyen d'entrer dans la maison d'Aristomachus : je veux sur le soir m'introduire dans sa chambre; mais que vois-je! le traître Aristomachus entraînoit de force mon cher Hyperanthe dans le lit. A cet aspect, la fureur m'emporte; je vole comme un éclair sur cet infâme, et je le perce de mille coups de poignard. Aristoma-

chus tombe noyé dans son sang; il rend le dernier soupir, les yeux attachés sur le bel Hyperanthe. Mais, sans perdre de temps, nous profitons du silence de la nuit; chacun reposoit : nous nous sauvons à travers les ténèbres, et nous arrivons le lendemain à Périnthe. Notre projet n'étoit pas de nous y montrer : en effet, trouvant un vaisseau tout prêt, nous nous embarquâmes pour voyager en Asie. Notre navigation fut assez douce jusqu'à la vue de (32) Lesbos; mais un orage des plus violents s'étant élevé tout-à-coup, l'adresse des matelots devint inutile : notre navire se renversa sur les vagues. Le premier mouvement de crainte qui me saisit eut pour objet mon cher Hyperanthe. Je fis des efforts incroyables pour le sauver; je nageois d'abord sous lui, et le soulevois de mon mieux, afin qu'il eût moins de peine : mais vers la nuit Hyperanthe ne put se soutenir contre l'impétuosité des flots, et je le sentis expirer, sans qu'il me fût possible de lui prêter du secours. J'employai tout ce qui me restoit de forces pour conduire son corps jusqu'au rivage, et

lui rendre les derniers devoirs. Triste et malheureuse consolation pour un si grand malheur! Je l'ensevelis donc, pour tout parfum l'arrosant de mes pleurs, et faisant retentir les rochers de mes gémissements : après quoi le hasard m'ayant offert une espèce de colonne, je la plantai sur son sépulchre, et je me servis d'une petite pierre aiguë avec laquelle je traçai l'épitaphe suivante en mémoire de cet infortuné :

Hipothoüs, d'une main impuissante,
Dressa ce monument à son cher Hyperanthe;
Qu'on ne s'étonne point de sa simplicité;
Il renferme en son sein une fleur [1] des plus belles,
Que le sort a ravi sur des vagues cruelles
Par le souffle mortel d'un vent trop irrité.

Après cette disgrace, je ne fus pas tenté de retourner à Perinthe; j'allai parcourir la grande (33) Phrygie; je descendis ensuite vers la (34) Pamphilie, et là, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, courroucé contre les dieux de m'avoir enlevé mon cher Hyperanthe, ennemi déclaré des hommes d'y avoir

[1] Hyperanthe, en grec, signifie *au-dessus des fleurs*, ou très-fleuri. Il seroit impossible d'entendre sans cela le sens de cette allégorie.

aussi contribué en partie, je me mis à venger sur eux la perte qui faisoit mon supplice. Associé d'abord dans une compagnie assez fameuse, dont le chef vint à manquer, je fus élu tout d'une voix à sa place. Ma conduite répondit à l'idée qu'on avoit eue de moi; toute la Cilicie se ressentit de mes ravages jusqu'au moment où mes compagnons furent tous pris ou massacrés par un accident imprévu. Je suis le seul qui aie pu en échapper quelques jours avant de te rencontrer.

Tu viens d'entendre mes aventures, ajouta Hypothoüs; mais toi, cher ami, dis-moi de quelle espèce sont les tiennes : je te vois abattu; il semble même que tu aies éprouvé de grandes misères pendant ton voyage.

Abrocome, en peu de mots, contenta la curiosité d'Hypothoüs. Il lui dit qu'il étoit d'Éphèse, et qu'il y avoit épousé une jeune fille dont il étoit passionnément amoureux. Il lui raconta les prédictions de l'oracle, son voyage à Rhodes, la rencontre des corsaires, ce qui lui étoit arrivé à Tyr, sa fuite en Syrie, et enfin le motif qui l'avoit conduit en Cilicie.

Pendant ce récit, Hypothoüs soupiroit avec Abrocome, en s'écriant : Chers auteurs de mes jours, ô ma chère patrie! je ne vous verrai plus; ni toi, bel Hyperanthe, qui me serois plus cher encore que tout ce que je pourrois imaginer! Hélas, Abrocome, il te reste du moins le doux espoir de posséder l'objet de ton amour! mais pour moi, cette consolation m'est défendue ; je ne verrai plus Hyperanthe. En achevant ces mots, il montra la chevelure d'Hyperanthe, qu'il arrosa de pleurs.

Hypothoüs reprit ensuite une aventure qu'il avoit oubliée. Peu de temps avant que ma compagnie fût détruite, dit-il, une jeune vierge qui s'étoit égarée, se laissa surprendre dans la grotte. Elle avoit à-peu-près ton âge, et se disoit de ta patrie. Je n'en pus savoir davantage. Nous devions l'immoler au dieu Mars : tout étoit préparé pour le sacrifice, lorsqu'une troupe nombreuse de gens qui la poursuivoient sans doute, interrompirent la cérémonie. Je me sauvai, comme je t'ai dit, et j'ignore ce qu'elle est devenue. Sa beauté pouvoit être comparée à celle de Vénus; ses habits étoient

simples, ses cheveux blonds, et le charme de ses regards, peignoit admirablement la douceur de son ame....

Comme Hypothoüs alloit continuer, Abrocome s'écria : O trop heureux Hypothoüs! tes yeux ont vu ma chère Anthia! mais où est-elle? où fuit-elle? quelle heureuse contrée la possède à présent? courrons-y, retournons en Cilicie, cherchons-là; elle ne doit pas être encore éloignée de l'antre des brigands. Cher Hypothoüs, partons, je t'en conjure par l'ame du bel Hyperanthe, qui est la même que la tienne, ne me refuse pas; allons parcourir au plus vite tous les lieux où tu crois que je puisse retrouver Anthia.

Hypothoüs souscrivit aux désirs d'Abrocome: il lui représenta seulement qu'il étoit à-propos de faire une levée d'hommes qui les accompagneroient, pour rendre leur entreprise plus sûre.

Pendant qu'ils se disposoient à retourner en Cilicie, le terme qu'Anthia avoit obtenu pour son mariage, les trente jours étoient expirés. Périlas avoit déjà fait orner les vic-

times de fleurs ; on les menoit en pompe, suivies de tout ce qui étoit nécessaire à la cérémonie. Il y avoit chez Périlas un concours prodigieux de monde ; ses parents, ses amis et grand nombre de citoyens étoient venus prendre part à sa joie, et devoient célébrer avec lui la fête de ses noces.

Quelque temps avant qu'Anthia eût été délivrée des mains des brigands, un vieux médecin d'Éphèse avoit fait naufrage en allant en Égypte, et le besoin l'avoit conduit à Tarse. Eudoxe (c'étoit son nom) s'adressoit aux plus considérables de la ville, demandoit aux uns de l'argent, aux autres des habits pour continuer son voyage : s'étant un jour approché de Périlas, il lui dit, ainsi qu'il le racontoit à tous, quelle étoit sa disgrace, son pays et sa profession. Périlas s'imagina que la belle Anthia seroit charmée de voir un homme d'Éphèse, et le lui présenta.

Anthia l'accueillit en effet avec de grandes caresses, lui demandant précipitamment des nouvelles de sa famille. Eudoxe ne put lui en donner ; il étoit absent d'Éphèse depuis plu-

sieurs années. Cependant sa vue ne laissa pas que d'être agréable à la jeune Anthia, qui faisoit prendre soin de sa subsistance. Eudoxe auroit voulu rejoindre sa femme et ses enfants; il supplioit sans cesse sa bienfaitrice de lui procurer les moyens de s'en retourner à Éphèse.

Lors donc que l'appareil des noces fut achevé, que toutes les invitations furent faites et qu'on eut paré la nouvelle épouse des habits les plus somptueux, il n'y eut plus de prétexte qui pût reculer cette fatale cérémonie; Anthia, inconsolable, fondoit en larmes; ses yeux ne tarissoient point; le bel Abrocome demeuroit gravé dans sa pensée, elle n'avoit pas oublié l'amour de ce cher époux, les serments qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, les plaisirs qu'ils avoient goûtés dans leur patrie, et la tendresse de ses parents; mais elle avoit aussi devant les yeux, pour combattre toutes ces idées, la circonstance pressante qui l'obligeoit presque de céder, et les noces toutes prêtes à se conclure, qui l'alloient engager dans de nouveaux liens. Toutes ces ré-

flexions déchiroient son ame; mais l'infidélité qu'elle commettoit envers Abrocome sembloit la toucher plus que tout le reste.

Que je suis injuste, disoit-elle! est-ce ainsi que je traite mon cher Abrocome? est-ce ainsi que j'imite sa générosité? Ce tendre époux s'est vu mener dans un noir cachot; il a souffert constamment les plus affreux supplices, plutôt que de manquer à son amour : hélas! que sais-je, peut-être est-il mort à présent; et moi, malheureuse, oubliant tout ce qu'il a fait pour moi, je vais à l'autel pour être unie avec un autre! on chantera de nouveau l'hymenée en mon honneur! Quoi! j'aurai la perfidie de reposer près de Périlas.... O chère ame d'Abrocome, reprenoit-elle ensuite tendrement, plus sacrée pour moi que tout ce qui respire, ne vous affligez pas encore, Anthia ne vous fera point cet outrage; l'appareil le plus terrible d'une mort prochaine ne sauroit l'y forcer; elle se conservera toujours votre chaste et fidèle épouse.

Elle dit : et le médecin d'Éphèse, étant venu la voir, ils se retirèrent ensemble dans

un cabinet où la belle Anthia se jette aux pieds d'Eudoxe; elle le supplie avec toutes les instances que la douleur suggère aux malheureux, de lui garder le secret sur ce qu'elle va lui révéler; en même-temps elle prend Diane à témoin, et conjure cette déesse, protectrice des Éphésiens, d'accomplir ce qu'elle souhaite d'Eudoxe; celui-ci la relève de terre, et lui proteste avec serment qu'il est prêt à remplir tous ses vœux.

Alors Anthia, rassurée par ce discours, lui fit un détail abrégé de ses aventures, et rappela principalement la promesse qu'elle et Abrocome s'étoient faite de se garder une fidélité réciproque. Si j'espérois, poursuivit-elle, de rejoindre mon époux vivant, ou que je pusse secrètement m'échapper d'ici pour l'aller chercher, c'est sur quoi je te demanderois conseil; mais puisqu'il est mort sans doute, que la fuite m'est impossible, que je ne puis sans être parjure envers mon cher Abrocome, transgresser le pacte que j'ai fait avec lui, et que certainement je ne manquerai point à mes serments; c'est à toi que j'ai re-

cours; invente, par le secret de ton art, quelque breuvage qui termine mes maux; ensuite apporte-le moi, les dieux auront soin de te récompenser; mes derniers instants seront employés à les prier pour toi; je te donnerai plus d'or qu'il n'en faut pour te conduire dans notre patrie, et tu pourras, avant que ma mort soit découverte, t'embarquer pour Éphèse : à ton arrivée, informe-toi de Mégamède et de ma mère Euripe; cours chez eux, apprends-leur toutes les particularités de mes infortunes; apprends-leur aussi que la mort a tranché mes jours et ceux d'Abrocome.

Après ces paroles, Anthia se remit aux pieds d'Eudoxe, pour le supplier d'accorder à ses désirs ce qu'elle lui demandoit; elle présente ses brasselets, ses perles, les (35) chaînes qu'elle avoit à son cou, garnies de pierres précieuses, et une somme considérable d'argent. Les richesses de Périlas qu'elle avoit en son pouvoir, la mettoient en état de faire toutes ces générosités. Eudoxe, malgré sa compassion, est ébranlé; l'appas d'une si grande fortune éblouit ce médecin. Quelle voie plus

sure en effet pour retourner à Éphèse, et pour y vivre dans l'abondance? C'est en vain qu'il hésite; plus il se consulte et plus l'intérêt triomphe dans son cœur; Eudoxe consent donc à composer un poison, et sort à l'instant pour l'aller préparer.

Anthia, pendant l'absence d'Eudoxe, continue ses plaintes; elle a quelque regret de finir si jeune une carrière à peine commencée; tous ses discours sont entremêlés du nom d'Abrocome; elle l'appelle et lui parle comme s'il étoit présent; c'est dans de pareilles agitations qu'elle attend son libérateur; ses vœux sont satisfaits; il arrive enfin, portant avec lui ce qu'il avoit promis.

La jeune Éphésienne s'en empare avec joie, et congédie le médecin après les témoignages d'une reconnoissance peu commune. Eudoxe disparoît aussitôt, et les rivages de Cilicie le voient déjà bien loin; cependant elle cherchoit le moment favorable pour avaler ce poison.

Déjà la nuit étoit venue; déjà l'on préparoit la chambre des nouveaux époux; ceux

qui étoient préposés pour cet office vinrent chercher Anthia. Absorbée dans son état, elle se laisse entraîner toute mourante, et cachant dans sa main le dernier remède qu'elle préparoit à ses maux; comme elle avancoit vers le lit nuptial, et que chacun appeloit l'hyménée par les chants accoutumés, son esprit se livroit aux idées les plus tristes. Quelle différence, disoit-elle en elle-même; je fus autrefois menée au bel Abrocome mon époux, et c'étoit le flambeau du tendre Amour qui m'éclairoit sur mon passage; l'hyménée descendit sur le lit des deux amants qui goûtoient un bonheur mutuel; quelle différence, dieux immortels!.... Cependant, poursuivoit-elle, Anthia, que vas-tu faire? outrageras-tu de la sorte Abrocome, ce cher époux, ce fidèle amant dont ton cœur étoit si charmé, et qui, plutôt que de te trahir, a préféré la mort?... Non, il ne sera pas dit que j'aie cette foiblesse, et que je l'abandonne ainsi dans l'adversité! Abrocome seul doit être mon époux, et, tout mort qu'il est, son ombre même m'est plus chère que tous les mortels ensemble.

Étant arrivée auprès du lit, et s'y trouvant presque seule pendant qu'on étoit allé chercher Périlas dans l'endroit où se donnoit le festin, Anthia feignit d'être altérée et demanda de l'eau; un esclave accourut à l'instant pour lui en donner : elle prit la coupe et glissa dedans le poison avec subtilité, proférant ensuite ces mots tout bas : O chère ame, dit-elle, de mon cher Abrocome, que la mienne adoroit uniquement, me voilà prête à te tenir parole; je m'achemine enfin vers la seule route qui mène à toi. Triste résolution, à la vérité, mais indispensable! Reçois ton épouse avec la même ardeur que tu lui jurois autrefois; invite-la toi-même à t'aller rejoindre.

A peine a-t-elle achevé ces mots qu'elle avale le breuvage. Le plus prompt sommeil ferme ses paupières, et dans le même instant elle tombe sans mouvement et sans connoissance.

Quelle fut la surprise de Périlas en arrivant! il voit Anthia étendue par terre, qu'on s'efforçoit en vain de rappeler à la vie. La dou-

leur la plus amère succède à la plus grande joie ; un murmure de plaintes se fait entendre dans toute la maison ; ce n'est plus que confusion et que tumulte, que cris, qu'exclamations de toutes parts ; on est surpris, consterné. Les uns plaignent l'égarement de l'esprit de cette jeune personne ; les autres cherchent à consoler Périlas, et tous sont également fachés de l'accident qui vient d'arriver : mais Périlas surtout ne sort de son saisissement que pour se livrer au désespoir ; il déchire ses habits et se jette tout éperdu sur le corps d'Anthia : O chère personne, s'écrie-t-il ! quoi ! tu quittes l'époux avant la noce ! A peine as-tu été quelques instants l'épouse de (35) Périlas, et au lieu du lit conjugal, c'est au sépulcre qu'on va te placer ! O trop heureux cet Abrocome, qui que ce pût être, véritablement fortuné d'avoir goûté les plaisirs de l'hymen avec toi !

Périlas donnoit ainsi des marques de sa tristesse ; il se rouloit auprès du corps d'Anthia : tantôt il lui baisoit les jambes, tantôt les mains : saisi tout d'un coup du transport

le plus tendre, il l'embrassoit avec la même ardeur que si elle eût été vivante, répétant sans cesse : O jeune épouse infortunée! ô femme encore plus malheureuse!

Cependant il l'adopta de la même manière que si la noce eût été consommée; Périlas l'habilla lui-même de plusieurs (36) vêtements très-riches; il attacha des pièces d'or autour d'elle. Vers le retour de l'aurore, ne pouvant plus en soutenir la vue, il mit le corps sur un brancard doré, pour être transporté dans les sépulcres les plus proches (37) de la ville, en pompe funèbre; il l'accompagna tout en pleurs, suivi d'une infinité de peuple. Périlas choisit un tombeau particulier pour y placer Anthia; il fit tomber sous le couteau grand nombre de victimes, brûla quantité de belles robes et d'autres ajustements à l'usage des femmes; ensuite de quoi, les devoirs qu'on est obligé de se rendre entre époux après la mort, étant remplis, il s'en retourna, pénétré de douleur, à la ville de Tarse.

Le médecin Eudoxe avoit trompé la malheureuse Anthia; sans doute qu'il n'avoit pu

se résoudre à devenir le ministre d'un si fatal projet; au lieu d'une drogue empoisonnée, il avoit substitué quelque *somnifère* qui pût produire le même effet que le sommeil de la mort : au bout de vingt-quatre heures Anthia revint de sa léthargie. Lorsque tous ses esprits furent sortis de leur assoupissement, elle comprit bien qu'Eudoxe s'étoit joué de sa crédulité, qu'il avoit eu pour ses jours une cruelle compassion, qui ne faisoit que prolonger ses maux. O poison trompeur, qui remplis si mal mon attente, dit-elle tout bas, c'est toi qui m'as empêché de suivre la voie fortunée qui s'ouvroit à mon ame pour aller rejoindre Abrocome! je me trouve déçue d'un si doux espoir. Faut-il que tous mes désirs aient si peu de succès? Mais pourquoi ces regrets, ajoutoit-elle? ce sépulcre n'a-t-il pas de quoi satisfaire mon envie? La faim prendra la place du poison, puisqu'il n'y a pas lieu de croire que personne vienne m'enlever d'ici. Non, je ne leverai plus mes yeux sur l'astre du jour. Que sa divine lumière me soit interdite pour jamais!

Anthia attendoit donc généreusement la mort : mais le destin en vouloit ordonner autrement ; car cette même nuit des corsaires ayant appris qu'outre bien des ornements précieux, son cercueil contenoit beaucoup d'or et d'argent qu'on y avoit laissé, ces corsaires brisèrent la porte du monument, et pillèrent tout le butin. Ils voient aussi cette jeune personne encore vivante, et sa beauté leur fait espérer de la vendre à haut prix. On la relève pour l'emmener. O vous, dit-elle alors, en tombant aux pieds des pirates, qui que vous soyez, emportez ces ajustements et tout ce que vous trouverez d'enseveli avec moi ; mais du moins épargnez mon corps. Je suis consacrée à deux divinités, la Mort et l'Amour ; laissez-moi les satisfaire ; je vous en conjure par les dieux de votre patrie. Daignez ne pas montrer au jour une mortelle qui s'est condamnée elle-même aux ténèbres de la nuit....

Elle s'épuisa vainement en tristes lamentations ; les pirates demeurèrent inflexibles : Anthia fut traînée hors du sépulcre, et conduite sur le bord de la mer dans un esquif

avec lequel ces corsaires tinrent la route d'Alexandrie. Pendant tout le voyage, ils l'exhortoient à se soumettre à la volonté du destin : mais elle ne répondoit point, et renfermoit ses plaintes dans son cœur ; elle pensoit quelquefois en elle-même : Quoi, toujours des corsaires et la mer ! de nouveau faite esclave ! mais combien plus malheureusement, puisque je ne le suis point avec Abrocome ? En quelle terre vais-je aborder à présent ! à quelle sorte de maîtres suis-je réservée ! Ce ne sera plus Méris, ni Manto, ni Périlas, ni la Cilicie. Ah ! plût aux dieux que le sort me conduisît où le bel Abrocome a fini ses jours, quand je n'y devrois voir que sa sépulture !

Ces pensées étoient accompagnées de soupirs qu'Anthia poussoit à tous moments, et les corsaires étoient obligés de recourir à la violence pour lui faire prendre quelque nourriture. En peu de jours ils arrivèrent au port d'Alexandrie (38), où Anthia fut mise à terre, pour être vendue aux premiers marchands qui se présenteroient.

Périlas, ayant appris l'enlèvement du corps

de sa chère Anthia, s'abandonnoit à l'affliction la plus vive, et son désespoir tenoit de l'égarement.

Abrocome s'informait de tous côtés avec soin, si l'on n'avoit aucune connaissance d'une jeune étrangère, vendue à des marchands d'esclaves; et lorsqu'il n'en apprenoit point de nouvelles, il s'en retournoit, las et consterné, auprès de ses compagnons de voyage. Depuis son départ de Massaque avec Hypothoüs, tous ses mouvements n'avoient rien produit de satisfaisant pour son amour. Ils étoient venus jusqu'à Tarse. Un soir qu'Hypothoüs avoit fait apprêter à souper, chacun de ses compagnons se livroit à la joie; le seul Abrocome restoit couché à l'écart, et soupiroit; sa mélancolie ne lui laissoit pas même la force de manger.

Vers la fin du repas, une vieille femme de l'auberge (elle se nommoit Chrysion) entra, et se mit à faire des contes. O vous étrangers, dit-elle, apprenez un accident arrivé, depuis peu, dans cette ville! Périlas, homme puissant, avoit été nommé préfet de la paix, en

Cilicie. Dans une tournée qu'il fit, à la tête d'un corps de troupe, il ramena plusieurs brigands, et, avec eux, une jeune fille d'une beauté sans égale. Périlas en devint amoureux, et, pour contenter sa passion, il voulut en faire sa femme : tout étoit disposé pour les noces; l'épouse ne fut pas sitôt près du lit conjugal, que, soit par folie, soit qu'elle fût éprise d'amour pour quelqu'autre, elle avala, je ne sais de quelle manière, un poison subtil qui la fit expirer sur-le-champ; voilà ce qu'on publie.

A ce récit, Hypothoüs s'écria : C'est-là sûrement la personne qu'Abrocome cherche depuis si long-temps. Abrocome avoit aussi entendu le récit de la vieille, et la terrible impression qu'il fit sur son ame, en suspendit tous les ressorts; l'exclamation d'Hypothoüs le tira de cet assoupissement : il n'en faut plus douter, s'écria-t-il, Anthia est morte; sa sépulture ne doit pas être éloignée d'ici, et sans doute qu'on y conserve son corps. En même-temps il supplia Chrysion de le conduire au sépulcre et de lui montrer Anthia; mais

cette bonne vieille, arrachant un soupir du fond de son cœur : infortuné, lui répondit-elle, ah! c'est justement ce qu'il y a de plus fâcheux dans la sinistre aventure de cette fille pour qui tu t'intéresses! Périlas l'ensevelit lui-même, et la revêtit d'habits magnifiques; mais certains pirates, en ayant eu connaissance, sont venus de nuit, et, non-contens de piller sa sépulture, ont fait disparoître le corps. Périlas en est si désespéré qu'il envoie à leur poursuite; on fait des perquisitions en tous lieux.

Cette dernière circonstance acheva l'infortune d'Abrocome; il met sa *tunique* en lambeaux, et paroît désolé de la funeste et sage résolution de sa chère Anthia et de la perte de son corps. Quel est le mortel, s'écrie-t-il, assez porté aux feux de l'amour pour avoir été touché de ta beauté, même après ta mort, et m'enlever les précieux restes d'une épouse chérie? On m'a donc ravi cette dernière consolation! Malheureux, qu'attends-tu pour renoncer à la lumière? Ah! que je découvre au moins auparavant le corps de cette chère compagne, et que, l'embrassant étroite-

ment, je puisse m'ensevelir moi-même avec lui.

Hypothoüs espéroit vainement que le repos calmeroit l'agitation qui tourmentoit Abrocome; le sommeil fut banni de ses yeux le reste de la nuit, et le souvenir de tout ce qu'il avoit appris ce jour-là même, entretint dans son cœur de si cruelles résolutions, qu'enfin il lui fut impossible d'y résister : il se lève et sort de la maison sans que personne s'en aperçoive, avec d'autant plus de facilité que chacun étoit plongé dans le vin, court au rivage, et, trouvant un bâtiment prêt à faire voile pour Alexandrie, il s'embarque pour passer en Égypte, où il se flattoit de rencontrer les ravisseurs d'Anthia; vaine et trompeuse espérance qui devoit le précipiter dans de nouveaux malheurs!

Dès que le jour vint éclairer la terre, Hypothoüs accourut auprès de son cher Abrocome qu'il fut au désespoir de ne pas trouver; il partit quelques jours après suivi de sa troupe, et s'en alla parcourir la Syrie et la Phénicie.

Les pirates qui s'étoient rendus maîtres

d'Anthia l'avoient cédée à de riches marchands d'Alexandrie pour une très-grosse somme. Ceux-ci, qui vouloient encore y gagner, en prenoient grand soin, afin que le chagrin ne flétrît pas sa beauté; ils attendoient toujours quelque acheteur assez opulent pour bien payer une telle esclave; il s'en présenta un à la fin.

La curiosité de voir Alexandrie avoit attiré depuis peu dans cette ville Psammis, un des (39) rois de l'Inde. Ce prince trouva les charmes d'Anthia au-dessus de tout ce que la nature avoit offert à ses yeux de plus beau; il n'épargna rien pour posséder un si rare trésor, et les marchands s'en défirent en sa faveur; mais ce barbare n'en est pas sitôt le maître qu'il veut la séduire; il emploie même la force. Anthia cherche à combattre ses désirs par la douceur de ses raisonnements; mais voyant enfin qu'elle alloit succomber sous sa brutalité, elle imagine un moyen pour sortir d'embarras. Les Barbares sont naturellement superstitieux. Anthia dit à ce roi que son père, au moment de sa naissance,

l'avoit vouée à la déesse Isis jusqu'au temps de ses noces, et que le temps n'en devoit être expiré que dans un an : tu vois bien, ajouta-t-elle, que cette déesse s'irritera si tu veux commettre quelque violence contre une fille qui lui est consacrée; sa colère est souvent très-cruelle.

Psammis crut ce discours de bonne foi, et se prosternant jusqu'à terre, il adora la Déesse, avec serment de respecter Anthia; en effet, il la gardoit auprès de lui; mais elle y étoit considérée comme une personne sacrée.

Le vaisseau sur lequel voyageoit Abrocome manqua le but de sa navigation; au lieu de voguer droit à la ville d'Alexandrie, il fut entraîné, par les courants sans doute, dans une des bouches du Nil (40) appelée Parœtios, laquelle se répand tout le long de la côte de Phénicie; là, ne sachant plus quel chemin prendre, les matelots avec les passagers, de concert, descendirent à terre pour se faire enseigner la véritable route; une troupe de pasteurs (41), les voyant égarés, accourent au-devant d'eux; les uns entrent dans le bâ-

timent, et volent toutes les marchandises; les autres se saisissent des hommes, et les emmènent par un grand désert à Péluse(42), où ils sont vendus.

Le maître au pouvoir de qui tomba le bel Abrocome se nommoit Araxus. C'étoit un vieux soldat retiré du service, qui l'adopta pour son fils. Cet Araxus avoit une femme d'une laideur effroyable, d'une conversation pire, et qui avoit outré toutes sortes de débauches. A peine Abrocome eut paru devant ses yeux, qu'elle se sentit brûler d'un feu dévorant. Peu faite à le dissimuler, elle ne garda pas la moindre bienséance. Cyno (c'est ainsi qu'elle s'appeloit) lui proposa de satisfaire ses désirs; elle lui promit même qu'elle l'épouseroit. Abrocome se rappeloit Anthia et ses serments; mais, redoutant la violence de cette femme, il feignit pour le moment d'y consentir. Cyno vole auprès d'Araxus, et, le trouvant tout seul, lui plonge un poignard dans le cœur. Elle retourne ensuite vers Abrocome, à qui elle apprend que son mari vient d'expirer par ses mains. Abrocome, ne pouvant

supporter son impudence, la quitte et s'éloigne en jurant qu'il ne veut point habiter avec une femme souillée du sang de son mari.

Cyno, furieuse de ce mépris, médita la plus noire vengeance. Cette mégère courut dans le même instant sur la place publique de Péluse, et affecta les regrets les plus vifs de la mort d'Araxus. Elle accusa de ce meurtre l'esclave nouvellement acheté. Le peuple est trompé par ces feints emportements; on arrête aussitôt Abrocome, et on le fait conduire à la ville d'Alexandrie pour être jugé par le gouverneur d'Égypte.

LIVRE IV.

Hypothoüs et les siens avoient passé en Syrie, où tout gémissoit de leur arrivée. L'incendie et la mort devançoient leurs pas : villages, bourgs, châteaux, tout étoit saccagé. (43) Laodicée toutefois fut exempte de leurs ravages. Ils y séjournèrent sans laisser aucun vestige de cruauté. On les prit pour des étrangers qui venoient voir la ville; et en effet le but d'Hypothoüs étoit d'y demander des nouvelles d'Abrocome : et comme on ne put lui en donner, il descendit en Phénicie, et s'avança vers l'Égypte, dont il vouloit faire le théâtre de ses incursions. Ayant levé sur la route une nombreuse compagnie, il dirigea sa marche vers Péluse, et remonta le Nil du côté (44) d'Hermopolis et à (45) Schédia, où ils s'embarquèrent tous sur un des bras de ce fleuve, anciennement creusé par (46)

Ménélas, laissant à leur droite Alexandrie. Ils poussèrent même jusqu'à (47) Memphis, consacré à la déesse Isis, et de là rétrogradant, se rendirent à (48) Mendès, où, pour mieux reconnoître les chemins, ils recrutèrent leur compagnie de quelques jeunes Égyptiens qui leur servoient en même-temps de guides. Toutes ces précautions prises, ils gagnèrent Léontopolis (49) : ensuite, traversant beaucoup de hameaux presque ruinés sans y exercer de ravages, ils percèrent droit à (50) Coptos. C'est au-delà de cette ville qu'ils devoient s'établir, pour arrêter les marchands qui passent journellement en Ethiopie et aux Indes. Trois cents hommes de la troupe d'Hypothoüs occupèrent les hauteurs de l'Éthiopie, et l'autre moitié, qu'il commandoit lui-même, vint se poster presque en face, à très-peu de distance, en sorte qu'aucun voyageur ne pouvoit leur échapper. Ils arrêtoient jusqu'au moindre passant.

Pendant qu'Hypothoüs répandoit la désolation par-tout, Abrocome étoit sur le point de périr. Le peuple de Péluse avoit écrit au gou-

verneur d'Égypte contre lui, et ses informations le noircissoient de l'assassinat d'Araxus.

Sans demander des preuves plus complettes, le gouverneur ordonna qu'Abrocome seroit mis en croix. Ce jeune infortuné n'eut pas la force de se défendre. Si quelque chose cependant pouvoit adoucir sa peine, c'étoit l'assurance qu'il croyoit avoir de la mort d'Anthia. Privé sans espoir de cette chère épouse, il regardoit comme une consolation de mourir.

L'arrêt du gouverneur alloit donc s'exécuter. Abrocome étoit conduit sur les rives du Nil, où l'on choisit un petit écueil qui s'avançoit en pointe dans le fleuve; et là on éleva une croix sur laquelle l'innocent Abrocome fut attaché avec de petits câbles qui lui serroient les pieds et les mains. Telle est la forme en Égypte de cette sorte de supplice.

Après cette impitoyable cérémonie, chacun reprit le chemin de la ville, très-assuré de la mort prochaine de ce patient. Mais lui, fixant ses yeux tantôt vers le soleil, tantôt sur le cours du Nil : O le plus secourable, dit-il, d'entre les dieux que l'Égypte révère! toi, par

qui la terre et la mer se montrent à nos regards! toi seul enfin, après Jupiter, à qui presque toutes les actions des hommes soient connues, permets qu'un malheureux mortel t'adresse ses foibles vœux! si j'ai commis quelque crime, laisse-moi mourir, et fais que j'éprouve, s'il en est, un supplice plus grand encore et plus ignominieux. Mais, si le triste Abrocome succombe sous la trahison d'une femme coupable, souffriras-tu, grand Dieu, que le cours du Nil soit taché de la mort d'un homme injustement accusé? et toi-même, voudrois-tu de tes divins rayons éclairer le supplice d'un innocent dans un pays qui t'est consacré?

Il dit, et le dieu qu'il avoit invoqué vint à son secours. Un vent furieux se fait sentir dans les airs; tout en reçoit des secousses épouvantables: son souffle impétueux ébranle la croix, et l'entraîne avec le terrein sur lequel elle étoit plantée. Abrocome tombe dans le fleuve sans être blessé de sa chûte: il est porté par le courant sur des vagues qui ne lui causent aucun dommage. Les animaux le

respectent, et ses liens même semblent s'être relâchés, pour lui donner quelque soulagement. Peu-à-peu le Nil l'emporte jusque dans les fossés par où ses eaux se déchargent à la mer. Ici les gardes postés sur le rivage l'arrêtèrent; et, l'ayant détaché de la croix, ils le ramenèrent devant le gouverneur, comme un scélérat qui s'échappe du supplice.

Le second jugement de ce gouverneur ne fut pas plus équitable que le premier : au contraire, indigné davantage contre Abrocome, qu'il jugeoit très-criminel, il commande qu'on élève une pile de bois, pour qu'il soit brûlé. Les ministres de l'injustice de ce gouverneur vont aussitôt arranger le bûcher auprès de l'une des bouches du Nil. On met Abrocome dessus. Cet infortuné sent déjà la flamme se développer sous ses pieds, et toute prête à dévorer son corps. Elle alloit en effet y porter ses premières atteintes, lorsqu'il adresse une courte prière au dieu du Nil, et le conjure d'avoir pitié de lui dans un aussi pressant malheur.

A l'instant le fleuve grossit ses eaux; elles

s'enflent subitement, et les flots qui s'avancent sur le rivage, y montent avec tant de violence, que la vague brisée rejaillit en partie sur le bûcher, et la flamme est éteinte.

Ceux qui étoient présents au supplice d'Abrocome ne purent voir ce prodige sans en être étonnés; ils le prirent pour un vrai (51) miracle; et le bel Abrocome fut présenté pour la troisième fois devant le gouverneur d'Égypte, à qui l'on raconta cet évènement, et de quelle manière le Nil avoit paru favoriser ce jeune étranger; le gouverneur en marqua beaucoup de surprise, et fit prendre soin d'Abrocome jusqu'à ce qu'on fût informé de son pays, de sa naissance, qu'on sût enfin, quel étoit cet homme que les dieux protégeoient ainsi. Laissons-le dans sa prison.

Le maître d'Anthia, Psammis, devoit retourner bientôt dans sa patrie : on travailloit à ses équipages; ils étoient composés d'un grand nombre de chameaux et d'autres bêtes de somme, qu'on chargea de nipes et d'effets précieux. Anthia n'étoit pas le moindre de tous ces trésors; en passant à Memphis, elle

pria Psammis de s'y arrêter un moment, pendant lequel elle pût faire sa prière : O grande déesse, dit-elle à Isis! je me suis maintenue chaste jusqu'à présent; ton saint nom m'a servi d'asyle, et les fleurs de l'hymen qui me lie au bel Abrocome, ne sont encore souillées d'aucune tache, mais on m'emmène loin d'Éphèse ma patrie, et des chères reliques de mon époux : dans cette conjoncture, ta bonté seule peut me rassurer ; ou tire-moi d'ici et me rejoins à Abrocome vivant; ou, si telle est ma destinée que je doive mourir séparée de ce que j'aime, accorde-moi du moins cette grace que je me conserve fidèle aux mânes de mon époux!

Elle pria de la sorte, et s'étant remis en marche, ils avoient passé Coptos, et les montagnes d'Éthiopie leur découvroient déjà leur sommet élevé.

Hypothoüs, qui s'étoit posté sur les frontières de ce royaume, se trouvant à la rencontre de Psammis, le tue de sa main; il s'empare en même-temps de tout ce qu'il avoit à sa suite, et le fait emporter dans le fond

d'une grotte, où tous les esclaves furent gardés. Anthia et Hypothoüs ne se reconnurent point; elle, interrogée sur son nom et sur son pays, lui déguisa l'un et l'autre, assurant que l'Égypte étoit sa patrie, et qu'elle se nommoit Memphitis.

Le gouverneur d'Égypte ne tarda pas à rappeler Abrocome, et, s'étant par lui-même assuré de son innocence, il ne put s'empêcher de le plaindre; il répara une partie de l'injustice qu'il avoit commise à son égard, en lui fournissant de l'argent, et lui promettant de le faire conduire à Ephèse; mais Abrocome, après l'avoir remercié, lui demanda la permission d'aller sur les traces d'Anthia; il se flattoit toujours de la retrouver ou morte ou vivante, ou d'en apprendre quelques particularités. En effet, tout rempli de ce projet, et chargé de présents qui en rendoient l'exécution facile, il s'embarqua sur un esquif et prit la route d'Italie. Ce n'est pas la seule réparation que fit le gouverneur d'Égypte à l'innocent Abrocome; il eut soin de s'éclaircir du meurtre d'Araxus; et les indices les plus

certains se réunissant pour condamner Cyno, elle fut crucifiée au lieu d'Abrocome.

Anthia éprouvoit de son côté une infortune à-peu-près semblable. Anchialus, un des compagnons d'Hypothoüs, commis à la garde de la grotte, en étoit amoureux. Ce brigand, Laodicéen de naissance, avoit suivi dès la Syrie la troupe d'Hypothoüs, lequel, à cause de sa bravoure, le distinguoit d'entre ses camarades. Passionné pour Anthia, Anchialus hasarda les premières ouvertures de son amour : il insinua qu'aussi-bien il n'avoit tenu qu'à lui de la demander en pur don à son capitaine. Mais ses paroles ne produisirent aucun effet. Ni la sombre horreur de cette grotte, ni les menaces d'un brigand, ni les chaînes dont elle étoit chargée ne purent ébranler Anthia. Tout entière à son cher époux, bien qu'elle le crût mort, elle s'écrioit souvent, lorsqu'on ne l'observoit point, qu'elle mourroit la fidelle épouse de son cher Abrocome, s'agît-il même de souffrir davantage qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, et d'endurer la mort la plus effrayante.

Cette constance de la belle Éphésienne devint fatale au malheureux Anchialus, dont la passion augmentoit à chaque instant par la présence continuelle de l'objet qui l'avoit allumée. Une nuit que ses camarades étoient tous endormis, et que l'absence d'Hypothoüs, qui battoit la forêt avec le reste de sa troupe, le favorisoit, Anchialus se lève; il s'approche d'Anthia, qu'il insulte d'abord, et veut effectuer ses coupables desseins. Jamais Anthia ne s'étoit vue dans une extrémité si pressante : une épée se trouve par bonheur sous sa main; elle s'en saisit, et blesse dangereusement Anchialus. Ce brigand, que sa fureur transporte, sent à peine le coup : une égale passion le guide; il terrasse Anthia, tombe avec elle, et cherche à se satisfaire : mais Anthia, toujours armée du même fer, l'enfonce dans le cœur d'Anchialus, et lui fait payer par sa mort le juste châtiment de son attentat.

A peine a-t-elle porté ce coup fatal, que mille mouvements de crainte s'emparent de son ame. Tantôt elle se veut percer le sein de

l'épée qu'elle tient toute fumante du sang d'Anchialus : mais un rayon d'espérance l'attachoit encore à la vie ; elle espéroit pouvoir s'enfuir de la grotte, ce qui n'étoit pas toutefois possible, puisqu'aucun chemin frayé ne s'offroit nulle part, ni personne qui la pût conduire. Anthia résolut donc de ne pas sortir de sa place, et de se soumettre à tout ce que la fortune voudroit décider de son sort.

Quand le jour vint à paroître, Hypothoüs, de retour avec les siens, jeta les yeux sur le cadavre d'Anchialus, et vit la jeune éphésienne tout auprès. Cette circonstance, et l'aveu d'Anthia même qu'on interrogea leur apprit la vérité. Le regret d'avoir perdu ce brave compagnon leur inspire à tous le désir de venger sa mort ; ils ne sont plus embarrassés que sur le choix du supplice. Les uns condamnent Anthia à périr par le poignard, pour être enterrée ensuite avec le corps d'Anchialus ; d'autres veulent qu'elle soit mise en croix : mais l'un d'eux qui sans doute étoit plus sensible que les autres au meurtre d'Anchialus imagina la punition la plus barbare, et son arrêt fut suivi.

Cet arrêt portoit qu'on creuseroit une fosse assez large et très-profonde, et que pour punir Anthia de son audace, elle y seroit jetée avec deux chiens avec elle.

On conduit donc Anthia vers cette fosse qu'on avoit faite très-promptement auprès du Nil : elle y est jetée avec deux chiens d'Égypte monstrueux et d'une grosseur énorme. De grandes pièces de bois sont mises dessus en tout sens pour lui cacher le jour, et Ansinome, l'un de la troupe, est posé en sentinelle, afin que personne n'en approche.

Pour la première fois la beauté fut de quelque secours à la malheureuse Anthia. Ansinome en avoit été charmé depuis le moment qu'il l'avoit vue, et si quelquefois la compassion est mère de l'amour, l'amour en reconnoissance ne va jamais sans la compassion. Ansinome fut touché de l'infortune d'Anthia : cependant il déguisoit sa douleur devant ses camarades; mais, dès qu'il fut seul, il chercha les moyens de préserver Anthia de la rage de ces deux animaux. Son premier soin fut d'écarter quelques pièces de bois, pour l'ex-

horter à ne pas s'abandonner au désespoir. Il nourrissoit les chiens, qui n'étant point affamés, flattoient Anthia, ou restoient couchés à ses pieds. Anthia cependant faisoit les plus touchantes réflexions sur la maligne influence de son étoile.

Hélas! disoit-elle, infortunée de toutes parts, à quel supplice me voilà condamnée! En prison, dans une fosse avec des chiens, par bonheur plus affables et moins cruels que les impitoyables brigands qui m'y ont jetée! Ah! cher Abrocome, quelle satisfaction plus grande! je souffre enfin les mêmes supplices que toi, puisque je te laissai mourant à Tyr dans un cachot; mais si tu vis encore, Anthia est toute consolée; peut-être que le ciel à la fin verra d'un œil secourable deux malheureux qui se confient en sa bonté; que sais-je! quelquefois j'espère que nous nous posséderons un jour; mais si la mort t'a ravi la lumière, je n'ambitionne point de vivre sans toi; vainement ce soldat, quel qu'il soit, est ému de compassion pour une malheureuse.

C'est de pareilles idées qu'Anthia s'entre-

tenoit au fond de la fosse, tandis qu'Ansinome tâchoit de la consoler, jetant assez de vivres aux deux monstres pour apprivoiser leur férocité.

LIVRE V.

Abrocome, repoussé par le vent contraire, ne passa point en Italie; il fut obligé de relâcher en Sicile, et d'aborder à la grande et magnifique ville de Syracuse (52); il comptoit par la même occasion de parcourir toutes les côtes de l'île, et de la traverser ensuite d'un bout à l'autre pour suivre le grand dessein qui l'occupoit; mais voulant auparavant se reposer ici quelques jours, il choisit sa demeure dans le quartier le plus proche de la mer. Un bon vieillard, nommé Égialée, logeoit à côté de lui; c'étoit un pauvre étranger, pêcheur de profession, qui tiroit de son art quelques légères ressources pour vivre. Abrocome s'entretenoit et mangeoit fréquemment avec lui; le bon Égialée l'écoutoit avec plaisir; et l'habitude d'être ensemble produisit entre eux un commerce d'amitié si grand, que ce

pêcheur conçut pour Abrocome une tendresse toute particulière; il le regardoit comme son propre fils: Abrocome de son côté lui découvroit tous les secrets de son ame; il lui raconta ses amours avec Anthia et toutes les autres aventures qui l'avoient fait errer en différens pays. Égialée, pour répondre à cette confiance, lui fit aussi le récit de ses malheurs, qu'il commença de cette manière :

Mon cher fils, la Sicile ne m'a point vu naître; je suis Lacédémonien : Sparte (53) est ma patrie, et, si l'on pouvoit tirer vanité d'une haute naissance, je compte mes aïeux et mon père même entre les plus puissans de Lacédémone. On me mettoit encore au nombre des pupiles, lorsque l'amour se fit sentir à mon cœur. Je ne pus me défendre des grâces d'une jeune fille que je voyois souvent; elle étoit aussi de Sparte, et s'appeloit Telxinoé; le même trait sans doute nous blessa tous les deux; car sa tendresse répondoit à celle de mon amour. Enflammés de jour en jour par des sentimens qu'il nous étoit impossible de repousser, nous cherchions à nous voir en

tous lieux. Une veille (54) de fête qu'on célébroit nous en fournit une occasion très-commode; nous ne la laissâmes point échapper, soit que la sympathie seule réglât nos désirs, soit que le dieu qu'on révéroit ce jour-là nous servît de guide ; retirés dans un endroit solitaire, nous jouîmes de ces plaisirs que l'hymen seul a droit de permettre légitimement, et nous nous unîmes d'un nœud secret, nous jurant l'un à l'autre, par des serments réitérés mille fois, de nous aimer avec la même fidélité jusqu'à la mort. Sans doute que notre bonheur fit envie à quelqu'un des dieux! Je n'avois pas encore atteint quatorze ans ; les parents de Telxinoé me crurent trop jeune pour épouser leur fille ; un certain Androclès, de notre même ville, en étoit amoureux aussi et la demandoit en mariage ; ils la lui promirent.

Telxinoé se flattoit toujours d'éluder cet hymen par divers prétextes, et de le rompre à la fin entièrement; mais, pressée par l'approche des nôces dont le jour étoit fixé, Telxinoé se trouva dans un endroit où je devois être , et convint de s'enfuir avec moi de La-

cédémone. Lui ayant coupé les cheveux, nous nous habillâmes en jeunes garçons (55), et, cette même nuit où Telxinoé devoit épouser Androclès, nous sortîmes de la ville : nous allâmes à Argos (56) et à Corinthe (57), et de là un vaisseau, sur lequel nous traversâmes la mer Ionienne (58) en très-peu de jours, nous transporte en Sicile.

(59) A peine les Lacédémoniens eurent-ils appris notre fuite qu'ils nous condamnèrent à mort (60). Pour nous, la plus grande misère nous eut bientôt saisi; mais cette situation, toute triste qu'elle étoit, ne faisoit qu'effleurer la douce joie de nos cœurs; on croit ne manquer de rien quand on est adoré de l'objet qu'on aime, et qu'on le possède au gré de ses désirs. La mort m'a ravi depuis Telxinoé; mais je n'ai pas voulu la laisser emporter d'ici, elle y est encore; je l'aime toujours et la conserve avec soin.

En même-temps Égialée introduisit Abrocome dans une chambre plus reculée, et lui montra Telxinoé; c'étoit une femme âgée, qui avoit été belle, et qui paroissoit toujours jeune

aux yeux d'Égialée; on avoit enseveli son corps à la manière des Égyptiens; c'étoit son vieil époux qui l'avoit embaumé (61) lui-même.

Croirois-tu, mon cher Abrocome, reprit le vieillard, que je m'entretiens avec Telxinoé comme si elle vivoit encore? Je mange et je couche auprès d'elle, et, lorsque je reviens de la pêche, excédé de fatigue, sa vue me soulage et me console de tous les maux; en sais-tu la raison, mon cher fils? C'est que mes yeux ne la voient point de la même manière que les tiens; mon esprit remonte plus loin; je la vois toujours telle qu'elle étoit à Lacédémone; je la considère, dis-je, avec les mêmes charmes qui l'avoient accompagnée dans l'exil le plus affreux, qu'elle souffrit pour moi; je la vois enfin dans ces moments si chers encore au souvenir de mon ame, où, transportée d'amour, elle se livroit sans réserve à toute ma tendresse pendant qu'on célébroit les veilles sacrées.

Il poursuivoit son discours lorsqu'Abrocome l'interrompit en s'écriant : Chère Anthia, quand pourrai-je te retrouver, ne fût-ce

même que ton corps? il feroit tout mon bonheur, puisque le corps de Telxinoé sert de si grande consolation à Égialée; son exemple m'apprend que l'âge n'altère point le véritable amour; depuis que je parcours la terre et les mers, je n'ai pu savoir la moindre de tes nouvelles. O fatales prédictions! Et toi, divin Apollon, qui nous as menacés des malheurs les plus cruels, prends pitié de nous, et fais cesser nos maux! La colère des dieux n'a-t-elle point de bornes?

Égialée consoloit avec bonté le malheureux Abrocome, qui passoit sa vie auprès de lui; ils alloient même à la pêche ensemble, Abrocome s'aidant de son mieux pour soulager la vieillesse d'Égialée.

Dans cet intervalle, Hypothoüs voyoit grossir sa troupe de jour en jour, et ses richesses s'accroître; cette bonne fortune enfloit son courage; soutenu d'une petite armée, au lieu d'une simple compagnie qu'il avoit d'abord, il porta ses vues plus loin; son ambition ne se borna plus à de légères entreprises; il ne vouloit assiéger désormais que des villes ou

des châteaux; c'est dans ce dessein qu'il quitta l'Éthiopie, menant à sa suite un nombre infini de chameaux et d'autres bêtes toutes chargées du butin qu'il avoit fait jusqu'alors; il dirigea sa marche sur l'Égypte, vers Alexandrie; il avoit même dans la pensée de revoir encore la Phénicie et la Syrie.

A l'égard d'Anthia, Hypothoüs ne la croyoit plus vivante; mais Anfinome, commis à sa garde, l'aimoit trop pour l'avoir laissé périr; il se joignit à quelques compagnons d'Hypothoüs qui avoient refusé de suivre ce dernier, et se retira dans un antre profond qu'on avoit muni de toutes les provisions nécessaires. Le premier exploit d'Hypothoüs, en quittant l'Éthiopie, devoit tomber sur un château d'Égypte, appelé le château de Mars; Anfinome profita de l'éloignement de ce capitaine pour délivrer la belle Anthia, qu'il s'efforçoit d'encourager; mais elle, toute tremblante, et soupçonnant tous les hommes d'en vouloir à sa vertu, invoque le soleil; elle prie aussi tous les dieux de l'Égypte qu'ils daignent la conserver sans tache, quand même elle voudroit se prêter aux

instances de la séduction; cependant, rassurée par les serments d'Anfinome, Anthia le suit sans hésiter; les deux chiens, retirés aussi de la fosse, ne voulurent jamais l'abandonner, faisant mille démonstrations de joie de leur commune délivrance, et devenus, de ses bourreaux qu'ils devoient être, ses gardiens et ses défenseurs.

Anfinome, au lieu de retourner dans la caverne, vint à Coptos avec Anthia, et s'y arrêta quelques jours, de crainte, en précipitant son voyage, de rencontrer encore Hypothoüs ou sa troupe.

Ce brigand assiégeoit pendant ce temps-là le château (62) de Mars, qu'il força. Tous les habitants furent passés au fil de l'épée, les maisons pillées, et le feu mis partout : après cette expédition, il ne suivit pas la route ordinaire, mais s'en alla gagner le Nil, ayant fait ramasser un grand nombre d'esquifs déposés dans différens châteaux. Ces esquifs les portèrent jusqu'à Schédia : là ayant débarqués sur la rive, ils voyagèrent à travers le reste de l'Égypte, qu'ils remplissoient d'effroi.

Ces ravages vinrent à la connoissance du gouverneur, et surtout l'invasion du château de Mars, laquelle avoit fait grand bruit : il en apprit le détail avec toutes ses cruelles circonstances; on lui fit aussi le portrait d'Hypothoüs et de sa troupe, qu'on lui dit revenir d'Éthiopie. Cette nouvelle méritoit toute son attention; il fit assembler au plutôt un gros détachement de soldats choisis, et mit à leur tête Poliide, jeune homme de ses parents, assez aimable de physionomie, très-brave et d'une famille fertile en guerriers.

Ce capitaine, avec sa troupe, n'eut pas de peine à joindre la compagnie d'Hypothoüs, qui faisoit une guerre ouverte : ils se rencontrèrent auprès de Peluse; et, comme il ne s'agissoit point ici de composition, on en vint bientôt aux mains. Le rivage servit de champ de bataille, et la victoire vit beaucoup d'hommes de tués, de part et d'autre, sans s'être déclarée; mais sur le soir les brigands ayant pris la fuite, furent tous taillés en pièces, à l'exception de quelques-uns demeurés prisonniers. Hypothoüs seul, après avoir jeté ses

armes, profita de la nuit pour se sauver à Alexandrie. Il s'y tint caché pendant quelque temps, ensuite de quoi s'étant embarqué sur un vaisseau prêt à partir, il abandonna l'Égypte. Ses desseins le portoient du côté de la Sicile, où il espéroit demeurer inconnu; d'ailleurs, les richesses et la fertilité de cette île, une des plus belles du monde, offroient de grandes ressources à l'industrie d'Hypothoüs.

Poliide ne se contenta pas de la victoire remportée sur le gros des brigands; sa prudence le poussa plus loin : il crut nécessaire d'en nettoyer tout-à-fait l'Égypte, et de se saisir de la personne d'Hypothoüs, et de ceux des siens qu'il croyoit être échappés; cependant il renvoya la plus grande partie de ses troupes; un petit nombre lui suffisoit pour son projet. Ayant pris avec lui les brigands qu'il avoit fait prisonniers, afin de mieux reconnoître les endroits fréquentés de leurs camarades, Poliide remonta le Nil, visita toutes les villes des environs de ce fleuve; et se proposant de passer jusqu'aux confins de l'Éthiopie, il arriva à Coptos, où étoit Anfinome avec An-

thia. Celle-ci restoit enfermée; mais Anfinome couroit la ville : il fut aperçu de ses compagnons, que Poliide emmenoit avec lui. On le dénonce, on l'arrête, et il est conduit devant Poliide, à qui le brigand s'avoue coupable, déclarant même tout ce qui concernoit Anthia. L'histoire de cette jeune personne intéresse la curiosité de Poliide; il veut la voir et se la fait amener.

Anthia lui déguisa, de même qu'elle avoit fait à Hypothoüs, son nom et sa patrie; elle dit qu'elle étoit Égyptienne, et que des brigands l'avoient enlevée. Poliide ne put soutenir l'éclat de tant de beauté sans être blessé vivement. Sa demeure ordinaire étoit à Alexandrie, où il avoit sa femme; il en prit le chemin, et, sur la route, tous ses discours étoient mêlés de belles promesses et tendoient à disposer Anthia en sa faveur.

Arrivés à Memphis, Poliide, dont les instances ne produisoient rien, voulut agir en maître; mais ses emportements n'eurent pas plus de succès. La belle Éphésienne se débarrassa d'entre ses bras, et s'enfuit au temple

d'Isis, où, se prosternant aux pieds de la déesse : O souveraine de l'Égypte, lui dit-elle, prête une main secourable à cette infortunée, pour qui plus d'une fois tu t'es intéressée! garantis-moi des désirs violens de Poliide! je suis en ta garde, et tu me dois rendre chaste au bel Abrocome!

Le respect que Poliide avoit pour la déesse modéra sa brutalité sans vaincre son amour; il suivit la belle Anthia jusque dans le temple, et s'étant approché d'elle, il lui jura de ne jamais offenser sa vertu, mais de la protéger aussi long-temps qu'elle le souhaiteroit, d'être son ami; il l'assura même qu'un seul de ses regards, qu'un mot de sa bouche pourra décider de sa félicité. Anthia s'en rapportoit sans crainte à la sainteté de ses serments, et sortit du temple avec Poliide.

Mais comme ils avoient arrêté de se reposer pendant trois jours à Memphis, la belle Éphésienne voulut visiter aussi le temple d'Apis (63). Ce temple est le plus fréquenté de toute l'Égypte. Le dieu y rend ses oracles à tous ceux qui veulent le consulter. Lorsque

quelqu'un s'est avancé pour faire sa prière, après l'avoir invoqué, il sort, et les ministres du dieu, tantôt en vers, tantôt en prose, prédisent sur-le-champ les événements qui doivent arriver à la personne qui l'a imploré.

En entrant, la jeune Anthia se prosterne et commence son adoration par cette prière : « Dieu puissant, dieu charitable, qui protéges tous les étrangers, serois-je la seule indigne de ta compassion? L'avenir t'est connu; prédis-moi quelque chose de certain sur le sort d'Abrocome : le verrai-je encore? dois-je le retrouver? Si ce bonheur m'est promis, je demeure attaché à la vie; mais si mon époux n'est plus, je me hâterai d'en sortir. »

Ces paroles achevées tout bas avec les yeux pleins de larmes, cette tendre épouse se retira. Comme elle descendoit la première marche, de jeunes enfans qui folâtroient devant la porte du temple, s'écrièrent tout d'une voix : *Anthia rejoindra bientôt son époux Abrocome.*

A ces cris, cette belle Éphésienne se prosterne de nouveau pour remercier les dieux

de cet oracle, qu'elle interprète favorablement, et deux jours après elle partit pour Alexandrie avec Poliide.

La femme de ce capitaine, apprenant qu'il amenoit dans la maison une jeune personne dont il paroissoit épris, se crut déjà entièrement bannie du cœur de son époux : elle ne lui fit néanmoins aucun reproche, mais la jalousie n'y perdit rien ; elle machina dans son ame des moyens secrets de tirer vengeance de sa rivale, puisqu'elle aspiroit à la supplanter.

Poliide rendit compte de son expédition au gouverneur d'Égypte, qui le renvoya exercer son commandement à l'armée. Renea (c'est ainsi que se nommoit sa femme) profita de son absence pour se débarrasser d'Anthia. Elle la fait appeler ; et, après lui avoir déchiré ses habits et meurtri le corps : Infâme, lui dit-elle, c'est donc toi qui voudrois m'enlever mon époux ? En vain tes foibles attraits ont charmé son ame; cette même beauté te sera fatale. Quoi! parce que tu as pu radoucir par tes tromperies la férocité de quelques

assassins, et dormir avec une foule de jeunes débauchés plongés dans l'ivresse, tu t'enhardis ! tu voudrois porter ton ambition jusqu'au lit de Renéa ! Il n'est pas fait pour un tel outrage; ne t'en flatte pas.

Au même instant Renéa coupa les cheveux (64) de l'infortunée Anthia, et l'entoura de liens; puis elle ordonna à Clitus, l'un de ses domestiques, de l'aller vendre en Italie à quelqu'un de ces hommes dont la profession est d'entretenir des femmes esclaves pour l'amusement du public. Là tu pourras, ajouta-t-elle, donner un libre cours à la dépravation de tes désirs.

Clitus exécuta le commandement de sa maîtresse; Anthia le suivit toute en pleurs, disant en elle-même : O beauté pour le coup plus funeste que jamais ! ô charmes trompeurs ! que ne vous êtes-vous évanouis depuis longtemps ! vous n'eussiez pas été l'occasion de tant de cruelles aventures. Quoi ! ce n'étoit pas assez des tombeaux, des homicides, des chaînes, du naufrage, des supplices, des assassins, il falloit une dernière épreuve à ma

constance! Je vais.... O Dieux! puis-je y penser sans mourir d'effroi? je vais être livrée à la brutalité du premier venu, et cette fidélité conjugale que j'ai observée jusqu'à ce jour va peut-être s'évanouir dans un lieu public! O seigneur de mon sort! dit-elle à Clitus en se jetant à ses genoux, épargne-moi l'horreur d'un semblable châtiment. Je te demande la mort comme une grace; seras-tu donc assez barbare pour me la refuser? Élevée dans la vertu, crois-moi, il ne seroit pas en mon pouvoir de vivre avec un maître qui tireroit une infame rétribution de mes charmes.

En vain elle s'efforçoit de fléchir Clitus; cet esclave feignit de la plaindre, mais inexorable touchant le devoir de sa commission, il s'embarqua sur un navire avec elle.

Poliide de retour du camp, Renéa lui en imposa par un mensonge adroit; elle dit qu'Anthia avoit disparu, sans qu'on pût savoir ce qu'elle étoit devenue. Poliide, à demi-convaincu déjà par la résistance d'Anthia, que cette fille avoit de l'attachement pour quelqu'un qu'elle cherchoit à rejoindre, Poliide,

dis-je, ne se donna pas la peine d'approfondir la vérité de ce discours.

Cependant le vaisseau qui portoit Anthia ne tarda pas d'aborder en Italie; elle fut débarquée à (65) Tarente, où Clitus ne suivit que trop bien les volontés de l'implacable Renéa : il vendit Anthia à un certain (66) Lénon. Celui-ci n'avoit jamais vu des attraits d'un si grand éclat. Quelle fortune pour un homme de sa profession! Il la laissa rétablir des fatigues de la mer et des mauvais traitements de Renéa, se flattant de réparer en peu de jours le désordre qui régnoit dans ses charmes abattus. Clitus, débarrassé de sa commission, reprit le chemin d'Alexandrie, et rendit compte en secret à sa maîtresse de son exactitude.

La navigation d'Hypothoüs se termina sur les côtes de Sicile, non point à Syracuse, mais à (67) Taormine, où de grandes vues ne l'occupoient plus : il cherchoit seulement à vivre.

Abrocome, toujours à Syracuse, y mouroit de tristesse de ne pouvoir retrouver Anthia, et n'avoit pas même le moyen de rejoindre sa

patrie ; il résolut, par un dernier essai, de côtoyer les bords de la Sicile pour voguer en Italie, et de là, s'il n'étoit pas plus heureux dans ce dernier voyage, d'aller porter son ennui à Éphèse, et d'y attendre la mort en pensant à sa chère Anthia.

Pendant ce temps-là, toute sa patrie étoit dans un deuil universel. Les auteurs de leurs jours, qui ne recevoient d'eux ni lettres ni messages, avoient envoyé sur mer et de tous côtés pour savoir de leurs nouvelles. Las enfin de voir leur espérance trahie, accablés de douleur, et succombant sous le fardeau des années, ils se laissèrent mourir volontairement. Abrocome partit pour l'Italie.

Leucon et Rode, ces deux compagnons fidèles de l'enfance d'Abrocome et d'Anthia, avoient perdu leur maître et leur père en même temps, puisqu'il les avoit adoptés ; et les biens considérables dont ils héritèrent par sa mort les mirent en état de revoir leur patrie. Ils se flattoient que de plus heureux destins y auroient conduit leurs jeunes maîtres. Ils chargèrent toutes leurs richesses sur

un vaisseau pour s'en retourner à Éphèse ; mais on leur apprit à Rhodes, où ils avoient été forcés de relâcher, qu'Abrocome et la belle Anthia n'étoient point de retour, et que leurs parens étoient morts. Cette nouvelle leur fit interrompre le cours de leur voyage ; ils restèrent à Rhodes en attendant qu'ils pussent être instruits de ce qu'ils souhaitoient.

Le maître d'Anthia, au bout de quelque temps, la voulut introduire dans une petite maison destinée à la débauche publique. Après l'avoir parée des plus beaux ajustemens, et d'une manière galante, il l'y conduisit, malgré les cris effroyables qu'elle poussoit. « Je meurs, disoit-elle, de l'excès de mes misères ; toutes mes infortunes passées ne sont point comparables à celle-ci. O beauté ! falloit-il que tu fusses outragée par la nature même ! Mais, au lieu de me répandre en regrets superflus, ajoutoit-elle en en secret, cherchons plutôt dans notre esprit quelque stratagême pour nous tirer de ce pas terrible. » Elle suivit ensuite Lénon, qui tantôt la menaçoit, tantôt cherchoit à la

consoler. A peine fut-elle exposée, qu'il accourut une foule d'admirateurs. C'étoit à qui offriroit une plus grosse somme pour avoir seulement la préférence de primauté. Mais Anthia eut recours à un artifice bien pardonnable dans un malheur si pressant. Elle tomba par terre en convulsion, comme si elle eût été possédée de quelque esprit malin. Ceux qui étoient présens furent émus tout à la fois de crainte et de pitié; et, bien loin d'écouter leurs désirs, chacun d'eux s'empressoit de soulager la malade. Lénon, désespéré, ne doutoit pas que cette infirmité ne fût réelle; il fit emporter la jeune Anthia chez lui, où l'on entreprit de la guérir.

Revenue de cet état, elle fit l'histoire suivante à Lénon, qui l'interrogeoit sans cesse sur la cause de son mal. « Hélas! répondit Anthia, je te l'ai caché d'abord, la honte me retenoit; mais, à présent que tu le sais, je n'hésite point à te découvrir comment il m'est survenu. Étant encore enfant, poursuivit-elle, je m'égarai de mes parens dans la cohue d'une fête publique, et le hasard me

fit approcher d'une grotte où tout nouvellement un homme était mort. Son ombre, ou pour mieux dire, son corps (car il en avoit entièrement la forme) sortit tout-à-coup de la sépulture, et m'apparut. Il s'essayoit à me retenir avec la main à mesure que je m'échappois en criant. Sa taille étoit énorme, et sa figure capable d'inspirer de la frayeur aux plus courageux. Le son de sa voix ressembloit au tonnerre. Après s'être élancé de mon côté diverses fois, il m'atteignit, et me secoua vivement. Ce fut lorsqu'il me voulut quitter, qu'il m'appliqua un coup sur l'estomac, me disant à son départ qu'il m'avoit jeté cette espèce de maléfice (68). Je m'en suis toujours ressentie depuis; et, de temps en temps, cet horrible mal me possède. Mais, mon cher maître, retiens ton courroux; tu vois bien qu'il n'y a point de ma faute : revends-moi plutôt, tu ne perdras rien sur le prix que je t'ai coûté. »

Cette nouvelle fut sensible à Lénon; mais, abusé par l'air de sincérité d'Anthia, il lui pardonna volontiers, et la plaignit d'une

disgrace où sa volonté n'avoit point de part. Au moyen de cette petite dissimulation, Anthia resta quelque temps encore chez Lénon, qui en prenoit tout le soin imaginable.

Pendant qu'elle se félicitait d'avoir si bien réussi, Abrocome avoit débarqué à (69) Nocère, en Italie, dénué de toute ressource pour subsister. Les premiers momens de son arrivée furent employés à la recherche d'Anthia; c'était là le principe et la fin de toutes ses actions. Comme il n'en apprenoit aucune nouvelle, il s'associa chez des sculpteurs en pierre, où, ses bras n'étant point faits à aucune sorte de travail, il eut bien de la peine à s'y accoutumer. La fatigue le rendait quelques fois malade; alors la réflexion lui dictait ces plaintes : « Voilà donc, belle Anthia, ton cher Abrocome réduit à vivre de ses mains, esclave, pour ainsi dire, de vils ouvriers! Si j'étois du moins assez heureux pour te retrouver! Si je pouvois concevoir la flatteuse idée de finir mes jours avec toi! Me faudroit-il, ô ciel! d'autre consolation! Mais, infortuné que je suis, je prends peut-

être une peine inutile ! Peut-être as-tu déja passé la rive fatale pour me rester fidelle, et dans l'espoir de me rejoindre ; car je ne doute pas un instant qu'Abrocome n'ait été l'objet de ton dernier soupir ! » Il se plaignoit de cette manière, et, par-dessus le fardeau de son travail, il avait à porter encore le poids de sa douleur.

Pendant que la belle Anthia étoit encore à Tarente, un songe fâcheux vint inquiéter sa tendresse ; elle vît Abrocome, étant l'un et l'autre encore dans la plus brillante beauté, comme aux premiers temps de leurs amours ; une femme assez belle paroissoit être aussi présente à son esprit, laquelle arrachoit Abrocome d'entre ses bras ; toute endormie qu'elle étoit, l'exclamation qu'elle fit en rappelant Abrocome la réveille et la trouble ; elle se lève à l'instant, séduite par cette illusion : « O Dieux ! s'écrie-t-elle ! quel plus grand malheur pouvoit-il m'arriver ! Quoi ! déchirée de toutes façons, je soutiens avec une constance audessus de mon sexe toutes sortes d'infortunes ! Ma tendresse invente chaque jour

quelque nouvel artifice pour ne trahir ni mon cœur ni mes sermens, et toi, cruel Abrocome, un autre objet t'enchante! Du moins, dois-je en croire les songes qui me l'apprennent. Mais, pour quelle raison ne terminé-je pas mes tristes jours? Pourquoi les passer dans des gémissemens continuels? N'est-il pas plus sage de se délivrer tout d'un coup d'une vie toujours accompagnée de traverses, et de finir une dangereuse captivité? Cependant, si mon époux ne m'a pas gardé la foi qui m'étoit due, Dieux immortels, pardonnez-lui! On l'aura contraint, sans doute, et son cœur n'a point de part à cette infidélité; mais, pour moi, je dois mourir telle que j'ai vécu.» Parmi toutes ces idées, Anthia cherchoit à exécuter son sinistre projet.

Une vive détresse affligeoit Hypothoüs; la vengeance céleste lui faisoit sentir la pesanteur de sa justice; étrange révolution produite par son repentir! il préféroit cet état de misère à sa vie passée. Le Destin, par pitié, suscita, pour l'en tirer, une vieille femme

très-riche, qui devint passionnée de lui. Il l'épousa, et sa mort le mit dans l'opulence; grand nombre d'esclaves, une garde-robe bien fournie, des équipages somptueux, de l'or et des bijoux lui demeurèrent en partage. Hypothoüs régla son train en conséquence; il voulut même aller en Italie acheter d'autres esclaves et toutes les choses nécessaires pour une maison montée avec éclat. Cette lueur de fortune n'avoit pas cependant banni de sa mémoire le bel Abrocome; il brûloit de le revoir, afin de lui faire part de ses richesses. Toujours occupé de lui, Hypothoüs effectue son voyage d'Italie, en compagnie du beau Clisthène. Ce jeune homme étoit d'une des principales familles de Sicile, l'amitié rendoit tout commun entre eux.

Le temps de la feinte maladie d'Anthia étant écoulé, Lénon la fit exposer dans un marché pour être vendue. Hypothoüs, qui visitait la ville de Tarente, la reconnut; jamais personne ne fut frappé d'un plus grand étonnement. « N'est-ce pas là, dit-il en lui-même, cette jeune fille que j'ai vue en

Égypte, et que je condamnai dans une fosse à la rage de deux chiens pour venger les mânes d'Anchialus ? Quelle métamorphose ! De quelle manière a-t-elle pu sortir de là ? Quel événement extraordinaire ?» Hypothoüs à l'instant s'approcha d'elle comme pour l'acheter, et lui dit à l'oreille : « O jeune fille, n'as-tu jamais été en Égypte, et n'y tombas-tu point entre les mains des brigands ? Ne t'est-il pas arrivé dans ce pays-là quelque calamité funeste ? Avoue-le-moi ; je t'y ai vue sûrement. »

Anthia, s'entendant rappeler son histoire d'Égypte, et le souvenir encore récent de la mort d'Anchialus et du supplice auquel on l'avait condamnée ; Anthia, dis-je, ne put retenir ses pleurs ; mais, envisageant Hypothoüs sans se remettre sa physionomie : « J'ai souffert en Égypte, lui répondit-elle, des maux de plus d'une espèce, ô étranger, qui que tu sois, et véritablement ma mauvaise étoile me fit donner dans l'embuscade de certains brigands : mais, par quel hasard mes malheurs sont-ils venus jusqu'à toi ? Tu

prétends me connoître, et je ne te reconnois point. »

Hypothoüs n'eut pas avec elle une plus grande explication; mais, très-persuadé par ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ne se trompoit point, il acheta de Lénon cette jeune esclave, et l'emmena chez lui. Quand ils furent seuls, Hypothoüs, pour la mieux rassurer, lui raconta d'un ton d'amitié ce qui lui était arrivé à lui-même en Égypte, sa fuite et les richesses dont il était possesseur. Anthia le pria de lui pardonner de ne s'être pas déclarée plutôt; elle lui fit ensuite le récit fidèle du meurtre d'Anchialus et du motif qui l'avoit forcée à le commettre: elle raconta aussi comment Anfinome avoit eu soin d'elle et des chiens, et par quel hasard elle avoit été ravie à ce brigand. Hypothoüs parut s'intéresser à son sort; cependant il ne lui demanda pas encore pour cette fois qui elle étoit, mais plus il vivait avec Anthia, et plus il devenait l'esclave de ses charmes. Hypothoüs en vint même jusqu'à vouloir l'épouser, et lui promit, pour y consentir, tout ce qu'il pos-

sédoit de richesses. Anthia s'en excusa d'abord sur ce qu'elle ne se croyoit pas digne de monter au lit de son maître ; mais Hypothoüs insistoit toujours. Alors elle se vit réduite à découvrir ses mauvais destins. C'étoit en effet la seule manière de rompre les projets d'Hypotoüs, et de garder sa fidélité. Anthia reprit donc ses aventures dès la fête de Diane, et n'oublia pas la moindre circonstance, mêlant partout le nom d'Abrocome, et ne pouvant le prononcer sans répandre des larmes. Hypotoüs, à ce récit, reconnut enfin la charmante Anthia, cette tendre épouse, adorée du plus cher de ses amis. Qu'on juge de sa joie. Il l'accabla de caresses, et lui apprit en même temps ses voyages avec Abrocome. Hypothoüs depuis ce moment lui marqua tous les égards possibles, à cause de l'affection qu'il portoit à son époux ; il était même résolu de mettre tout en usage pour le retrouver.

Abrocome succomboit d'épuisement dans la profession qu'il avait embrassée à Nocère pour vivre. Dès que son travail l'eut mis en

état d'amasser quelque légère épargne, il tourna ses vues vers sa patrie. L'arrivée d'un vaisseau qui devoit partir le lendemain, fut pour ce projet une occasion favorable; il s'y embarqua pendant la nuit. Ce vaisseau devoit aborder en Sicile, et de là voguer en Crète (70), à Cythère (71), à Rhodes, et se rendre à Éphèse. Une longue navigation le flattoit toujours. Plus Abrocome avoit de pays à parcourir, et plus il espéroit d'entendre parler d'Anthia. Conduit par un vent favorable à Syracuse, il trouva son hôte Égialée mort. Après avoir appaisé ses mânes par beaucoup de larmes et de libations, il repartit, sans s'arrêter en Crète; il continua sa route jusqu'à Cythère. Ici le besoin de vivres les retint quelques jours. Abrocome les passa en partie dans le temple à offrir ses vœux à la puissante Déesse qu'on révère en cette île, et s'étant remis en voyage, le port de Rhodes lui prêta bientôt son asile. Il descendit à terre, et se logea près de la mer. Le voisinage d'Éphèse le rendoit morne et pensif; un tendre souvenir de sa patrie, de ses pa-

rens, d'Anthia, de l'oracle et de l'accomplissement de ses prédictions lui arrachoit mille soupirs : « Infortuné, disoit-il, je retourne donc tout seul à Éphèse ! nos parens vont me voir revenir sans la compagnie d'Anthia ! Est-ce là le fruit de mon voyage? Voudra-t-on ajouter foi sur mes simples discours à des événemens surnaturels? qui sera là pour les attester? Je n'ai point de compagnons, hélas, à qui le ciel ait fait partager toutes mes misères ! Mais attends, Abrocome, suspends le projet qui t'a si souvent occupé de sortir de la vie ; attends que les rivages d'Éphèse t'aient vu de retour, que tu sois quitte envers Anthia des devoirs funèbres, et que le mausolée élevé par tes soins à sa mémoire ait été suffisamment arrosé de tes pleurs ; tu pourras alors chercher à rejoindre les mânes fidèles de cette tendre épouse. »

C'étoit en parcourant la ville, comme il l'avoit accoutumé dès qu'il arrivoit quelque part, qu'il s'entretenoit de ces tristes pensées ; mais bien éloigné de croire qu'il retrouveroit Anthia.

Leucon et Rode, qui s'étoient fixés dans la même ville pour quelque temps, avoient offert un don dans le temple du Soleil, tout à côté de l'armure d'or qu'anciennement Abrocome et Anthia, leurs maîtres, avoient offerte à la même divinité; ils avoient fait poser une colonne, où l'on voyoit écrit en lettres d'or : *Pour Abrocome et Anthia ;* et au-dessous *Leucon et Rode.* Abrocome avoit été conduit par un mouvement de piété dans le même temple. Avant de commencer sa prière, il fut arrêté par cette inscription, qui lui fit connoître le zèle et l'attachement que lui conservoient ses deux fidèles serviteurs ; mais l'armure d'à-côté, auprès de laquelle il s'assit (72), lui arracha ces plaintes : « Hélas ! dit-il, le malheur m'accompagne jusques dans les choses qui paroissent indifférentes pour les autres mortels ! Je touche enfin aux derniers momens de ma vie (73). Puisque je suis obligé de me rappeler mes disgraces de si loin, voilà l'armure que nous consacrâmes au Soleil ; Anthia l'offrit de moitié avec moi. C'est avec elle que je sortis de ce port, et j'y

suis de retour sans la ramener. Elle ne verra point cette colonne de nos frères de lait qui nous est dédiée à tous les deux. Que vais-je faire tout seul? Où trouver les personnes qui me sont chères?»

En ce moment Leucon et Rode entrèrent dans le temple pour y faire leurs prières accoutumées : ils voient, assis proche la colonne, Abrocome qui regarde l'armure avec douleur; mais ils ne se remettent point ses traits : au contraire, ils sont fort étonnés, et se demandent l'un à l'autre qui peut demeurer collé de la sorte près des offrandes qui ne le concernent point? Leucon, impatient, lui dit : « O jeune homme, qu'elle est ta pensée de t'asseoir ainsi tout à côté de deux colonnes offertes par d'autres mains (74) que les tiennes, et de t'affliger et te plaindre? Qu'as-tu de commun avec ceux dont les noms sont écrits là-dessus? Que t'importe leur destinée? » Abrocome répondit : « Cette offrande de Leucon et de Rode est pour moi; ils sont après Anthia, ceux que je brûle

le plus de revoir : je suis le malheureux Abrocome. »

Quels furent les transports de Leucon ! Il demeura presque immobile au seul nom de son cher maître ; puis, rappelant ses idées, il se remit les traits et le son de voix d'Abrocome à ses discours ; et, sur le nom d'Anthia qu'il avoit prononcé, Rode et lui tombent à ses pieds, et lui racontent leurs aventures, depuis le départ de Tyr jusqu'à leur retour à Rhodes. Abrocome les accompagne ensuite dans la maison qu'ils habitoient, où ces deux fidèles serviteurs le mettent en possession de tous leurs effets. Ils s'empressent de le servir et de le consoler par les expressions les plus propres à rallumer une espérance éteinte : mais qu'y avoit-il au monde qui le pût dédommager d'Anthia ? Chacun de ses momens étoit compté par de nouveaux regrets ; il passoit toute la journée à consulter avec Leucon et Rode sur le parti qui lui restoit à prendre.

Hypothoüs cependant projettoit de recon-

duire Anthia vers Éphèse, et de la rendre à ses parens ; il espéroit d'ailleurs qu'il pourroit en cette ville apprendre quelque chose d'Abrocome. Un gros vaisseau d'Éphèse, qui se rencontroit à Tarente, et sur lequel il fit charger tous ses effets, le porta jusqu'à Rhodes ; mais y arrivant de nuit, il fut obligé de se loger près de la mer, chez une vieille femme qui se nommoit Althée. Anthia coucha dans sa chambre ; Hypothoüs dormit d'un autre côté, dans le dessein de repartir le lendemain.

Ce jour-là, le peuple de Rhodes solennisoit une grande fête en l'honneur du soleil. On avoit préparé des sacrifices publics, et un grand concours de citoyens formoit une marche brillante. Leucon et Rode suivoient aussi, moins dans l'intention toutefois de prendre part aux réjouissances de ce jour, que pour y faire des enquêtes parmi cette foule de peuple et d'étrangers, au sujet d'Anthia. Hypothoüs la menoit au temple dans ce moment. Elle n'y fut pas sitôt entrée, qu'apercevant du côté des offrandes (75) l'ar-

mure qu'elle avoit dédiée autrefois : « O Soleil ! dit-elle, qui jettes un œil secourable sur tous les mortels ici-bas, je suis donc la seule sur qui tu n'aies point arrêté les divins rayons de ta bonté ? Je vins autrefois à Rhodes, où je t'adorai. Mes prières et mes sacrifices étoient sincères ; eh ! comment ne l'eussent-ils pas été ? Je les offrois avec Abrocome ; tout me rioit alors ; mais mes destins sont bien changés. Aujourd'hui, de libre devenue esclave, et d'heureuse que j'étois, infortunée, je retourne toute seule dans ma patrie, et je vais me montrer sans mon époux, à tous nos parens. »

Se tournant ensuite vers Hypothoüs, Anthia lui demanda la permission de couper sa chevelure (79) ; elle la vouloit offrir au dieu du jour avec des prières pour Abrocome. Hypothoüs y ayant consenti, Anthia coupa de fort près quelques tresses de ses cheveux, et les consacra avec cette inscription : *Pour son époux Ab. An. a dédié ses cheveux au Soleil.* Après ce sacrifice, elle fit sa prière et sortit avec Hypothoüs.

Leucon et Rode, qui jusqu'alors étoient restés parmi la foule de la marche, vinrent au temple. A l'aspect de cette dernière offrande, sur laquelle ils aperçoivent les noms de leurs maîtres, ils s'inclinent et donnent mille marques de satisfaction et de regrets tout ensemble, comme si la belle Anthia eût été présente. Ils vont ensuite de tous côtés en demander des nouvelles au peuple de Rhodes, qui se souvenoit parfaitement d'Abrocome et d'Anthia, depuis le premier voyage qu'ils avoient fait en ce port; mais leurs recherches furent vaines pour ce jour-là; ils se retirèrent chez eux fort tristes, se contentant de mener Abrocome dans le temple, pour lui montrer les cheveux nouvellement consacrés. Son cœur en soupira de tendresse : il éprouvoit pour la première fois les douceurs d'une espérance qui ne paroissoit point frivole. Cet événement étoit trop remarquable pour n'en attendre pas quelque réalité.

Le jour suivânt Anthia revint dès le matin dans le temple; Hypothoüs l'accompagnoit; un vent contraire les avoit empêchés de par-

tir. Anthia, selon l'usage, alla s'asseoir auprès de ses offrandes; des larmes continuelles et de fréquens soupirs annonçoient sa tristesse. Leucon et Rode l'aperçoivent de loin; ils avoient laissé le bel Abrocome trop agité pour les suivre; s'étant avancés de plus près, ils examinent la jeune Éphésienne, sans être encore assurés que ce fût elle. Cependant tout ce qu'ils voyoient sembloit le leur prouver; ces noms, ces présens, les pleurs qu'elle versoit, un reste brillant de beauté, une entière ressemblance avec les anciens traits de son visage, tout changé qu'il étoit, toutes ces conjectures ne laissoient plus douter de la vérité. Ils reconnoissent enfin Anthia; ils s'abandonnent à ses genoux, où la joie qui les transporte leur coupe la respiration, et les empêche de parler.

Anthia ne les reconnaissoit pas non plus; et toute étonnée de les voir dans cette posture, elle ne savoit ce qu'ils attendoient. Leucon et Rode revenus de leur saisissement, s'écrièrent : « O notre chère maîtresse! ô belle Anthia! tu vois tes fidèles serviteurs à tes

pieds ; c'est nous qui t'avons accompagnée dans ton premier voyage et dans l'habitation des corsaires phéniciens. Mais quel astre benin te conduit en cette ville ? Va, tu peux former de doux projets; Abrocome est sauvé de tous les périls ; il est ici, qui te regrette sans cesse, et n'aspire nuit et jour qu'au seul bien de te revoir. »

La révolution que fit ce discours dans le cœur d'Anthia ne se peut exprimer. Enfin, remise de son trouble, elle leur témoigne mille bontés, et se fait instruire plus clairement de tout ce qui touche son cher Abrocome.

Cette reconnaissance attira tout le peuple, qui accourut en foule, dès qu'on eut appris qu'Anthia étoit retrouvée. Abrocome de son côté couroit toute la ville, comme hors de lui-même, criant : *Anthia ! Anthia !* Il étoit suivi d'un concours prodigieux de monde, lorsqu'il aperçut enfin cette tendre moitié devant le temple d'Isis. Quelle rencontre ! ô ciel ! ces deux époux n'hésitent point à se reconnoître ; leur visage a beau être changé,

leur cœur ne l'est point, et la tendre sympathie de leur âme les précipite dans les bras l'un de l'autre; ils se serrent étroitement, mais un excès de trouble leur ôte les forces, leurs genoux chancèlent, ils tombent par terre immobiles : mille passions rouloient confusément dans leur âme, le plaisir, la douleur, la crainte; ils songeoient au passé, ils trembloient pour l'avenir. On entendoit le peuple de toutes parts invoquer Isis avec des cris de joie, et l'appeler grande Déesse. Quel bonheur, ajoutoit-on, nous revoyons le bel Abrocome et la belle Anthia!

Ces tendres époux se prennent par la main pour se relever de terre, percent la foule et entrent tous deux dans le temple d'Isis. « Nous te remercions, disent-ils de concert, ô très puissante Déesse, de nous avoir secourus dans nos malheurs! C'est à ta protection que nous devons notre salut. O de toutes les divinités la plus digne de notre vénération! qui pouvoit nous accorder un bien plus désirable? Tu nous rends l'un à l'autre, et nous nous recouvrons nous-mêmes. »

Ensuite de quoi, s'étant prosternés devant l'autel de la Déesse, ils sortirent ensemble du temple. On les conduisit chez Leucon, où Hypothoüs avait déjà fait porter tous ses effets; de sorte que tout se préparoit pour le voyage d'Éphèse. En attendant, les Dieux ne furent point oubliés ; on leur fit des sacrifices en actions de grâces, et ces sacrifices furent suivis d'un banquet, où chacun raconta ce qui lui étoit arrivé et combien il avoit souffert, et la durée de ces récits prolongea le repas. La nuit, ou, pour mieux dire, le besoin de repos sépara tout le monde. Leucon, Rode, Hypothoüs et le beau Clisthène, qui l'avait suivi d'Italie, allèrent coucher chacun de leur côté. Anthia reprit sa place auprès d'Abrocome ; et tandis que le sommeil prodiguoit ses pavots à tous les autres, que tout étoit dans un calme profond, ils s'entretenoient ainsi :

« Cher maître de mon sort, disoit Anthia à son époux, je t'ai donc rejoint à force de parcourir et la terre et les mers, m'étant sauvée et des menaces des brigands, et des

embûches de barbares corsaires, et des outrages de l'infâme Lénon ! Chaînes, fosse, bois, poison, sépulcres, je me suis échappée de tous ces dangers, et je viens à toi, mon cher Abrocome, telle que j'étois en partant de Tyr pour Antioche. Qui que ce soit au monde ne put ébranler ma vertu, ni Méris en Syrie, ni Périlas en Cilicie, Psammis et Poliide en Égypte, Anchialus en Éthiopie, ni Lénon à Tarente. Je reviens à toi pure et chaste. Mon amour m'a fait trouver mille ressources pour me conserver fidelle au bel Abrocome ; trop heureuse d'y avoir réussi, quand même une autre belle t'auroit pu toucher, quand même on t'auroit forcé d'oublier tes sermens et la malheureuse Anthia! »

Mille baisers ajoutoient encore à la délicatesse de toutes ses charmantes expressions ; elle le caressoit, le rebaisoit sans cesse. « Mais, reprit-elle, je te jure, cher époux».. — « Je te jure, interrompit Abrocome à son tour, par cette heureuse et sainte journée, qui ne s'est accomplie qu'après de grandes fatigues, qu'aucune autre mortelle que toi ne me put jamais

plaire. Oui, tu reçois dans tes bras Abrocome aussi pur et aussi fidèle que tu le laissas en Phénicie dans une affreuse prison.

Ces deux époux passèrent toute la nuit dans ces tendres explications, sans dormir. La joie et le plaisir d'être ensemble les délassoient davantage que la douceur du sommeil.

Dès le matin, leurs effets et ceux d'Hypothoüs furent embarqués sur un vaisseau; ils se rendirent aussitôt après, tous ensemble, avec une multitude innombrable de Rhodiens à leur suite, au rivage de la mer. Le navire qui leur étoit destiné ne les a pas sitôt reçus dans son sein, qu'il vogue en pleine mer. On les perd de vue, et leurs longs travaux furent enfin terminés au bout de très-peu de jours par une heureuse arrivée au port d'Éphèse.

La nouvelle de leur retour les avoit précédés; elle étoit sue de toute la ville. A peine débarqués, ils allèrent, sans changer d'habits, droit au temple de Diane. Là, grand nombre de victimes sacrifiées, beaucoup de vœux offerts, furent les premiers gages de leur

piété, et de plus ils promirent à la Déesse de faire peindre dans son temple la suite de leurs aventures, et ce vœu fut exécuté dans la suite. Après cet acte de religion, Abrocome et son épouse descendirent vers la ville. L'attention qui les occupa, fut d'ériger des monumens superbes sur la sépulture des auteurs de leur naissance, morts de vieillesse et de chagrin. Ce devoir rempli, nos deux heureux époux ne songèrent qu'à couler leurs jours dans une félicité perpétuelle, et cette félicité se trouvoit toute entière dans l'espoir certain de n'être plus séparés. Leucon et Rode vivoient avec eux, partageant leur amitié et leurs richesses; Hypothoüs ne les quitta pas non plus. Après avoir envoyé des ouvriers à Lesbos pour y bâtir un sépulcre digne du bel Hypérante, il adopta Clisthène pour son fils, et passa dans Éphèse le reste de sa vie avec son cher Abrocome et la belle Anthia.

FIN DES EPHÉSIAQUES DE XÉNOPHON.

NOTES

SUR

LA LUCIADE, OU L'ANE.

(1) Tùm subnixa genibus, in lecto prona : Age tu luctator, mediam corporis partem valenter aggressus percute, vulnusque adige profundiùs. Nudam vides, utere promptiùs, injice introrsiùs telum, deindè introrsiùs flectes iterùm impellens, absconde et comprime, nec quicquam huic certamini adjicias intervalli. Cave autem ne citiùs quàm jusserim telum extrahas; sed incurvans adversarium insequere : quo prostrato rursùs certamini incumbe, quoàd lassus victusque deficias, et sudore sis madefactus. Ego in risum effusus : vellem, magistra, inquam, à me quoque aliqua hujusmodi tibi præcepta tradi, in quibus mihi obtemperes velim. Sed jam te erige, poneque sedens datâ dextrâ mihi reconcilieris : nam tempus est jàm dormiendi.

Voici comment ce morceau est traduit dans l'édition de Belin de Balu.

« Elle tombe aussitôt sur les siens (ses genoux) en s'arran-
» geant sur le lit, et me tourna le dos. « Çà, beau lutteur, me
» dit-elle, vous voilà en présence, préparez-vous au combat,
» avancez; portez-vous encore plus avant. Vous voyez votre
» adversaire nu, ne l'épargnez pas; et d'abord il est à propos
» de l'enlacer fortement; ensuite il faut le pencher, fondre sur

» lui, tenir ferme, et ne laisser aucun intervalle entre vous » deux. S'il commence à lâcher prise, ne perdez pas un mo- » ment; enlevez-le et tenez-le en l'air en le couvrant de » votre corps, et continuant de le harceler; mais surtout ne » vous retirez pas en arrière avant que vous en ayez reçu » l'ordre; courbez son dos en voûte; contenez-le par-des- » sous; donnez-lui de nouveau le croc-en-jambe, afin qu'il » ne vous échappe pas; tenez-le bien et pressez vos mouve- » mens : lâchez-le, le voilà terrassé, il est tout en nage ». Je partis d'un grand éclat de rire, puis je repris : « Notre maî- » tre, il me prend fantaisie de vous prescrire à mon tour » quelque petit exercice. Songez à m'obéir ponctuellement. » Relevez-vous et asseyez-vous; avancez une main officieuse; » caressez-m'en légèrement, et promenez-la sur moi; enla- » cez-moi bien, et faites-moi tomber dans les bras du som- « meil »

Ce morceau et les précédens sont d'autant plus intéressans, que presque tous les termes techniques de la lutte et du pugilat s'y trouvent rassemblés. Malheureusement le texte n'est pas venu très-pur jusqu'à nous.

(2) L'invention de cette fable charmante est due à Lucius de Patras; c'est de lui que Lucien paroît l'avoir empruntée. Cependant Photius, dans sa *Bibliothèque*, *Cod.* CXXIX, *page* 310, doute si ce n'est pas au contraire Lucius qui a pris de Lucien le sujet de ses *Métamorphoses*; car on ne sait lequel de ces deux écrivains a vécu le premier: mais il y a lieu de croire, ainsi que l'observe le savant patriarche, que Lucien n'a fait qu'abréger le recit élégant, mais souvent trop diffus, de Lucius. Que seroit-ce si ni l'un ni l'autre n'étoient le véritable auteur de cette fiction, et que nous eussions, sous le titre de l'*Ane*, une de ces agréables fables milésiennes dont la lecture avait tant d'attraits pour Aristide, et qui étoient estimées des anciens comme un chef-d'œuvre de narration.

Deux réflexions pourroient rendre cette opinion probable. Apulée, au commencement de son *Ane d'Or*, insinue que ce sujet est une fable milésienne, et si l'on considère le style dont la fable attribuée à Lucien est écrite, on sentira qu'il diffère essentiellement de celui de cet auteur, par une simplicité touchante et une naïveté qui décèlent plutôt les premiers siècles littéraires de la Grèce, que celui des Antonins. Quoi qu'il en soit, ce sujet a paru si heureux, que, depuis Lucien, d'autres auteurs l'ont encore employé avec succès. Apulée eu a fait la base de son roman; et, sans parler des Italiens, et de *l'Asino d'Oro de Machiavel,* chez nous l'ingénieux auteur de *Gilblas* en a tiré l'épisode de la caverne des voleurs, qui n'est pas la moins piquante de son ouvrage.

NOTES

DE

L'HISTOIRE VÉRITABLE.

LIVRE Ier.

(1) Ce Roman, rempli de fictions extravagantes, qui a pu servir de modèle aux Voyages de Cyrano de Bergerac, est, si l'on en croit Photius, *Biblioth. pag.* 362, une imitation des récits merveilleux de l'île de Thulé (*l'Islande*), composés par Antonius Diogène, lequel vivoit dans le siècle d'Alexandre-le-Grand. Il ne reste de l'ouvrage de Diogène que l'extrait que Photius en a fait dans sa Bibliothèque, *cod. CLXVI;* il était, suivant le témoignage de ce savant patriarche, écrit d'un style clair et très-élégant.

(2) A la lettre : *ils ne songent pas toujours aux exercices.*

(3) Cette pensée est imitée du dialogue de Platon intitulé *les Amans, pag.* 132, *B.*, édition de Serranus.

(4) Le grec dit : *leur offrir une contemplation qui ne soit pas indigne des Muses.*

(5) Comme la plupart des ouvrages auxquels il fait allusion sont perdus, rien n'est plus difficile aujourd'hui que cette reconnoissance.

(6) L'histoire de l'Inde de Ctésias nous serait absolument inconnue, si Photius ne nous en eût conservé un extrait

dans sa Bibliothèque, *pag. cod. LXXII.* Tout n'en est pas aussi fabuleux que les anciens l'ont pensé, et une connoissance plus exacte du pays prouve que Ctésias n'a pas toujours eu des mémoires infidèles. Par exemple, il est impossible de ne pas reconnoître l'*Ourang-outang* dans la description qu'il fait, *page* 150, *ligne* 48, de certains hommes à tête de chien qui habitent les montagnes, et n'ont aucun langage, qu'un espèce d'aboiement, etc. Ce qu'il dit du *perroquet* a paru fabuleux aux Grecs, jusqu'à l'expédition d'Alexandre dans les Indes, temps auquel ils ont mieux connu cet oiseau parleur.

(7) On ignore le temps auquel Jambule écrivait. Vossius, *de Hist. græcis, page* 379, cite de lui un autre ouvrage, *de Mirificis hominum formis in Indiâ*, indiqué par Tzetzès, *Phil. VII, hist.* 144, et ne parle point de celui que Lucien cite ici.

(8) Par cet aveu, Lucien ôte tout le sel de sa plaisanterie : il eût mieux fait de le réserver pour la fin de son ouvrage.

(9) Notre auteur se moque ici d'Hérodote, qui, dans sa Melpomène, *chap.* 72, rapporte que les Scythes montroient la trace du pied d'Hercule empreinte sur un rocher, et qu'elle avait deux coudées de longueur.

(10) *Qui lancent des grains de millet.*

(11) *Qui combattent avec des gousses d'ail.*

(12) *Moineaux-glands.*

(13) *Chevaux-grues.*

(14) *Cavaliers montés des fourmis.*

(15) Ceci me paroît une critique de ce qu'Hérodote et quelques historiens ont dit du cheval d'Artibius et du Bucéphale d'Alexandre, qu'ils combattaient aussi bien que leurs maîtres les ennemis qu'ils avoient en tête. *Voyez* l'his-

toire du cheval d'Artibius, dans Hérodote, *Terpsichore, chap. III.*

(16) Ou *Aërocoraces*, suivant quelques éditions. Ce dernier nom signifie *corbeaux aëriens;* l'autre pourroit signifier *qui danse la cordace en l'air.* La cordace est une espèce de danse satirique et bachique.

(17) Allusion à la blessure de Philoctète.

(18) La voie lactée.

(19) Iliade, *liv.* 16, *v.* 459.

(20) Il avoit, selon Strabon, soixante-dix coudées.

(21) Ces noms signifient *igné, d'été, flamboyant*, et les trois autres, *nocturne, de mois* et *très-brillant.*

(22) Il y a dans ceci un jeu de mots entre γαμεῖ et γαμεῖται dont l'un est actif et l'autre passif, et de plus une plaisanterie qui consiste en ce qu'on ne dit point, en grec, *qu'une femme épouse, mais qu'elle est épousée;* car suivant la remarque d'Aristote, *Magna mor., liv, 7, chap.* 6, γυναῖκες οὐκ ὀπύουσι ἀλλ' ὀπύονται.

(23) *Mollet,* proprement, *ventre de la jambe.*

(24) Allusions au culte du Phallus, dont on portait la représentation suspendue au cou.

(25) Plaisanterie sur la manière dont mourut Empédocle.

(26) Ici le texte grec ne peut être décemment traduit en françois; en voici le sens en latin : *neque mingunt neque cacant, non enim ut nos perforati sunt;* ensuite vient une satire sanglante des mœurs grecques : *concubitum pueri non præbent in clunibus, sed in poplitibus, ibi enim perforati sunt.*

(27) Ceci me paroît une plaisanterie sur l'expression grecque fort commune : *avoir dans son sein*, pour dire *dans sa poche.* Les poches des habits grecs étoient placées sur le de-

vant, ce qui autorisoit cette manière de parler. Selon Dusoul, c'est une critique de quelque historien, qui aura donné la description de quelque animal qui avoit une pareille poche; en ce cas, Lucien a tort, car le Sarigue, décrit par M. de Buffon, *tom.* 4, *page* 132 *des quadr.*, a sous le ventre une poche semblable, dans laquelle ses petits se réfugient quand ils sont effrayés.

(28) Il veut, si je ne me trompe, tourner en ridicule ceux qui ont cherché à rendre le verre malléable et ductile. *Voyez* Pline, *Hist. nat.*, *lib.* 36, *chap.* 26.

(29) Qui les engloutit; cela est dit par anticipation d'une aventure que l'on verra à la fin du livre.

(30) Il me semble que ceci est une allusion plaisante à la fête des lampes, que les Égyptiens célébroient à Saïs et dans toute l'Égypte, en l'honneur de Minerve, et dont Hérodote donne la description; *Euterpe, chap.* 62. *Voyez* aussi le treizième discours de Thémistius au commencement.

(31) Aristophane, comédie des Oiseaux, *acte* 3, *scène* 1, donne le nom de Néphélococcygie à la ville que les oiseaux se proposent de bâtir. Dans le quatrième acte il donne la description de cette ville, dont les remparts sont si larges, qu'on pourroit aisément y promener deux chars attelés de chevaux aussi gros que celui de Troie. Ensuite, il fait une énumération de tous les oiseaux qui travaillent à construire cette ville. Les grues taillent les pierres, les cycognes les polissent avec leur bec, les pélicans servent de charpentiers, et taillent les portes de la ville. Cette comédie, une des plus singulières du poète, est remplie d'allégories sur les affaires qui divisoient Athènes et Lacédémone, ce qui la rend très-difficile à entendre. Pour la lire avec plus d'agrément, il

faut se servir de l'édition de cette pièce séparée qu'a donnée le savant M. Beck, professeur à Leipsik.

(32) Les Alcyons ne font leur nid que sur les bords de la mer.

(33) Ceci me fait penser que cette énorme baleine de Lucien est une allégorie satirique par laquelle il se moque de l'opinion de quelques philosophes, qui disoient que le monde est un animal, et le définissoient : *animal per se movens et subsistens.* Platon, dans le Timée, *page* 30, édition de Serranus. ουτως οὖν δὴ κατὰ λόγον τὸν ἐοικότα δεῖ λέγειν, τόνδε τὸν κοσμον ζῶον ἔμψυχον ἔννουν τε τῇ ἀληθείᾳ τὴν τοῦ θεοῦ γενέσθαι πρόνοιαν. Plus bas, page 33, il dit *que le monde a des yeux et des oreilles; à la vérité, il n'a ni pieds ni mains.*

(34) C'est-à-dire, *qui vivent de salé.*

(35) J'ignore ce que veut dire ce nom, formé de *Triton*, monstre marin, et *mendès*, nom du *bouc* chez les Égyptiens.

(36) *A mains de cancre, à tête de thon.*

(37) *A queue épaisse.*

(38) *A pieds de perroquet.*

(39) Qui boit la mer.

LIVRE II.

(1) Le grec : *non pas seulement à la surface, mais, etc.* Lucien plaisante, mais on sait aujourd'hui que les mers du Nord gèlent réellement, et ne sont pas navigables.

(2) Ici le Scholiaste de Lucien fait cette réflexion : *Eh quoi! impertinent, la glace échauffée par le feu ne devait-elle pas se fondre? comment n'avez-vous pas tous été noyés? Ta fiction est incroyable et contredit la nature.* Rien n'est cepen-

dant plus possible; on sait qu'en Russie, l'impératrice a donné des fêtes dans un palais de glace, qu'on y allumoit de grands feux.

(3) *Voyez* le Nigrinus, *tom.* 1, *page* 23, de la trad. française de Lucien par B. D. B.

(4) Ce nom signifie *de lait.*

(5) Tyro signifie *fromage.*

(6) Ce jeu de mots est aussi heureux en français qu'en grec; et comme les Grecs avoient une ville de *Phellos* en Pamphylie, nous avons de même une ville de Liège en Flandres.

(7) *Livre* 3, *page* 123.

(8) Le texte est corrompu en cet endroit. Au lieu d'ἐπηρεμίας, si vous lisez avec Dusoul επηρεμιοις, mot cependant assez peu usité, il faut traduire : aux *solo* d'une flûte, aux sons d'une flûte qui joue seule et sans accompagnemens.

(9) Sujet du douzième Dialogue des morts, *tome* 1, *page* 310 de la traduction française de Lucien, par B. D. B.

(10) Le Scholiaste de Lucien prétend que la description de cette ville chimérique est une parodie de la description que les prophètes juifs font de la Jérusalem céleste.

(11) La cannelle.

(12) Pierre précieuse, dont j'ignore le nom français.

(13) Ceci est, comme on le sent aisément, une critique de la doctrine de Platon.

(14) Le texte dit : *des ombres droites*, par opposition aux *ombres couchées*, qui sont celles des morts.

(15) Lucien, suivant le Scholiaste, se moque ici de ce qu'Antonius Diogène avait écrit de l'île de Thulé (l'Islande), *qu'il n'y avoit point de nuit un jour de l'année;* ce qui est très-vrai : on y voit le soleil se coucher et se lever sur-le-champ, le 21 juin.

(16) *Voyez* la note 4 de la page 190 du tome II de la trad. de Lucien.

(17) Il se moquoit des Dieux; il avoit violé Cassandre, et

fut tué par Minerve, qui lança sur lui la foudre de son père, comme le dit Virgile, *Énéide*, *livre* I.

(18) Parce qu'il s'étoit érigé en tyran de sa patrie.

(19) Avis aux éditeurs qui se croient en droit de retrancher des écrits d'un auteur ce qui leur déplaît, et qui prononcent avec un ton dédaigneux que tel vers, tel mot est *spurius et delendus*.

(20) Allusion à sa cuisse d'or.

(21) C'est-à-dire, *la fête des morts*.

(22) On ignore quel est ce *Carus*; son nom ne paroît point dans la liste des athlètes olympioniques : aussi les commentateurs croient que ce mot est corrompu, et qu'il faut lire *Caprus* ou *Caranus*, auteur de la race des rois de Macédoine.

(23) Sans doute, parce que ce genre de combat est trop cruel : c'étoit la réunion de la lutte et du pugilat ; il exigeoit toute la force du corps, ce qui le fit nommer *Pancrace*.

(24) Allusion visible à l'ouvrage intitulé *Combat d'Homère et d'Hésiode*, dans lequel l'un et l'autre improvisent. Hésiode obtint le prix, pour avoir fait l'éloge de la paix et des biens qu'elle procure.

(25) *Voyez* Platon, *Banquet*, *page* 220.

(26) A la lettre : *des héros morts ;* ce qu'il aurait fallu pouvoir exprimer, car c'est dans ce dernier mot que consiste la plaisanterie.

(27) J'ajoute ces mots : *du nouveau Pâris*, pour rendre la fin de la phrase plus douce. De même un peu plus haut, j'ai ajouté *des ravisseurs*, pour éclaircir le sens.

(28) Supplice des adultères, à Athènes.

(29) Le grec exprime cette circonstance par un seul mot, ἐμπροθέσμους, dont le latin, *intrà diem statutum*, rend mal le sens ; car ce n'est pas seulement *à un jour déterminé*, mais

le jour déterminé étant venu. Προθεσμία signifie *époque fixe*, et ἐμπρόθεσμος *celui qui est arrivé à cette époque.* Ces remarques sont minutieuses; mais elles peuvent être utiles à ceux qui veulent étudier la langue grecque, et cela me suffit.

(30) Les anciens ont soupçonné l'existence d'un autre hémisphère. Pour en être convaincu, il suffit de lire la conversation de Silène et de Midas, qu'Ælien a extraite de l'histoire de Théopompe, et qu'il rapporte au livre III de ses Histoires diverses, *chapitre* 18.

(31) Ce nom signifie *coq.*

(32) Odyssée, *liv*, *IX*, *v.* 562.

(33) Plantes narcotiques.

(34) *Qui coule la nuit.*

(35) *Qui ne s'éveille point, qui dure toute la nuit.*

(36) Ce nom signifie *vertige enfanté par une vaine illusion;* et le suivant, *riche glorieux.*

(37) Oppien, *de la pêche, liv.* 2, *v.* 500 *et suivans.*

(38) Le chénisque est la partie antérieure du vaisseau, sur laquelle on sculptoit le plus souvent une oie.

(39) Antimaque de Colophon, poète épique, florissoit avant Platon. Il avait composé une Thébaïde, dont Athénée cite quelques vers du cinquième chant, au livre onzième, *page* 468 de ses Deipnosophistes, et des élégies dont parle Plutarque. La réputation d'Antimaque avait été fort obscure jusqu'au tems de l'empereur Adrien, qui donnoit à ce poète la préférence sur Homère, et vouloit qu'on oubliât celui-ci pour Antimaque; mais il ne put y réussir; le style lâche et diffus de la Thébaïde ne put jamais soutenir le parallèle de l'Iliade, et Antimaque fut oublié. Il ne reste de lui que des fragmens très-courts.

(40) Le texte dit : *l'eau se tenoit droite, comme étant divisée.*

Le lecteur intelligent verra bien à quel récit merveilleux ceci fait allusion.

(41) Il se moque des Cynocéphales de Ctésias.

(42) Au lieu de *bâton*, le grec porte : τὰ ἀ ιδῖα.

(43) Ce nom, suivant les commentateurs, signifie *qui renverse à terre;* mais ne vaudroit-il pas mieux lire : Κασαλβαδοῦσα, *l'île des courtisannes.* On sait que celles de l'espèce la plus vile s'appeloient à Athènes Κασάλβαδες. *Voy.* Aristophane et son Scholiaste, dans *l'Assemblée des femmes*, *v* 1106. A l'égard du nom suivant, je n'en puis deviner la signification.

(44) Je soupçonne une lacune dans cet endroit, où le texte dit : *pour moi je m'arrêtai un peu.* Ce ne peut être dans la campagne, mais chez la courtisanne, qu'il aperçoit les ossemens dont il parle plus bas; et c'est peut-être au moment où elle lui offroit ses faveurs, qu'il dit : *je m'arrêtai,* etc.

(45) Il parodie ce qu'Homère dit d'Ulysse, *Odyssée*, *liv.* 10, *v.* 502, qu'il se garantit des charmes de Circé avec la plante que le poète appelle *Moly*, et que Mercure avoit donnée au héros.

(46) Comme Ulysse tira la sienne contre Circé, au moment où elle lui présentoit le breuvage enchanté.

(47) C'est-à-dire, à jambe d'âne. C'est une parodie de ce que les poëtes disoient d'*Empouse*, spectre horrible qu'Hécate faisoit voir aux malheureux, et que l'on appeloit aussi *Onoskélis*, parce qu'elle avait une jambe d'âne.

(48) Ou ces livres sont perdus, ou jamais Lucien ne les a écrits; mais le neveu de d'Ablancourt a continué cette histoire, et d'Ablancourt a fait imprimer cette continuation à la fin de sa traduction.

NOTES

SUR LES AMOURS

D'ABROCOME ET ANTHIA.

(1) Éphèse. Ville d'Ionie, dans la mer Egée, auprès de la mer d'Icare. Les Éphésiens se qualifiaient de premiers peuples de l'Asie.

(2) *S'il jouait de la lyre.* J'ai été obligé d'étendre un peu ce portrait d'Abrocome, qui ne pouvait être traduit littéralement.

(3) *Comme un dieu.* Le grand nombre de divinités que la superstition avait introduites parmi les payens faisait prendre pour un dieu tout ce qui était doué d'une beauté ou d'un mérite extraordinaire, et les auteurs se servaient assez souvent de cette figure pour peindre avec plus d'énergie.

(4) *Cupidon.* Je me suis quelquefois permis, contre l'usage de notre langue, d'appeler l'Amour *Cupidon*, afin de varier l'expression, qui revient fréquemment. Les Grecs et les Latins l'appelaient le plus souvent de son nom propre. D'ailleurs, l'Amour est ici personnage, et cela suffit pour m'autoriser à le nommer ainsi.

(5) *On y célébrait la fête de Diane, protectrice de l'Ionie.*

Les Éphésiens furent les premiers des Grecs à qui Crésus, roi de Lydie, déclara la guerre.

Assiégés par ce prince, ils consacrèrent leur ville à Diane; et pour tenir en quelque sorte à cette Déesse, ils attachèrent par une corde leurs murailles à son temple, quoiqu'il fût éloigné d'un grand quart de lieue de la ville vieille, qui, pour lors, était assiégée. Cette précaution fut inutile; Crésus s'en empara. Cependant les Éphésiens continuèrent toujours de regarder Diane comme la protectrice de leurs pays. Le temple de cette Déesse passait pour une des merveilles du monde, lorsqu'Érostrate y mit le feu. Il a été relevé par la suite avec autant de magnificence. On le regardait comme un des plus beaux modèles de l'ordre ionique; il était tout de marbre, et porté sur cent vingt-sept colonnes, à la dépense desquelles autant de rois avaient contribué. On croît que la statue de Diane qui est au Louvre, est la même qui était dans ce temple. *Hérod.*, *Str.*, *Paus.*

(6) *Pour mieux les offrir.* Pour donner une idée du ridicule de la traduction *franchi-hollandaise* dont j'ai parlé dans ma préface, je n'en citerai qu'un seul trait. Le traducteur a rendu tout cet endroit, depuis *Elle affectait*, jusqu'à la marque de ma note, de cette manière: *Elle lui montrait les joies du Paradis.....* Impertinence outrée, dont l'ouvrage de Xénophon ne fut jamais souillé, et qui ne peut tomber sous les sens, puisqu'il s'agissait ici d'un sacrifice à l'honneur de la Déesse la plus chaste et la plus réservée de la Mythologie. J'ai rendu le sens de l'original presque mot à mot.

(7) *Il y avait à Colophon.* Colophon était situé dans la

mer Égée, au septentrion d'Éphèse. Le dieu qui rendait ses oracles à Colophon, s'appelait indifféremment Apollon Colophonien, ou Appolon Clarien. Le prêtre de ce temple, presque toujours choisi dans une famille de Milet, lorsqu'il était interrogé, se retirait dans une caverne où il y avait une fontaine cachée, et après avoir bu de son eau, venait rendre ses oracles en vers, quoiqu'il ne sût ni belles-lettres, ni poésie. On prétendait même que tous ceux qui en buvaient, avaient la même faculté de prédire l'avenir; mais elle abrégeait la vie. Il est bon d'observer, touchant l'oracle qui va suivre, que j'ai cru devoir en retrancher quelques vers et le rendre un peu plus vague. Cet oracle est fort long, et prédit mot à mot ce qui doit arriver à Abrocome et à Anthia; double inconvénient, et par rapport à ces deux personnages, et par rapport à l'intérêt du lecteur. Assurément Xénophon avait trop d'esprit pour commettre une faute aussi grossière: d'ailleurs, il ne paraît dans aucun endroit de son histoire que ni l'un ni l'autre fussent instruits en détail de toutes les aventures qu'ils devaient essuyer; ils eussent pris d'autres mesures pour se retrouver. De ces réflexions, on peut donc tirer une conjecture certaine, que comme il y a plusieurs lacunes dans l'original, il s'en trouvait une au lieu de l'oracle qui est annoncé la ligne d'auparavant, et que quelqu'un sans goût y en a substitué une à sa manière. Mais, pour revenir à Colophon, c'était une des villes qui disputaient entre elles la gloire d'avoir été la patrie d'Homère. Ses habitans, dans la guerre, se servaient d'escadrons de chiens qui commençaient le combat. Il croissait dans leur terroir une sorte de résine jaune dont usaient les joueurs d'instru-

mens à corde, et qui nous sert au même usage ; et c'est de là que nous est venu le mot de *colophane. Tacit., Plin.*

(8) *Chantant les hymnes.* Il y a dans l'original *chantant l'hyménée.* Les Grecs avaient plusieurs sortes de chansons attachées à de certaines occasions et à des cérémonies particulières. Telles étaient celles d'hyménée, qu'on chantait en conduisant les époux au lit nuptial ; et, lorsque chacun était retiré, on chantait aussi à la porte de leur appartement un épithalame pour les endormir, et le lendemain matin, un autre pour les réveiller. L'épithalame était de même genre que les chansons d'hyménée.

(9) *Ce lit était d'or.* On voit avec étonnement de si grandes richesses chez les anciens, qui ne manquaient pas d'or sans être en possession des mines du Pérou. L'expérience nous a appris que les rivières d'Afrique et d'Asie leur en fournissaient abondamment par le secours des Maures, qui étaient comme les médiateurs du commerce des deux mers.

(10) *Sur des cygnes.* Le mot grec est στρουθὸς, qui signifie moineau. Le traducteur latin l'a pris dans cette signification. M. Salvini l'a traduit par *astruzzi*, qui veut dire autruche. Quoique M. Cochi ait bien traduit, je n'ai pu me résoudre à l'imiter. Il s'agit ici d'une peinture, et par l'idée que nous avons des Amours, que nous nous représentons sous la figure de petits enfans, j'ai cru qu'il serait ridicule de les voir à cheval sur des moineaux ; car, ou les moineaux de Grèce étaient beaucoup plus gros que ceux qui sont parmi nous, ou l'on peignait les Amours beaucoup plus petits. M. Salvini a donné dans l'extrémité contraire, en les plaçant sur un oiseau monstrueux comme l'autruche. Pour tenir un

milieu, j'ai fraudé un peu le texte ; je l'ai rendu par des cygnes, que nous attribuons quelquefois à Vénus. Au reste, il ne faut pas condamner Xénophon ; le passereau était, parmi les Grecs, l'oiseau consacré au char de Vénus. On en a une preuve dans l'Ode de Sapho à cette déesse.

(11) *C'est sous ce même pavillon que l'on conduisit.* Quand la jeune épouse était arrivée auprès du lit nuptial, on l'enlevait pour la placer auprès de son époux, afin qu'il ne fût pas dit qu'elle allait se placer de son propre mouvement dans un lieu où elle devait perdre sa virginité. *Plut. œuvre mor.*

(12) *Hasarder un regard.* Quelques personnes pourraient trouver ce regard ridicule, puisque l'action se passe pendant la nuit ; mais il faut se souvenir qu'il était d'usage chez les anciens de laisser brûler un flambeau dans la chambre des nouveaux mariés, à l'honneur de l'hymen.

(13) *Des plaisirs de Vénus.* Un homme de beaucoup d'esprit, qui a lu ma traduction, prétend qu'il fallait rendre cette expression par : *des plaisirs de l'Amour*, et non par *des plaisirs de Vénus*, et je crois qu'il se trompe ; car c'est justement, comme je l'ai dit dans ma préface, parce que l'expression est purement grecque et qu'elle nous peint le génie de l'antiquité, qu'il faut la conserver. D'ailleurs il est à remarquer que les anciens attribuaient à Vénus la plus grande partie de ce que nous attribuons à l'Amour, et principalement lorsqu'il s'agissait de la jouissance. L'Amour ne recevait, pour l'ordinaire, que les vœux des amans qui brûlaient d'une flamme pure ; et la raison de ces deux cultes me paraîtbie n simple. Suivant la mythologie, Vénus était née de l'écume de la mer, produite par les parties anonymes de

Cœlus, père du monde, ce qui la faisait présider aux plaisirs sensitifs, ou à ce qui les avait pour objet. L'Amour, au contraire, était pris pour ce feu céleste qui animait l'univers, mais séparement de la matière. Il n'écoutait que les tendres invocations de l'âme, c'est-à-dire, les prières des amans qui ne s'aimaient que pour le plaisir de s'aimer. Il était tel enfin que Platon nous l'a dépeint, et c'est l'idée qu'en avaient les anciens; mais les poètes ont tout brouillé. M. Racine, celui d'entre eux qui connaissait le mieux l'antiquité, a bien senti qu'on lui reprochait avec raison d'avoir fait parler ses Grecs un peu à la française. Aussi, dans sa Phèdre, qui est son chef-d'œuvre, il n'est pas tombé dans le même défaut; les personnages de cette tragédie y parlent tous et agissent dans leurs mœurs, et l'on verra que, presque partout, il se sert du nom de Vénus au lieu de l'Amour, ce qui prouve mon systême.

ACTE I, SCÈNE I. THÉ.

Vénus par votre orgueil si long-temps méprisée.

IDEM.

Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés?

SCÈNE III. PH.

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables.

IDEM.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

ACTE III, SCÈNE II. PH.

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus! suis-je assez confondue?

Tout le reste de ce monologue, contenu dans la seconde scène du troisième acte, est adressé à Vénus, à qui M. Racine prête des feux et des traits. Il ne s'écarte de cet usage presque

nulle part, que dans la scène d'Aricie et d'Ismène et dans celle d'Hypolite et d'Aricie, toujours conformément à mon opinion, parce que ces deux amans ne ressentent encore l'un pour l'autre qu'une tendresse ingénue, où les sens n'ont aucune part. Je finis par observer qu'en parlant des deux époux, le grec dit qu'*ils jouirent pour la première fois des amours de Vénus*. J'ai cru devoir donner à cette expression un tour un peu plus intelligible.

(14) *Samos*. Ile assez fameuse de l'Asie mineure auprès de la mer d'Icare. Ses peuples soutinrent des guerres fâcheuses contre les Ephésiens, qui les chassèrent enfin de leur pays. Ils n'y rentrèrent que long-temps après. Les Athéniens furent aussi en guerre avec eux. Périclès, pour venger le mauvais traitement fait à quelques prisonniers d'Athènes, qu'ils avaient marqués au front d'un fer chaud, Périclès, dis-je, les attaqua ; et, au bout de neuf mois de siége, força la ville de se rendre à discrétion. C'est là qu'Attémon de Clazomène donna la première invention du bélier, de la tortue, et de diverses machines de guerre dont on s'est servi par la suite. *Sh.*, *Plin.*, *Thucid.*

(15) *L'île de Cô, la ville de Gnide*. On adorait Esculape à Cô, et Vénus à Gnide, comme déesse de la beauté, témoins ces vers d'Horace :

Quæ Gnidos
Fulgentesque tenet Cicladas et Paphos,
Junctis visit oloribus.

On faisait le voyage de Gnide exprès pour y voir la statue de Vénus, qui était le chef-d'œuvre de Praxitèle. Le temple de cette déesse était fameux, ainsi que celui de Cô : c'est sans doute ce qui fait dire à l'historien que *le hasard rendoit terri-*

bles les sermens de ces époux, parce que, suivant la croyance des anciens, les divinités devant lesquelles on promettait quelque chose avec serment, étaient garantes de vos promesses ; et lorsqu'on y manquait, elles en poursuivaient la vengeance sur le perfide.

(16) *La fameuse île de Rhôdes.* Une des plus belles de la Méditerranée, entre la mer de Lycie et l'île de Crète. Elle a été fameuse par ses alliances avec les Romains, les Marseillais et les Carthaginois, par le séjour des chevaliers qu'on appelle aujourd'hui de l'ordre de Malte ; par le siége de Mahomet II et de Soliman, qui s'en rendit maître en 1522, et par son fameux colosse, dont anciennement elle avoit même porté le nom.

(17) *Tyr.* Autrefois capitale de Phénicie. Ses habitans adoraient Baal et Hercule. Les Tyriens sont renommés dans l'histoire, surtout par leur industrie. Ils faisoient un gain immense sur l'écarlate et la pourpre, dont ils passoient pour être les inventeurs. Hérodote, dans son premier livre, les faits descendre de la mer Rouge ; il les accuse d'avoir été les premiers ravisseurs de femmes, et d'avoir occasionné par-là tous les désordres qui sont depuis arrivés en Grèce. Ils avaient enlevé la fille d'Inachus, roi d'Argos, Io, dont la mer d'Ionie a pris son nom, et que les Egyptiens ont adorée sous celui de la déesse Isis. C'est peut-être de leur origine que leur étoit venu ce goût pour la piraterie qu'ils exerçoient préférablement à toutes sortes de commerces, et qui en étoit un parmi eux. Ils n'étoient pas les seuls; les Thraces, les Lyciens, les Pamphiliens, les Ciliciens, les Assyriens et les Égyptiens, ne s'occupoient que de cet odieux trafic, et sur mer et sur terre, lequel n'étoit point regardé comme tel ; car les Grecs que nous admirons à cause de leur sagesse, considéroient les marchands d'esclaves, et leur accordoient de très-grands priviléges; ce qui marque qu'ils autorisoient leur commerce.

De sorte qu'on peut dire qu'alors la moitié de l'Asie et de l'Afrique s'enrichissoit aux dépens des biens et de la liberté de l'autre, quelquefois même de la vie. Je me suis étendu plus que je n'aurois dû dans cette note, pour prévenir le lecteur sur tout ce qu'il va voir dans le reste de cet ouvrage, que Xénophon a écrit suivant les mœurs de son temps.

(18) *D'une barbare.* Pour parler dans notre style, j'aurois dû dire : *la colère d'une Phénicienne;* mais j'ai conservé le texte mot à mot ; cela peint mieux l'esprit des Grecs, qui, comme nous, avoient la sottise de croire que le reste de l'univers étoit privé de politesse. Ils partagoient le monde en deux, *en Grecs et en barbares;* tout ce qui n'étoit pas l'un étoit l'autre. Cependant, lorsque Rome les eut entièrement soumis et que cet empire florissoit, par grâce, ils ajoutoient une distinction; on disoit alors, *Grecs*, *Romains et barbares*. Cet esprit s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans toute la Grèce, malgré la domination des Turcs : en voici un exemple bien récent que je tiens de feu M. Fourmont le cadet lui-même. On sait que ce savant abbé fut envoyé par Sa Majesté en Asie, il y a quelques années, pour recueillir différens trésors d'antiquité que l'ignorance ottomane abandonne au sein de la terre. Ce laborieux député y a passé plus de deux ans; et, par ses soins, nous aurons près de trois volumes *in-folio* remplis d'inscriptions curieuses qui peuvent éclaircir bien des faits équivoques ou embrouillés de l'histoire ancienne. Étant un jour à Athènes, M. Fourmont demandoit à un jeune enfant, en grec vulgaire, quelque chose dont il avoit besoin, et sans doute il ne le prononçoit pas avec le véritable accent ; cet enfant se mit presque en colère, et lui repartit vivement : Βαρβαρος, *dis donc comme cela ;* ce qui revient à l'aventure de Théophraste. A la vérité, ce mot, en grec, est générique, et signifie étranger ; mais il a aussi

sa signification particulière pour exprimer des peuples cruels, sans mœurs ou sans politesse, chez qui les arts n'étoient point perfectionnés. Les Phéniciens, tout inventeurs qu'ils avoient été de l'écriture et du commerce, étoient devenus *barbares*, comparés aux Grecs; et la Phénicie, de même que ce qui borde la mer d'Afrique, est encore appelé vulgairement *Barbarie* dans les pays méridionaux, et dans presque toute la Méditerannée. Les Égyptiens appeloient aussi barbares tous ceux qui ne parloient pas leur langue.

(19) *Qui sortent du feu.* Je ne sais si j'ai traduit cet endroit, ainsi que les derniers mots du précédent alinéa, dans le vrai sens de l'auteur. Il dit simplement qu'Apsirte fit apporter du feu et des verges, et en second lieu du feu et des chaînes. J'ai cru que ce feu n'étoit destiné qu'à chauffer les verges et les chaînes, pour rendre plus sensible la douleur des plaies : voilà mon interprétation. Il se pourroit cependant qu'on eût fait apporter ce feu pour chauffer les pieds d'Abrocome : c'étoit la punition ordinaire des esclaves; on les suspendoit sur un brâsier ardent où leurs pieds touchoient presque, et dans cette situation, on les battoit à proportion du crime qu'ils avoient commis, et suivant le caprice de leur maître. Au reste, cela me paroît assez indifférent.

(20) *Elle s'inclinoit devant ses chaînes.* Quelques recherches que j'aie faites, je n'ai trouvé dans les anciens aucun passage qui me pût éclaircir celui-ci. Je crois qu'il n'est fondé que sur un caprice amoureux; que c'est un excès de délicatesse de la part d'Anthia, qui, transportée de douleur et d'amour, s'abandonne à tous les mouvemens de sa passion, à moins qu'on ne voulût l'interpréter selon le systême de Moschus, Phénicien, qui croyoit que chaque

être matériel étoit animé. Ce systême avoit été adopté en beaucoup d'endroits, et particulièrement par Démocrite: alors nous pourrions nous imaginer que c'est une espèce de prière tacite qu'adresse Anthia aux chaînes de son époux, afin qu'elles deviennent moins pesantes, qu'elles ne le blessent point, et qu'elles lui rendent bientôt la liberté. M. l'abbé d'Olivet a justifié de la même manière, dans ses remarques sur Racine, ce fameux vers:

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

que quelques critiques rigoureux ont trouvé trop hasardé.

(21) *A la ville d'Antioche.* Il y a eu seize ou dix-sept villes de ce nom en Syrie, en Carie, en Cilicie, en Mésopotamie; mais il s'agit ici de l'ancienne capitale de Syrie, fondée par Séleucus Nicanor, qui lui donna le nom de son père Antiochus. Elle a appartenu aux Français pendant les croisades, ensuite aux Mammelus, et à présent aux Turcs. Elle s'appelle aujourd'hui Antakia; le fleuve Oronte coule tout auprès.

(22) *Lampédon.* Le mot grec est *Lampôu*, que j'aurais dû traduire par Lampon; mais ce nom propre m'a paru si ridicule en français, que j'y ai substitué Lampédon, qui a la même signification à-peu-près.

(23) *A Xante, ville de Lycie.* Les Lyciens tirent leur nom de Lycus, fils de Pandion, lequel Lycus avoit été chassé d'Athènes par son frère Égée. Il se réfugia chez les Termiles, qui ont été, par succession de tems, appelés Lyciens. Hérodote, qui rapporte cette origine, nous apprend un trait singulier qui est peut-être cité ailleurs, mais que je ne saurois passer sous silence, parce qu'il est à la gloire du beau sexe. Il dit que les Lyciens se nommoient du nom de

leurs mères, et qu'ils tiroient leur noblesse et leur généalogie du côté maternel; c'est-à-dire que, si une femme noble épousoit un roturier, les enfans qui en naissoient étoient estimés nobles; et si un homme noble, au contraire, et des premiers d'entre eux, épousoit une femme qui ne l'étoit point, les enfans qui en venoient étoient roturiers. Les habitans de Xante, à l'exception de quelques familles, avoient une autre origine que le reste des Lyciens; ils étoient venus de Crète. Appien remarque à leur sujet, qu'ils étoient si amoureux de leur liberté, que, se voyant pris par Brutus, l'un des meurtriers de César, ils se donnèrent eux-mêmes la mort, et brûlèrent leur ville plutôt que de se soumettre au vainqueur. Il ajoute que c'étoit pour la troisième fois que cette ville éprouvoit le même destin, ayant été assiégée par Harpale, général du grand Cyrus, et par Alexandre-le-Grand.

(24) *Un terrein tout auprès.* On n'enterroit point les morts dans un terrein souillé de sang; c'est pour cette raison qu'Anthia prie le chevrier de la tuer dans un endroit, et de l'enterrer dans un autre tout auprès, qui soit pur.

Ibidem. Abrocome, Abrocome. Ce n'est pas sans raison qu'Anthia fait cette prière au chevrier; elle avoit lieu de croire qu'Abrocome étoit mort à Tyr, dans son cachot, sans sépulture; et dans cette supposition, elle devoit présumer que son âme erroit dans le monde parmi les ombres malheureuses, suivant la croyance des anciens. C'est ce qui lui fait dire au chevrier d'appeler l'âme d'Abrocome pour la joindre à la sienne. Les payens étoient persuadés, et c'étoit un article de leur religion, que les âmes errantes des corps sans sépulture ne trouvoient accès auprès de Caron, pour passer les sombres bords, qu'au bout de cent ans d'importunités, à moins que

quelqu'un n'élevât un cénotaphe à leur mémoire, ou ne fît quelque cérémonie approchante : voila pourquoi la sépulture étoit si sacrée parmi eux ; car l'idée seule d'en être privés les effrayoit davantage que les supplices du Tartare.

(25) *Vers la Cilicie.* Pays de l'Asie mineure, sur la côte méridionale. Elle avoit la Comagène à l'orient, la Pamphilie à l'occident, la Cappadoce au nord, et l'île de Chypre au midi ; elle tiroit son nom de Cilix, Phénicien, fils d'Agénor. On la divisoit en *montagneuse*, à cause du mont Taurus qui l'enfermoit, et en *champêtre* : c'est à celle-ci qu'aborde Anthia.

(26) *La statue de Mars.* Les brigands et les corsaires des anciens invoquaient ordinairement Mercure comme leur protecteur, sans doute parce que c'étoit le dieu du commerce, et que sa qualité de messager des autres dieux le rendoit un peu fripon lui-même. Ceux-ci cependant sacrifient à Mars ; je n'en saurois dire la raison que par conjecture. Comme Hypothoüs étoit de Thrace, et que, dans son pays, on ne reconnoissoit que le dieu de la guerre, apparemment qu'il avoit introduit ce sacrifice parmi ses brigands, lequel ressemble assez à celui qu'Hérodote rapporte des Gètes, qui étoient thraces aussi. Il dit qu'ils envoyoient tous les cinq ans à Zamolâio, qu'ils révéroient presque comme un dieu, l'un d'entre eux qu'on avoit tiré au sort. Ils le chargeoient de lui représenter leurs nécessités ; et, pour le faire partir, on prioit quelqu'un de tenir trois javelines hérissées, et d'autres le prenant par les pieds et par les mains, le jetoient en l'air pour le faire tomber sur les javelines. S'il mouroit aussitôt, ils s'imaginoient que le dieu leur étoit favorable, et s'il ne mouroit pas, ils le regardoient comme un méchant, lui

disoient des injures, et en envoyoient un autre à sa place. Ils se croyoient immortels. De plus, ils étoient voisins des Scythes, et ces derniers avoient la coutume cruelle d'immoler la centième partie des prisonniers et des esclaves qu'ils faisoient; ce sacrifice d'Hypothoüs pourroit être donc un mélange de toute cette barbarie, avec quelque changement dans les circonstances, parce que, suivant mes conjectures, Xénophon est venu cinq ou six cents ans après Hérodote.

(27) *A Tarse.* En grec Ταρσὸς Tarsus signifie la plante du pied; ce qui a fait croire que Bellérophon en étoit le fondateur, parce que Pégaze, sur lequel il étoit monté pour combattre la chimère, perdit la corne du pied en cet endroit-là. On a débité vingt autres fables sur le même sujet; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville étoit une des plus anciennes, des plus belles et des plus peuplées de l'Asie; les belles-lettres, la philosophie et toutes les sciences y florissoient. Strabon prétend qu'en cela ses habitants surpassèrent Athènes, Alexandrie et toutes les autres académies du monde. Le Cydnus passoit au travers; elle étoit située à cinq ou six milles de la mer de Cilicie, presque vis-à-vis l'île de Chypre. S. Paul y avoit pris naissance.

(28) *Vers le Pont de Cappadoce.* Suivant la description de Ptolomée, il y avoit, vers le Pont-Euxin, en deçà de la Cappadoce proprement dite, trois provinces de Pont, toutes attenant l'une de l'autre. Le Pont galatique étoit le plus à l'occident; le Pont polémoniaque étoit au milieu, et le Pont de Cappadoce composoit la partie orientale: c'est de celui-là dont parle Hypothoüs.

(29) *D'aller à Massaque.* Autrement dite Cézarée, grande et superbe ville de la première Cappadoce, dans la préfecture de Cilicie.

(30) *A Périnte.* Autrement dite Héraclée, ou la ville d'Hercule, selon Claudien. Elle étoit située sur la Propontide de Thrace. Antonin la place sur la route de *Dyrrachium* à Byzance, à 54 d. 50 m. de longitude, et 42 d. 20 m. de latitude.

(31) *De Byzance.* Aujourd'hui Constantinople, ville de Thrace sur le Bosphore. Elle fut fondée par Bysan, chef d'une flotte de Mégariens. Les Lacédémoniens et les Athéniens y avaient envoyé aussi des colonies; ce qui rendoit sa possession fort incertaine, parce que chacun se croyoit en droit de se l'approprier. Toutes ces discussions tournèrent à son avantage; car, dans l'impossibilité de la posséder en paix, on la rendit à elle-même, et ce fut une des villes de Grèce qui conserva le plus long-temps sa liberté. Elle duroit encore sous les Romains, puisque Pline l'appelle *Oppidum liberæ conditionis.* Lib. IV, chap. 4.

(32) *De Lesbos.* Tacite la traite d'île fameuse et agréable. Elle est sur la côte de l'Asie mineure, dans la mer Egée. Elle avoit plusieurs grandes villes, dont la plus considérable étoit Mytilène : c'est de cette dernière que s'est formé le nom moderne de l'île, que les Turcs, qui en sont en possession, appellent Mételin. La célèbre Sapho, le sage Pittacus et le poète Alcée étoient de Mytilène.

(33) *La grande Phrygie.* La Phrygie étoit une grande contrée de l'Asie mineure, sur l'étendue de laquelle les géographes n'étoient pas d'accord. On la divisoit en trois : en grande, et c'est celle dont parle notre Xénophon, qui faisoit encore plus anciennement le royaume de Midas, inconnu dans la fable; en petite, qui étoit sur l'Hellespont et aux environs du mont Olympe, et en Phrygie Épitecte. Selon

la description de Pline, elle s'étendoit autour de la Troade, étant bornée au nord par la Galatie, au midi par la Lycaonie, la Psydie et la Mygdonie, et par la Cappadoce à l'orient. *Plin. liv. V, chap.* 32.

(34) *La Pamphylie.* La Pamphylie étoit aussi une contrée de l'Asie mineure, voisine de la Phrygie, entre la Lycie et la Cilicie.

(35) *Les chaînes qu'elle avait à son cou.* De tous les bijoux des femmes grecques, le plus ordinaire étoit un ornement garni de pierres précieuses, d'où pendoient de petites chaînes, qu'elles portoient au cou et au bras Cette espèce de bijou s'appeloit *Psellion.*

(36) *L'épouse de Périlas.* Les Grecs appeloient du nom *d'épouse* la fille qu'on devoit épouser, depuis le moment des fiançailles jusqu'à la célébration des noces (quelquefois même cet intervalle étoit assez long), de même que nous disons *la mariée.* Les Latins l'appeloient *Sponsa*, et les Italiens ont conservé ce mot; ils disent encore la *Sponsa* pour la mariée. L'homme qui lui étoit destiné s'appeloit aussi l'époux. Cela n'empêchoit pas qu'on ne se servît du mot d'époux, dans certaines occasions, en parlant des gens mariés; mais alors il étoit presque toujours accompagné de quelque désignation particulière.

(37) *De plusieurs vêtemens très-riches.* Cet usage se conserve encore en bien des pays, dans la Grèce moderne, chez les Moscovites, et même en Provence, où l'on habille les morts; et on les porte à découvert dans la tombe. Chez la plupart des anciens, ils mettoient à côté des morts, de l'or de l'argent, de quoi boire, de quoi manger, beaucoup de vêtemens, enfin toutes les choses nécessaires pour un grand

voyage ; ce qui se pratique encore parmi les Maures et les nègres.

(38) *Les sépulcres les plus près de la ville.* Dans toute la Grèce, et chez la plus grande partie des peuples de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Europe, les sépulcres étoient toujours hors des villes, sur les grands chemins, ou sur le bord de la mer; il n'y avait qu'à Sparte seulement où ils fussent dans la ville même.

(39) *Au port d'Alexandrie.* Ville d'Égypte, située sur la dernière bouche du Nil, qui est du côté du couchant et sur la mer. Elle étoit en forme de croissant, et sa situation lui procuroit deux ports très-considérables. Chacun sait qu'Alexandre-le-Grand en fut le fondateur, et cette ville devint sans contredit le plus bel ornement de ses conquêtes. Elle pouvoit passer, après Rome, pour la plus belle et la plus riche du monde. Elle a produit les plus grands hommes en tout genre, à commencer par ses rois, les Ptolomée, le fameux Euclide, Origène, Appien, Hérodien, et tant d'autres. Qui est-ce qui n'a pas ouï parler de son *Phare*, l'une des sept merveilles du monde ; de sa bibliothèque, composée de plus de cinq cent milles volumes ; de ses obélisques, ses souterrains, ses palais et ses magnifiques murailles, dont on ne peut s'empêcher d'admirer les ruines mêmes? Il y reste encore deux obélisques, un sur son piédestal, et l'autre couché; la colonne que César fit dresser après sa victoire sur Pompée, quelques galeries en marbre blanc du palais de Cléopâtre, et la façade presque entière de celui de César.

(40) *Psammis, un des Rois.* On sera peut-être étonné de voir voyager un roi sans troupes hors de son royaume ; mais pour peu qu'on ait lu l'histoire ancienne et moderne,

on doit savoir que l'Inde et l'Éthiopie fourmilloient de petits souverains : et comme il y avoit un commerce établi avec l'Égypte par le canal de la mer Rouge, ils venoient à la ville d'Alexandrie, qu'on auroit pu nommer alors l'entrepôt du monde entier, apportoient de la poudre d'or, de l'argent, des pierres précieuses en quantité, qu'on tiroit de leurs mines, et faisoient divers échanges de toutes ces richesses contre des marchandises d'Asie et d'Europe, dont ils avoient besoin. Ceux de Guinée d'aujourd'hui viennent encore faire les mêmes échanges avec les commis du Sénégal. On donnoit le nom d'Inde à tout le pays situé aux environs du fleuve du même nom. C'étoit là l'Inde proprement dite; on l'a depuis étendue beaucoup plus loin. Le climat y est fort chaud; on n'y éprouve l'hiver, ou, pour mieux dire, la pluie, que quatre mois de l'année, et ces mois sont juin, juillet, août et septembre. Au sentiment d'Hérodote, on confondoit quelquefois l'Éthiopie et l'Inde.

(41) *Une bouche du Nil, appelée Parœtios.* Παραιτιος est une mauvaise leçon, qu'un défaut d'attention a fait vraisemblablement substituer à *Parœtonium.* Strabon dit que *Parœtonium* est une ville dont le port est grand d'environ quarante stades; que quelques-uns l'appellent *Parœtonium*, et d'autres *Ammonie.* Quelques lignes plus bas, il ajoute qu'elle est éloignée d'Apis, bourg de l'Égypte, de cent stades, et à cinq journées d'Ammon. Niger et Castoldas l'appellent *Porto rassa.*

(42) *Une troupe de pasteurs.* Les pasteurs d'Égypte étoient les plus grands brigands dont l'histoire parle, après les Scythes et les Thraces. C'etoit le reste d'un ancien peuple qui avoit secoué le joug des rois d'Égypte, et qui se con-

servoit libre de toute domination. La vie pastorale faisoit leur principal objet, mais elle ne les empêchoit pas d'exercer sur tout ce qui se présentoit le brigandage et la piraterie.

(43) *A Peluse. Pelusium* pouvoit s'appeler la clef de l'Égypte du côté de la Phénicie et de la Judée. Elle étoit située sur la bouche la plus orientale du Nil, laquelle portoit son nom. Lucain en parle dans ces vers :

. . . . . *Dividui pars maxima Nili*
In vada decurrit Pelusia, septimus amnis.

C'étoit la patrie du fameux Ptolomée, à qui l'astronomie et la géographie ont de si grandes obligations; elle s'appelle aujourd'hui Damiette.

(44) *Laodicée.* La Syrie avoit deux villes de ce nom, l'une auprès du Liban et l'autre sur le bord de la mer : c'est de cette dernière, vraisemblablement, qu'il s'agit ici; c'étoit une des quatre villes qui faisoient l'ornement de la Syrie; elle n'étoit éloignée que de douze ou treize lieues d'Antioche. Séleucus, qui l'avoit fait bâtir, lui avoit donné le nom de sa mère.

(45) *Du côté d'Hermopolis.* Il y avoit, en Egypte, trois villes de ce nom. Par la marche géographique de cet endroit, qui m'a donné beaucoup de peine à traduire, et après bien des réflexions et des recherches, j'ai conclu que Xénophon vouloit parler ici de celle qui étoit située au commencement du Delta, sur le fleuve *Thermutis*, au midi de Sebennyt. Cet endroit peut jeter de la clarté sur un passage de Strabon, qui en parle livre XVII, et dont les géographes avoient semblé douter jusqu'aujourd'hui. Elle prenoit son nom de Mercure.

(46) *Et à Schédia.* Strabon dit qu'en sortant d'Éleusis,

on trouvoit, un peu sur la droite, la fosse ou le canal qui conduit à *Schédia,* bourg distant d'Alexandrie de quatre *Schœnes.* C'étoit un arsenal, ou entrepôt de vaisseaux dont on se servoit pour naviguer dans la partie supérieure de l'Égypte, avec un comptoir pour les marchandises qui alloient et venoient d'Alexandrie. Guilandin l'appelle *Raschit* ou *Rozette.* Il est singulier que le savant M. Salvini ait pris cette ville pour un gros bateau.

(47) *Creusé par Ménélas.* C'est le même que celui dont il est tant parlé dans l'histoire grecque et dans l'Iliade, le mari de la belle Hélène, enfin. Après la guerre de Troie, Ménélas fut porté par la tempête, en Lybie, et fonda la ville de Canope, à laquelle il donna le nom d'un de ses capitaines de vaisseau, qui y mourut. Ménélas fit faire en Égypte divers ouvrages, et entre autres le canal dont il s'agit ici. D'autres veulent que Ménélas fut attiré en Lybie pour chercher Hélène, que Pâris, poussé par la tempête aussi, y avoit menée après son enlèvement, et non pas à Troie, où bien des historiens prétendent qu'elle n'a jamais été. Hérodote est de ce sentiment; il dit qu'elle fut adorée en Égypte, et qu'on lui dédia un temple sous le nom de Vénus l'étrangère.

(48) *Jusqu'à Memphis.* Fondée par Menès, premier roi d'Egypte. Elle étoit située sur la rive occidentale du Nil, au-dessus du Delta. Du tems de Strabon, elle ne le cédoit qu'à la ville d'Alexandrie, pour la grandeur et la beauté. On y voyoit le dieu Apis, dont je parlerai dans une de mes notes. Hérodote fait aussi mention, dans son Histoire, d'un fameux temple de Vulcain qu'il y avoit à Memphis.

(49) *Se rendirent à Mendés.* Plutarque fait mention de Mendés, dans la vie d'Agésilas, comme d'une ancienne ville de l'Egypte. Elle étoit vraisemblablement située sur une des embouchures du Nil, que Ptolomée, livre IV, chap. 5, appelle de son nom, mendésienne. Strabon dit qu'on

y adoroit le dieu Pan et le bouc. Hérodote écrit un trait horrible de cette ville. Il rapporte que, pendant son séjour dans la province de Mendés, un bouc jouit publiquement d'une femme.

(50) *Ils gagnèrent Léontopolis.* Ville située dans le Delta d'Égypte, sur un des bras qui forment ensuite la bouche de Sebennyt. Les Turcs l'appellent aujourd'hui Léonton.

(51) *Ils percèrent droit à Coptos.* Coptos était une des plus belles et des plus riches villes d'Égypte, auprès du Nil, vers la Thébaïde. Elle étoit capitale de la province qui portoit son nom, servant de magasin et d'entrepôt pour le commerce des Indes et de l'Arabie. Coptos, en langue égyptienne, signifioit *privation.* Ce nom lui venoit de ce qu'Isis, ayant appris la mort d'Osiris, coupa une boucle de ses cheveux en signe de deuil. Cette ville subsiste encore aujourd'hui. *Plut.*, *Pline.*

(52) *Un vrai miracle.* Il n'y a rien que de naturel dans ce miracle et dans le précédent, pour peu qu'on y fasse attention : un vent orageux qui s'élève tout-à-coup ; un terrain entouré de ravines, qui ne tient à rien et s'écroule par les secousses de la croix dont il est chargé ; Abrocome porté sur l'eau par cette même croix, dont l'épaisseur le garantit et des vagues et des animaux; ses liens relâchés par l'ébranlement qu'il avoit souffert d'abord, tout cela est fort simple. A l'égard du second, il est une suite du premier. Si l'on suppose un vent orageux en Égypte, ce ne peut être que le vent d'est, autrement dit le zéphyr, qu'il a plu aux poètes de rendre si doux, et qui cause pourtant la plupart des naufrages de la Méditerranée, où les marins l'appellent l'*Issé-roch.* Or ce vent, qui, peut-être, duroit encore lors de ce second supplice, devoit avoir jeté considérablement plus d'eau dans le bras de ce fleuve où il s'exécute, puisque c'est

celui de tous qui est le plus à l'ouest, et pouvoit avoir occasionné un débordement subit et rapide qui éteignit la flamme du bûcher; car il n'est pas possible de rapporter ce dernier miracle à la croissance ordinaire du Nil, puisqu'elle se fait d'une manière presque imperceptible.

(53) *A la grande et magnifique ville de Syracuse.* Ville de Sicile, sur la côte orientale de l'île, dans le val de Noto, du côté de la mer de Sicile. Cicéron en fait une description magnifique, à laquelle je renvoie le lecteur.

(54) *Sparte est ma patrie.* Sparte est si connue, que je ne parlerai que de sa situation, suivant le plan que je me suis proposé. Elle étoit capitale de la Laconie, dans le Péloponnèse, sur le fleuve Eurotas.

(55) *Une veille de fête.* Il falloit que, dans les veilles de fête, il y eût plus de réjouissances et plus de liberté que lors de la fête même; car c'est ce jour-là que les anciens prennent toujours pour assembler les amans.

(56) *Nous nous habillâmes en jeunes garçons.* Les Lacédémoniens coupoient les cheveux à leurs enfans lorsqu'ils avoient atteint l'âge de puberté, et ces enfans continuoient de les porter fort courts, en cela différens des autres Grecs, qui les portoient fort longs. Ici Égialée coupe les cheveux à Telxinoé, afin de la faire passer pour un garçon : au reste, l'habillement des hommes et des femmes différoit de très-peu de chose à Sparte; les femmes portoient la tunique, le manteau, et les cheveux un peu plus longs.

(57) *Nous allâmes à Argos.* Argos étoit située dans le Péloponnèse, sur le fleuve Inachus, auprès de Mycène, un des plus anciens royaumes de Grèce. Il appartient aux Turcs aujourd'hui, avec le reste de la Morée. On l'appelle *Argo.*

(58) *Et à Corinthe.* La plus heureuse situation du monde étoit celle de Corinthe. Elle se trouvoit placée sur l'isthme de son nom, à portée de deux golfes fameux qui servoient de communication entre la mer de Grèce et la mer Ionienne; elle étoit, pour ainsi dire, la clef du Péloponnèse.

(59) *La mer Ionienne.* Ainsi nommée d'Io, qui s'y précipita.

(60) *Qu'ils nous condamnèrent à mort.* La sévérité des lois établies à Sparte par Lycurgue est assez connue. On lit dans Xénophon d'Athènes et dans Plutarque, qu'il n'étoit pas permis aux Lacédémoniens de sortir de leur pays, de peur que les voyages n'altérassent leurs mœurs. C'est pour la même raison qu'ils ne recevoient chez eux ni les étrangers, ni leurs sciences. De cette manière, ils vivoient, pour ainsi dire, entre eux sans aucun commerce au dehors. Ils n'appartenoient qu'à leur patrie, dont les éphores punissoient rigoureurement les plus petites fautes; il n'est donc pas étonnant que, sous un pareil gouvernement, on ait condamné à mort deux jeunes citoyens à qui l'amour avoit fait prendre la résolution de se sauver de Lacédémone pour contracter un mariage, c'est-à-dire, l'action de la vie à laquelle les Lacédémoniens apportoient le plus de précautions et de formalités.

(61) *Qui l'avoit embaumé lui-même.* Il y avoit trois façons d'embaumer les morts en Égypte. Les bornes d'une note ne me permettent pas de les placer ici toutes les trois. Je me contenterai de donner une idée de la manière dont on embaumoit les riches, parce qu'elle est la plus curieuse. Je vais la copier d'après Hérodote. « On tire la cervelle » par les narines avec des ferremens à cet usage; et à me-

» sure qu'on la fait sortir, on fait couler des parfums à la
» place. . . . . Ensuite ils coupent le ventre vers les flancs,
» avec une pierre éthiopique bien aiguisée, et en tirent les
» entrailles, qu'ils nettoient et qu'ils lavent dans du vin de
» palme; ils les font encore passer après cela dans une poudre
» aromatique, puis ils les remplissent de myrrhe pure, de
» casse et d'autres parfums, excepté d'encens, et les re-
» mettent dans le corps, qu'ils recousent. Toutes ces céré-
» monies achevées, ils salent le corps avec du nitre, et le
» laissent dans le lieu où il est salé, pendant l'espace de
» soixante et dix jours, n'étant pas permis de l'y tenir plus
» long-tems. Lorsque les soixante et dix jours sont accomplis,
» après avoir encore lavé le corps, ils l'enveloppent avec des
» bandes faites de fin lin, qu'ils frottent par-dessus avec
» une gomme dont les Égyptiens se servent au lieu de sel.
» Dès qu'ils (les embaumeurs) ont rendu le corps aux pa-
» rens, ceux-ci font faire une statue d'homme, de bois creusé,
» dans laquelle ils enferment le mort, et le dressent de
» bout contre la muraille de l'endroit où l'on met les morts.
» *Liv.* 2. »

(62) *Le château de Mars, qu'il força.* Il n'est parlé dans aucun des géographes anciens ni modernes, de ce bourg fortifié, qui, vraisemblablement, n'étoit pas de grande conséquence.

(63) *Le temple d'Apis.* C'étoit Osiris, fils de Jupiter et de Niobé, que les Égyptiens adoroient sous la figure d'un taureau. Il devoit être engendré d'une vache qui n'en pouvoit jamais porter d'autre, et les Égyptiens prétendoient qu'elle ne pouvoit le concevoir que par un coup de tonnerre. Ce taureau étoit noir par tout le corps, excepté sur

le front, où il avoit une marque blanche carrée. On voyoit sur son dos l'image d'un aigle, un escargot sur sa langue, et les poils de sa queue étoient doubles. Germanicus prit le refus qu'il avoit fait de manger dans sa main pour un augure infaillible de sa mort, qui arriva quelques jours après. *Hérod.*, *Plut.*

(64) *Renéa coupa les cheveux de.* C'étoit la marque de servitude.

(65) *Elle fut débarquée à Tarente.* Ville d'Italie fameuse dans l'histoire, et pour ses guerres, et pour son luxe, et pour ses débauches. Elle étoit située dans la terre d'Otrante, sur le bord de la mer, vers le milieu du golfe qui porte son nom, directement au *creux* du pied de ce que nous appelons la Botte d'Italie. La flotte qu'elle entretenoit surpassoit celles de tous les peuples voisins; son armée de terre consistoit en trente mille fantassins et trois mille chevaux. Cette armée étoit commandée par mille officiers. Pythagore y avoit demeuré long-tems. Il y avoit dans cette ville un colosse de Jupiter qui ne le cédoit en grandeur qu'à celui de Rhodes; on y célébroit des jeux en l'honneur de Plutus. Suivant l'opinion d'Hérodote, elle étoit gouvernée, du temps de Darius, par des rois; elle tomba ensuite, après beaucoup de guerres, sous la domination des Romains.

(66) *A un certain Lénon.* Dans le grec, ce personnage n'est exprimé que par le nom de sa profession; je l'ai changé en un nom propre pris du latin et de l'italien.

(67) *Mais à Taormine.* En latin *Tauromenium;* ville située dans le val Demone, sur la côte orientale de l'île, entre le golfe de Saint-Nicolas et de Castel Schifo, au midi. Le fleuve du même nom passe auprès.

68) *Cette espèce de maléfice.* Anthia, par cette espèce de maléfice, entend un sort que les morts, lorsque leurs mânes n'étoient point apaisés, jetoient aux vivans auxquels ils apparoissoient. C'étoit la croyance des anciens

payens, et c'est de là que nous est venu le mot de *manie*, dont nous nous servons encore aujourd'hui.

(69) *Avoit débarqué à Nocère.* Nous trouvons dans les géographes et sur les cartes quatre villes en Italie de ce nom. L'une étoit en Lombardie, et s'appelle aujourd'hui Luzara, connue par la bataille du prince Eugène, donnée le 15 du mois d'Août 1702; une autre dans la Pouille, qu'on nomme Luceria; une troisième auprès de Naples; et la dernière, dont Xénophon veut parler ici, dans la Calabre ultérieure, au pied de l'Apennin. Du moins, je n'hésite pas à croire qu'il s'agit de cette dernière, parce qu'il y avoit grand nombre de sculpteurs et de marbriers, à cause du voisinage des carrières des Apennins, et que d'ailleurs c'est celle des quatre qui est le plus à portée de la Sicile, d'où Abrocome sortoit.

(70) *Et de là voguer en Crète.* Aujourd'hui l'île de Candie, entre la mer Égée et la mer de Lybie. Elle a ce qu'on appeloit le Péloponnèse, au couchant, et l'île de Rhodes presque au levant. Elle avoit anciennement cent villes très-grandes, et un terroir très-fertile, si nous en croyons ces vers de l'Énéide, liv. III, v. 104:

Creta Jovis magni medio jacet insula ponto,
Mons Idæus ubi et gentis cunabula nostræ:
Centum urbes habitant magnas, uberrima regna.

(71) *A Cythère.* A présent appelée l'île de Cerigo. Elle est située vers l'une des pointes orientales du Péloponnèse, et, par cette raison, à l'occident de la mer Égée. Elle a été célébrée par tous les poètes, à cause de Vénus, qui, suivant l'opinion des payens, y avoit abordé dans une coquille, immédiatement après sa naissance. Cette île lui fut consacrée. On en tiroit beaucoup de porphyre. Dans le texte grec, on lit Chypre au lieu de Cythère; mais c'est sûrement une faute

à genoux, mais assis ou debout, et les commençoient toujours par quelque invocation ou par quelque souhait.

(71) *Puisque je suis obligé.* Tout ce qu'on lit ici a été oublié dans le texte grec de l'édition de Londres, ainsi que dans la traduction de M. Cochi, qui en est l'éditeur, et qu'il a fait imprimer à la suite. J'ai suivi préférablement la traduction italienne; voici ma raison : cette traduction est plus ancienne de trois ans; M. Salvini l'a faite sur le manuscrit original; elle est littérale jusque dans les moindres mots; le tour grec y est même conservé, au lieu que l'édition de l'original est postérieure, et n'a été faite que sur la copie de ce manuscrit : d'ailleurs, par le sens, on voit que c'est une omission.

(72) *Par d'autres mains.* Il étoit défendu de se tenir à côté des offrandes d'autrui, et de s'approcher du tombeau de quelqu'un dont on n'étoit ni parent ni ami particulier.

(73) *Du côté des offrandes.* Il y avoit dans les temples un endroit particulier où l'on plaçoit toutes les offrandes.

(74) *Demanda la permission de couper sa chevelure.* Le plus grand sacrifice qu'on pût faire à quelqu'un, c'étoit, parmi les Grecs, de se couper les cheveux, et de les offrir, ou sur sa sépulture, ou dans quelque temple, à son intention. Rien ne démontroit une plus grande douleur; les villes entières suivoient cet usage dans les disgraces publiques. Après la bataille de Chéronée, les Athéniens se coupèrent les cheveux. Tous les Grecs en firent de même lorsque Lysandre, général de Lacédémone, eut établi trente tyrans à Athènes. Ici, Anthia demande à Hypothoüs la permission de couper ses cheveux, parce qu'elle est encore son esclave. Les Anciens étoient là-dessus d'une bonne foi inconcevable, et cet article, chez eux, faisoit partie des mœurs et du droit des gens. Une fois que le hasard les avoit faits esclaves, à moins qu'ils ne fussent rachetés ou affranchis, ils gar-

doient fidèlement leurs chaînes, lors même qu'ils auraient pu s'enfuir sans danger. Abrocome en est un exemple; il ne s'étoit sauvé de Tyr, et ensuite de Péluze, qu'après avoir été affranchi.

FIN DES NOTES.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LA VIE DE

PAUL-LOUIS COURIER DE MÉRÉ,

VIGNERON, ANCIEN CANONNIER A CHEVAL.

Extrait de la Biographie française publiée à Londres, et rédigée à Paris.

Courier de Méré (Jean-Paul), propriétaire du fief de Méré, département d'Indre-et-Loire, issu d'une très-bonne famille bourgeoise, étoit un homme de beaucoup d'esprit et d'une grande littérature. Une aventure qui eut infiniment d'éclat, le décida à quitter Paris, et à se retirer en Touraine, où il se consacra à l'éducation de son fils unique, dont le nom est aujourd'hui célèbre dans la littérature. Courier vivoit avec la duchesse d'O....; le mari, jaloux, voulut faire assassiner Courier par son valet-de-chambre, aidé d'un soldat aux Gardes. On prétendit dans le temps

que cet assassinat avoit eu principalement lieu pour se débarrasser des dettes que le duc avoit contractées envers Courier. Les gens du duc attaquèrent Courier au sortir de l'Opéra ; il se défendit, et les sicaires du duc d'O..... furent arrêtés, traduits en jugement, condamnés à la roue, et exécutés en place de Grève : c'est à ce jugement et à cette exécution que fait allusion lady Morgan (voyez ce nom) dans ses *Lettres*, où elle parle d'un duc dont les agens furent punis, sans que le parlement de Paris voulût ou osât condamner celui qui avoit ordonné l'assassinat, soldé et employé les assassins. Ce duc d'O..... étoit le grand-père du vicomte M*** de M***, nommé . . . . . .

. . . . . .

Le duc d'O..... devoit à Courier une somme de 160,000 francs, qui n'a jamais été payée. C'est sans doute la raison pour laquelle Courier et son fils eurent toujours peu d'affection pour la noblesse, qu'ils ne laissèrent pas, cependant, de défendre et de protéger tant qu'ils purent au temps de la *terreur*. Courier avoit, selon nous, grand tort de

rendre la noblesse responsable des crimes d'un de ses membres ; le comte *de Born*, allié à la famille royale de France, ne fut-il pas décapité en place de Grève, pour avoir assassiné, dans la rue Quincampois, un riche agioteur dont il vola le portefeuille. On connaît le mot vraiment royal du *Régent*, Philippe d'Orléans, qui refusa la grâce du comte. Le prince répondit aux pressantes sollicitations des personnes qui invoquoient, en faveur du scélérat, son *alliance* avec la maison royale : *Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer.* Rien de plus noble que cette maxime, et rien de plus absurde que de rendre un corps responsable de la conduite de quelques-uns de ses membres. Dans le temps du système, sous l'aventurier Law, « on vit le duc de Rohan (qui fut mis » en jugement et condamné à restituer les » sommes qu'il avoit volées), les ducs de » Guiche, d'Antin, les premières maisons de » France, les princes étrangers, le prince de » Deux-Ponts, etc., faire publiquement l'a- » giotage. Le duc de Bourbon se mit à la tête » d'une société d'agioteurs qui gagna quatre-

» vingts millions. Le prince de Conti, mal » servi par ses agens, ne gagna que quatre » à cinq millions, paya ses dettes, retira la » principauté de Martigues, le duché de » Mercœur, etc. » Quel homme juste a jamais cherché cependant à déconsidérer la noblesse à raison de ces faits? Courier eût montré, ainsi que son fils, plus de philosophie, d'équité et de raison politique, s'il se fût borné à mépriser ce qui est méprisable, sans cesser d'honorer ce qui est honorable. Courier est auteur de plusieurs ouvrages, non imprimés, qui attestent les grandes connaisnaissances littéraires et scientifiques de cet homme estimable.

Courier de Méré (Paul-Louis), né en 1773, à Paris, était fils du précédent vigneron. Il fut baptisé sous ce nom de terre, *de Méré*. Il ne l'a jamais porté, de peur qu'on ne le crût gentilhomme, car il tenoit (dit-il) à sa roture, autant que d'autres à leur noblesse. Courier fût élevé par son père, et apprit, à l'âge de quinze ans, le grec, sans maître. Ses études et ses progrès dans cette langue l'ont rendu l'un des premiers hellénistes de

l'Europe. Il étudia les mathématiques avec un grand succès, embrassa la carrière militaire, et fut nommé en 1792 officier d'artillerie ; fit, depuis 1792 jusqu'à la bataille de Wagram (juillet 1809), plusieurs campagnes en Allemagne et en Italie, sans quitter pour cela ses études favorites, et déploya autant de bravoure que de talens militaires. Courier portait toujours avec lui douze ou quinze volumes ; ils lui furent une fois enlevés par les hussards de Wurmser, et renvoyés presque aussitôt avec une lettre fort aimable de l'officier qui commandait le détachement ; circonstance très-remarquable dans un temps où la guerre se faisoit sans politesse ni ménagemens. Zélé défenseur de sa patrie, mais dépourvu de toute espèce d'ambition personnelle, Courier trouvoit que la dépendance était à peu près la même dans tous les grades militaires, et se soucioit peu d'avancer. Il fit la guerre par devoir, au temps de l'invasion de la France par les puissances qui vouloient démembrer son territoire ; il fit ensuite la guerre *par compagnie*, et pour ne point se séparer de ses camarades. La

fortune sembloit le chercher, mais il ne fut pas au-devant d'elle et refusa même de répondre à ses avances; il en fit toujours peu de cas. Après la bataille de Wagram, époque de la plus grande gloire et de la plus haute prospérité militaire de la France, il donna sa démission du grade de chef d'escadron d'artillerie, voyagea en Italie, et séjourna près de quatre ans dans cette contrée. Ce fut à Florence qu'il découvrit (1810) le morceau inédit de *Longus* dont nous allons parler. De retour en France, il publia, dans le *Magasin encyclopédique*, des *Conjectures* sur l'*Athénée* de Schweighauser, une traduction du *Traité de la cavalerie de Xénophon*, l'*Ane* de Lucien de Patra. etc., etc., etc.

Courier avoit découvert, dans la bibliothèque *Laurentienne*, à Florence, un manuscrit de *Longus* dans lequel existoit un passage inédit, passage qui remplissoit la lacune remarquée dans toutes les publications de ce roman. Il collationa le manuscrit avec le plus grand soin, et copia le fragment qu'il venoit de retrouver; mais, dans le transport avec lequel cet helléniste se livroit à un tra-

vail qui enrichissoit la littérature, une certaine quantité d'encre se répandit sur le morceau inédit. Les bibliothécaires jetèrent les hauts cris, et représentèrent cet accident comme l'effet d'une manœuvre dont le but étoit de déprécier le manuscrit ; ils supposèrent à Courier l'intention de spéculer sur sa découverte, en se réservant ainsi la connaissance exclusive du fragment. La loyauté de caractère et le désintéressement de Courier le mettoient au-dessus d'un pareil soupçon ; il ne dédaigna pas cependant de le repousser, et répondit d'une manière aussi victorieuse que piquante aux inculpations des bibliothécaires, en publiant sa *Lettre à M. Renouard, etc.*, chef-d'œuvre de dialectique et de plaisanterie. Il avait fait imprimer à Florence une traduction complète de *Longus*, tirée à soixante exemplaires, qu'il distribua gratuitement ; il fit imprimer à Rome une magnifique édition complète du texte de Longus, la fit tirer à cinquante-deux exemplaires, petit in-4°, et donna le fragment qu'il avait découvert, et également tous les exemplaires. De retour en France, Courier se consacra à la

De retour en France, Courier se consacra à la littérature, et s'abstint de prendre part aux affaires publiques. Il devoit, moins qu'un autre avoir à redouter les persécutions auxquelles les événemens de 1815 donnèrent lieu dans la plupart des départemens de France, notamment dans celui d'Indre-et-Loire; mais, à cette époque, les persécutions atteignoient tous ceux qui n'y prenoient pas part : le préfet de Tours, M. Bacot, fit arrêter plus de cinq cents personnes dans l'espace d'un mois. Plusieurs de ces detenus moururent dans les prisons, et leurs familles persécutées périrent de misère. Il y en eût de condamnées à la déportation, et d'autres à de longues détentions : l'épouvante régnoit partout.

En rapportant ces faits, nous n'entendons ni inculper, ni blâmer le préfet Bacot ; il avait sans doute reçu des ordres pour déployer tant de sévérité. M. d'Argenson essaya de dénoncer à la tribune de la chambre des députés l'état de compression où se trouvait le département d'Indre-et-Loire ; mais on lui imposa silence. Ce fut

alors que Courier fit sa *pétition* aux deux chambres, au nom des habitans de Luynes, et la publication de cet écrit produisit une sensation d'autant plus vive, que le silence et la stupeur régnoient partout à cette époque. Le ministre de la police, M. Decazes, se servit de cette pétition contre les ultra-royalistes, qu'il redoutoit, et dont il cherchoit, à cette époque, à maîtriser ou plutôt à diriger l'influence au bénéfice de son crédit personnel. Il fit demander à l'auteur quelles étoient ses vues, et ce qu'on pouvoit faire pour lui. Courier répondit qu'il ne prétendoit rien et ne se croyoit même propre à rien. M. Decazes lui renouvela depuis les mêmes offres, et chercha, dans une certaine occasion, et par toutes sortes de moyens, à s'attacher Courier, mais toujours inutilement. Courier n'a jamais courtisé que les Muses, et l'ambition est pour lui toute entière dans l'indépendance. Lorsque Courier perdit son beau-père, M. Clavier, il fit quelques démarches pour le remplacer à l'Académie des Belles-Lettres. Il y avait alors trois places vacantes ; elles furent données à trois hommes

peu connus dans les Lettres, et dont l'un étoit gentilhomme, contre qui on a fait la chanson si plaisante :

« Ce fut un vrai *dies iræ*,
« Que le jour où Prévot d'Irai
« Nous invita contre son gré, etc. »

Courier n'eut garde de se piquer d'un refus auquel il s'était attendu; mais il en prit occasion de publier son opinion sur les académies en général, dans une brochure très-piquante, intitulée : *Lettre à messieurs de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Cet écrit a été recherché avec avidité, depuis que la réputation littéraire de l'auteur s'est si prodigieusement accrue. Maniant la critique et le ridicule avec un talent qui n'appartient qu'à lui, Courier n'a cependant donné à la composition de pareils écrits qu'une très-petite partie de son temps. Il est occupé, depuis plusieurs années, d'un ouvrage considérable qu'il est sur le point de publier : c'est sa traduction d'*Hérodote*, que le public attend avec une grande impatience, d'après le fragment déjà publié sous le titre d'*Essai*, etc. Cet ouvrage doit mettre le sceau à la réputa-

tion de Courier comme helléniste et comme écrivain. Courier a publié : *Éloge d'Hélène*, traduit d'Isocrate, in-8°. Paris, an XI (1803). — *Lettre à M. Renouard, libraire, sur une tache faite à un manuscrit.* — *Pétition aux deux Chambres*, P. L. Courier, propriétaire. Paris, décembre 1816. — *Procès de Pierre Clavier-Blondeau, pour prétendus outrages faits à M. le maire de Véretz, département d'Indre-et-Loire ;* mars 1819. Paris. — *Paul-Louis Courier, ancien chef d'escadron au premier régiment d'artillerie à cheval, membre de la Légion-d'Honneur, à messieurs les juges du Tribunal civil à Tours.* in-8°. Paris. — *Placet à S. Ex. monseigneur le ministre* (Decazes), etc. Paris, mars 1819. — *Lettre particulière*, Tours, octobre 1819. Paris, chez Bobée, imprimeur. — *Lettre à MM. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, mars 1819 ; in-8°. Ce petit écrit n'a que le tort de n'être point assez connu ; nulle part l'auteur n'a répandu, avec une plus heureuse occasion, les traits d'une satire à la fois bouffonne et sérieuse, qui excite le rire en même temps qu'elle soulève l'indignation

et le mépris, telle qu'on l'admire dans les *immortelles provinciales*. Nulle part les Académies, avec leur servile *égalité* et leur sotte prétention de corps, ne sont mieux vouées au ridicule. Il est tel nom qui ne se relevera jamais du burlesque anathême dont l'a frappé l'ingénieuse malice de M. Courier. — *Lettres au rédacteur du Censeur*, etc. ; in-8°, avril 1820. Paris. Cette petite collection commença à populariser le nom de l'auteur. Jusques là les éloquentes et courageuses dénonciations dont il avait poursuivi les magistrats iniques qui faisaient peser leur despotisme sur la population timide et muette des campagnes, n'avaient guère retenti hors des limites du département d'Indre-et-Loire. Il était l'écrivain patriote de sa commune, de son canton; il n'était pas encore l'homme populaire de toute la France. Les *Lettres au Censeur*, assez répandues, révelèrent au public ce talent et ce courage nouveau d'un sincère ami du pays, dont l'esprit, élevé au-dessus de tous les préjugés, voit partout la vérité, la dit sans aucune crainte, et la dit de manière à la rendre accessible à tous,

vulgaire, et si l'on veut même, triviale et villageoise. Ajoutez à cela que, par un prodige tout-à-fait inouï, cet écrivain, qui semble ne chercher que le bon sens, s'exprime avec une pureté et une élégance de langage entièrement perdue de nos jours, et qui empreint ses écrits d'un caractère inimitable. — *A messieurs du Conseil de Préfecture, à Tours;* in-8°. Véretz, septembre 1820. A Paris, chez Bobée, etc. — *Simple Discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière, aux membres du Conseil de la commune de Véretz, département d'Indre-et-Loire, à l'occasion d'une souscription proposée par son excellence le ministre de l'intérieur, pour l'acquisition de Chambord.* Paris, 1821. Traduit en jugement pour divers passages de cette brochure, l'auteur fut condamné à deux mois de prison et à 300 fr. d'amende. Il subit sa peine dans la prison d'arrêt de Sainte-Pélagie, où il se trouva avec le célèbre Béranger (voyez ce nom). Le simple discours est un des plus éloquens plaidoyers qu'on ait parlé jamais en faveur de la morale, non publique et telle qu'on

l'écrit dans nos lois, mais de la morale véritable, telle que les croyances populaires l'ont reconnue en tous temps et en tous lieux. Des académiciens s'étonneraient sans doute de voir appliqué ce mot d'*éloquence* à une production toute simple, toute naïve, où l'auteur s'entretient familièrement avec des paysans, et s'accommode en tout à leur intelligence ; mais l'admiration de toute la France vaut mieux que le suffrage des académies, et sans doute le simple discours avait été trop bien compris des corps auxquels il s'adressait, puisque l'autorité ne se put défendre de poursuivre l'auteur devant les tribunaux. M. Courier ne plaida pas lui-même sa cause et eut tort. Son avocat parla fort disertement, mais on n'en regretta pas moins que l'accusé n'ait point prononcé en face de la justice les pages admirables qu'il a ajoutées au compte rendu de son procès. Au lieu d'une harangue écrite et publiée à loisir, comme celles de Cicéron, c'eût été une vraie Philippique de Démosthène. — *Aux Ames dévotes de la paroisse de Véretz*, etc ; in-8°, 1812. — *Procès de Paul-Louis Courier*,

vigneron de la Chavonnière, condamné le 28 août 1821, à l'occasion de son discours sur la souscription de Chambord; in-8°., 1821. Paul-Louis est, sans contredit, l'homme le plus spirituel du siècle; aussi, dans le monde littéraire, ne l'appelle-t-on que par le nom de *Rabelais* ou de *Beaumarchais de la politique.* Voici comment il s'exprime en parlant de son procès : « Votre cause, lui disait-il (Berville son avocat), est imperdable de tout point; il n'y en eut jamais de pareille, et je défie M. Reglet de faire un jury qui vous condamne. Où M. Reglet trouvera-t-il douze individus qui déclarent que vous offensez la morale en copiant les prédicateurs? que vous corrompez les mœurs publiques en blâmant les mœurs corrompues des cours? Reglet n'aura jamais douze hommes qui fassent cette déclaration, qui se chargent de cet opprobre. Allez, bon homme, laissez-moi faire, et si l'on vous condamne, je me mets en prison pour vous. » Jamais brochure n'a été écrite avec plus d'esprit que celle-ci; elle suffirait pour rendre le

nom de son auteur immortel. — *Pétition pour des villageois qu'on empêchoit de danser, par Paul-Louis Courier, vigneron, ancien canonnier à cheval, sorti l'an passé des prisons de Sainte-Pélagie ;* in-8°, 1821. L'auteur fut traduit en jugement pour cet écrit, extrait de la prison de Sainte-Pélagie, pour être conduit devant le tribunal, la veille du jour où expirait sa détention, et acquitté. On lui attribue aussi les brochures suivantes, imprimées à l'étranger. — *Réponse aux anonymes qui ont écrit des lettres à Paul-Louis Courier, vigneron; Véretz, novembre* 1822. Bruxelles, 1823. — *Réponses aux anonymes qui ont écrit des lettres à Paul-Louis Courier, vigneron*; *n°* 2, *Véretz, février* 1823; huitième édition, Bruxelles, 1823. — *La première et deuxième Réponses aux anonymes* circulèrent clandestinement dans Paris, et furent attribuées *au vigneron de la Chavonnière.* Sans doute le public eut de bonnes raisons pour vouloir qu'elles fussent de M. Courier, comme celui-ci en eut d'excellentes pour se défendre du fait. Quant à nous, demeurant dans le doute, selon qu'il

est ici convenable, nous nous contenterons de dire que si la manière de Paul-Louis fut imitée par quelque autre, ce fut un imitateur de bien insigne adresse. *La deuxième Réponse aux anonymes*, où le forfait du curé Maingrat est révélé dans toutes ses horribles circonstances, nous semble surtout accuser la main du plus habile voleur. Nous aurions cru M. Courier seul capable de mêler avec un tel bonheur tous les tons divers que peut prendre le discours, et de s'élever sans effort de ce que la simplicité villageoise a de plus naïf, à ce que le pathétique a de plus déchirant et le raisonnement de plus vigoureux. Mainte mère de famille, qui vit aux champs, a lu ce petit écrit, et est déjà un peu moins pressée de confier à un curé de vingt-cinq ans l'âme d'une jeune fille de quinze. — *Livret de Paul-Louis Courier, vigneron, pendant son séjour à Paris, en mars* 1823; n° 3, cinquième édition, Bruxelles, 1823. — *Gazette du village, par Paul-Louis Courier, vigneron;* n° 4, Bruxelles, 1823. — *Pièce diplomatique, extraite de journaux anglois, signé* Louis, plus bas de Villèle; pour

copie conforme, *Paul-Louis Courier, vigneron*, Bruxelles, 1823. — *Pamphlet des Pamphlets, par Courier, vigneron;* Paris, imprimerie de F. P. Hardy, 1824. Cet ouvrage, le dernier que nous devions à la plume de M. Courier, est, à proprement parler, la justification de tous les autres. L'auteur, qui toujours a su resserrer en quelques pages les vérités qu'il a voulu dire, s'attache à démontrer que le pamphlet est de sa nature la plus excellente sorte de livres, la seule vraiment populaire par sa briéveté même. Les gros ouvrages peuvent être bons pour les désœuvrés des salons; le pamphlet s'adresse aux gens laborieux de qui les mains n'ont pas le loisir de feuilleter une centaine de pages. Cette thèse, neuve et ingénieuse, est soutenue en une façon que j'appellerais volontiers dramatique. L'opinion d'un libraire parisien est mise en face de celle d'un baronnet anglais; l'un prétend flétrir, l'autre glorifier l'auteur du titre de pamphlétaire; et des débats sortent une foule de ces bonnes vérités qui toutes vont à leur adresse, et pourtant, à ce qu'on pense, ne conduisent

pas, cette fois, M. Courier sur les bancs de la police correctionnelle. — *Lettres au Courrier Français, au Constitutionnel et au Commerce*, imprimées dans ces journaux, 1822 et 1823. — *Essai d'une traduction nouvelle d'Hérodote, par Paul-Louis Courier, vigneron, contenant un fragment du livre troisième, et la préface du traducteur;* in-8°, Paris, 1822. — *Les Pastorales de Longus, ou Daphnis et Chloé, traduction de messire Jacques Amyot, en son vivant évêque d'Auxerre et grand aumônier de France; revue, corrigée, complétée de nouveau, refaite en grande partie par Paul-Louis Courier, vigneron, membre de la Légion-d'Honneur, ci-devant canonnier à cheval, aujourd'hui en prison à Sainte-Pélagie;* 1 vol. in-8°, Paris, 1821, cinq éditions. Personne ne connaît mieux que M. Courier l'histoire de la langue française, et n'est doué à un aussi haut degré de la finesse et de l'énergie de l'ancien langage d'Amyot et de Montaigne; dans sa traduction de *Longus*, il a retouché Amyot avec une délicatesse souvent supérieure à celle de l'original, dont la naïveté et la grâce sont

elles-mêmes supérieures. Les brochures politiques de Courier ont dû une grande partie de leurs succès à ce style ancien que les académies ont abandonné, et presque censuré, faute, peut-être, d'en connaître les charmes, mais que le peuple a conservé avec soin, et l'on pourrait même ajouter avec reconnaissance, tant il s'y retrouve tout entier; le langage populaire et toujours gracieux, lors même qu'il paraît trivial, de M. Courier, tient aussi à ses idées, c'est-à-dire à ses sentimens; cet écrivain est dans le bon, dans le beau sens du mot, un *ami du peuple*. Trop homme de goût pour ne pas rire des travers des parvenus et des burlesques grandeurs de l'empire, M. Courier n'a pas ménagé ce régime de gloire, de despotisme et de vanités, car ce sont là les trois âges de l'empire; L'ancien régime, de retour, n'a point trouvé M. Courier de meilleure composition, et il l'a traité encore plus sévèrement que l'empire. Cet écrivain fut armé de la férule de Rabelais et du fouet de Beaumarchais; ses brochures ont toute la finesse de l'un et toute la malice de l'autre; il a sur le premier tout

l'avantage que donnent les progrès successifs de la langue française, des lumières de la science; et sur le second, l'immense supériorité du desintéressement, de la droiture et du patriotisme. M. Courier a prouvé, dans ses brochures politiques, qu'il méprisoit les privilèges et la tyrannie de toutes les couleurs. C'est un des hommes sur lesquels la patrie et les lettres ont le plus droit de compter; il possède des documens précieux, et l'on désire ardemment qu'ils ne soient pas perdus pour l'histoire de notre révolution : nous voulons parler d'un recueil de lettres originales, à lui adressées par la plupart des princes, ducs, maréchaux, généraux, et grands fonctionnaires de l'État, depuis le commencement de la révolution jusqu'au rétablissement de la maison de Bourbon; nous avons eu, dans le temps, occasion de connoître plusieurs de ces lettres, elles peignent admirablement bien les époques et les hommes : nos maréchaux et nos généraux s'exprimoient tous en *Brutus*, sous le règne de la convention et du directoire, en *citoyens* sous le consulat, et en *grands-seigneurs* sous

l'empire ; il est infiniment curieux de voir les mêmes personnages professer, dans ces lettres, et avec un égal enthousiasme, les principes républicains les plus outrés et les doctrines les plus absolues de la servilité, selon l'ordre des dates révolutionnaires ; tenir à honneur d'être ennemis des rois, et ramper orgueilleusement dans leurs palais ; commencer leur fortune en sans-culottes, et la finir en habits de cour ; se battre pour la liberté et l'égalité, et les sacrifier sur l'autel doré des priviléges ; vendre leur nom, leur gloire et leur patrie, pour de l'argent et des titres, et trafiquer d'eux-mêmes jusqu'après leur mort, dans la personne de leurs enfans !... Il faut espérer que M. Courier publiera un jour ces lettres. Elles peuvent former un recueil de 3 volumes, recueil qui jetera un grand jour sur les *illustres* personnages de notre révolution : elles sont de la main même des généraux et des fonctionnaires publics qui prétendent tous, aujourd'hui, avoir été constamment fidèles à la maison de Bourbon.....

FIN.

LB 8 19

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 044 139 4